

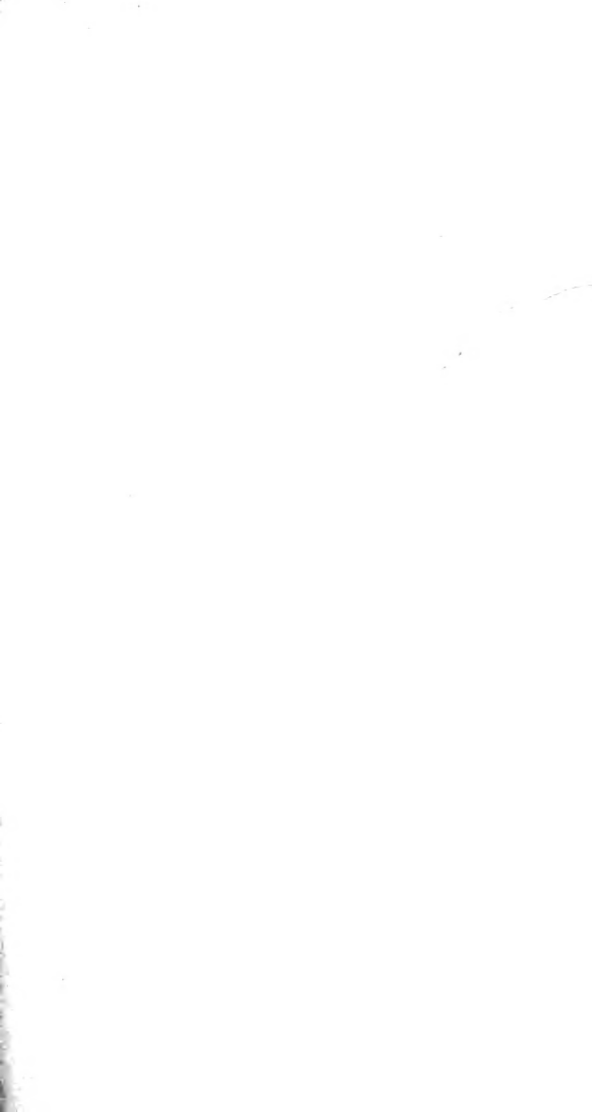


3 1761 04018 2669











536
T
LES ŒUVRES

DE MONSIEUR 26
D'ANCOURT.

TROISIÈME ÉDITION.

*Augmentée de plusieurs Comedies qui n'avoient
point été imprimées.*

Ornées de Figures en taille-douce,
à chaque Piece.

TOME HUITIÈME.



Imprimé à Rouen, & se vend,

A PARIS.

Chez la Veuve de **PIERRE RIBOU**,
Libraire, rue des Fossez S. Germain des
Prez, vis-à-vis la Comedie Française.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



PIECES CONTENUES
dans ce huitième Volume.

CEPHALE ET PROCRIS.
SANCHO PANÇA GOUVER-
NEUR.
L'IMPROMPTU DE SURESNE.
LES FESTES DU COURS.

PQ

1794

D3

1729

18



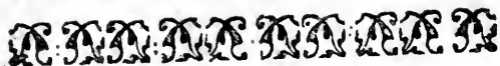




CEPHALE,
ET PROCRIS,
COMEDIE.

Avec un Prologue , & des
Divertissemens.

*Représentée pour la première fois
le 27. Octobre 1711.*



A C T E U R S.

du Prologue.

M O M U S.

T H A L I E , Muse de la Come-
die.



PROLOGUE

DE

CEPHALE ET PROCRIS.

*Le Théâtre représente un Palais magnifique où
conduisent de longues allées d'arbres & de jardins.*

THALIE , MOMUS.
THALIE.



En ai point eu, Momus , une esperance
ce vaine ,
La loi du Souverain , l'équité de
Themis

Par un ordre absolu , m'ont mis
En droit de soutenir les honneurs de la scène ;
J'ai triomphé d'un monde d'ennemis ,
Et malgré d'injustes Cabales
Avec les Muses triviales
On ne reverra plus Thalie en compromis.

M O M U S.

Je suis instruit de cette réussite ,
Muse charmante , je vous en félicite.
Pour vous tirer d'un pareil embarras
Il vous fa'oit au moins cette double puissance ,
Et le Public, piqué de vôtre négligence ,
Se plaisoit à vous voir dans un si mauvais pas ,
J'en étois fâché , moi : mais s'il faut vous le dire ,
Ce n'étoit pas un violent chagrin ,

PROLOGUE.

J'en risois quelquefois parce que j'aime à rire ;
Et je prévoiois bien quelle en seroit la fin.

Elle est telle qu'on la désire ,

Tout réussit au gré de vos souhaits.

Pour répondre à tant de bienfaits

Que la protection , le bon droit vous attire ,

Quels soins prenez-vous , quels projets
Jusqu'à présent avez-vous faits ?

Car il est des faveurs que l'on doit reconnoître.

THALIE.

Vous en serez surpris peut-être ;

Au bruit de ce succès heureux

Tel qui n'osoit me consacrer ses veilles ,

Va désormais m'adresser ses vœux ;

Les Racines & les Corneilles ,

Momus , auront des successeurs ,

Et tels des modernes auteurs

Qui , par mes conseils , pour matière

Ont pris la critique des mœurs ,

Suivront , quoique de loin , les traces de Moliere.

Quand on ne peut atteindre au suprême degré

Il ne faut point rougir qu'un autre nous surmonte ,

A ce mortel illustre on peut céder sans honte ,

Et dans le second rang voir son nom consacré.

MOMUS.

Que ces modernes auteurs tâchent

De ne céder qu'à ce fameux auteur.

THALIE.

Il en est entr'eux qui s'attachent

A ce dessein avec ardeur.

MOMUS.

Tant mieux : mais laissons les Poètes ;

Et parlons un peu des Acteurs.

Par eux sur le dégoût qu'ont eu les Spectateurs

Quelques réflexions ont-elles été faites ?

PROLOGUE.

5

Je ne prétens pas en critiquer aucun ,
Du Public en cela j'évite la conduite ;
Il n'en est point qui soit sans talent , sans me-

rite ,
Et sans vouloir flâter , je n'en connois pas un
Qui , s'il demeureroit dans la sphere ,
Ne pût être placé dans quelque caractère

A s'attirer des applaudissemens.

Nous en voions l'exemple à tous mo-

mens ;

Mais ce qui déplaît d'ordinaire ,

Ce sont certains dérangemens

Qu'on devroit éviter de taire.

T H A L I E.

Vous en parlez aisément.

M O M U S.

Je redis ce qu'on dit tout naturellement.

Quand un acteur negligé de paroître

S'imagine-t-il que celui

Qui s'expose à jouer pour lui

En porte seul l'iniquité ? peut-être

S'il le croit , il est dans l'erreur :

Il ne faut pas qu'on s'y méprenne ,

L'un est l'objet de la mauvaise humeur ,

Et l'autre celui de la haine.

T H A L I E.

Que voulez vous que l'on fasse à cela :

Quelque droit que l'on ait d'y trouver à redire ,

Un Acteur bien souvent ne sauroit pas suffire

A jouer tous les jours tous les rôles qu'il a.

On a la poitrine échauffée.

M O M U S.

D'un souper quelquefois poulé jusqu'au Matin.

T H A L I E.

Quelque migraine, ou la voix étouffée.

M O M U S.

Ou quelqu'autre raison bonne ou mauvaise enfin

PROLOGUE.

Ait du respect pour nos Autels ;
 Et surtout au moment qu'on nous y fait paroître
 Ridicules , & souvent tels
 Qu'eux-mêmes rougiroient de l'être ?

T H A L I E.

Sçavez-vous que le serieux ,
 Momus, vous sied fort mal ? c'est le stile comique,
 Sans contredit, qui vous convient le mieux ;
 Laissez donc-là le pathétique ,
 Et ne prenez point tant la querelle des Dieux ?
 Ce n'est point moi qui rends leur conduite publi-
 que ,

On la connoît par tous ! en terre, & dans les Cieux :
 Hé qui d'entre eux à la cacher s'applique ;
 Ils semblent au contraire en faire vanité.

A l'exemple des Dieux nous voions les Déeses
 Vouloir pour des vertus nous donner leurs foi-
 bles,

A l'ombre de leur dignité.

Jupiter a rempli le Ciel de ses maîtresses.
 La mere des Amours, des graces & des Ris
 D'entre les bras du Dieu de Thrace
 Sans honte & sans scrupule passe
 Dans les bras du jeune Adonis,
 Dont Anchise bien-tôt vient d'occuper la place ;
 Par le malheureux Acteon
 Diane dans le bain surprise
 En fait grand bruit , d'abord rude punition ;
 Deux jours après d'un fol amour éprise.
 Elle passe les nuits avec Endimion.

L'Aurore sans peur de scandale
 Quitte Tithon son vieux mari,
 Dans ses beaux jours si tendrement cheri ;
 Et tient ménage avec Cephale.
 De ces intrigues-là tout le monde est instruit ,
 Chacun sçait ce qu'il en doit croire ,
 Et les défauts des Dieux ne font pas plus de bruit

PROLOGUE.

9

Sur la Scene que dans l'histoire.

M O M U S

Mais vous qui hazardez d'en raisonner ainsi
D'une façon si peu polie,
Dites-moi, divine Thalie,
N'avez-vous rien sur vôtre compte aussi ;
Il est bon d'être exempt des défauts qu'on con-
damne.

T H A L I E.

On m'a voulu donner Menandre, Aristophane ;
Et tous deux ont été mes favoris, dit-on ;
Mais l'esprit seul eut part à ces intrigues.

M O M U S.

Bon.

Vous & vos Sœurs les vertueuses,
Vous vous retranchez sur l'esprit
Mais, si l'on croit ce qu'on en dit,
Vous n'êtes pas fort scrupuleuses.

T H A L I E.

Du moins sommes-nous bien-heureuses
Qu'il n'y paroisse pas, & si nous choissions
Des favoris, des nourissons,
D'aucun enfant (fruit ordinaire
Des amoureuses passions)
Nulle de nous n'est encore mere.

M O M U S.

Vous avez de l'esprit, & vous vous en servez
Pour mieux cacher vos intrigues secretes ;
Ces nourissons que vous avez,
Ces favoris, ce nombre de Poëtes.

T H A L I E.

On eût pû soupçonner quelqu'un d'eux autrefois
De nous devoir leur origine :
Mais pour ceux d'à present, je crois
Qu'il en est peu qu'on s'imagine,
Être illus de race divine.

M O M U S.

Ils se disent pourtant tous enfans d'Apollon ;

A 5

T H A L I E.

Le mensonge est leur apanage ;
 Du Dieu des vers enfans , ou non ;
 Ils usurent ce droit dans le sacré vallon ,
 La plûpart aujourd'hui n'ont point d'autre heri-

M O M U S.

[cage.

C'est vous , c'est Apollon qu'on blâme de cela.

T H A L I E.

Nous ? ce sont des enfans sans aveu , sans mérite ;
 Qu'Apollon méconnoît , ou bien qu'il deshérite.

M O M U S.

Hé ! Madame Thalie , hola !
 Doucement , s'il vous plaît , la belle ,
 Quoi ! vous allez donner une Pièce nouvelle ,
 Et vous choquez ces Messieurs-là ?

T H A L I E.

Je ne prétens choquer personne , je vous jure ?
 Au reste , je soumets l'ouvrage à la censure
 Des esprits solides & bons ,

Qui savent décider par de justes raisons ,
 Louer , ou critiquer avec poids & mesure ,
 Pénétrer , & connoître à fonds

Les traits de l'art , & ceux de la belle nature :
 Voilà les Juges que je prens ;

Je me fais un bonheur , un devoir de leur plaire ;
 Je recherche avec soin leurs applaudissemens :

Mais pour un tas de frondeurs pétulans ,
 Critiques indiscrets , nation indocile ,
 Usurpateurs du nom des beaux esprits du temps..

M O M U S.

Musc , alte-là , ce sont mes partisans :
 Je les protege , & vous l'apprens ,
 Ils sont tous d'humeur peu facile ,
 Mauvais railleurs , & dangereux plaisans ;
 En leur faveur moderez vôte stile.

T H A L I E.

Les irritern'est point ce que je veux ;
 Me préserve Apollon d'une pareille audace

PROLOGUE. 11

Mais vous, prévenez-les, & tâchez qu'après
d'eux

Cette nouveauté puisse aujourd'hui trouver grace.

M O M U S.

Volontiers, il n'est rien que pour vous je ne fasse ;

Et si je réussis je me tiens fort heureux

Mais j'entens un grand bruit, c'est un retour de
chasse :

De votre Pièce aparemment

C'est l'ouverture !

T H A L I E.

Justement.

M O M U S.

A vos Acteurs il faut ceder la place :

Vous avez posté vos amis

Pour applaudir, battre des mains & rire :

T H A L I E.

Moi ?

M O M U S.

C'est un usage permis.

Je vais tâcher des miens d'arrêter le satire,

De votre part les prier poliment

Pour aujourd'hui de ne rien dire,

Pas même après le dénouement,

Mad' demain.

T H A L I E.

Liberté de parler & d'écrire

A leur critique, au jugement

Qu'ils rendront, avec modestie

Je me soumets aveuglement.

M O M U S.

Et vous faites fort sagement.

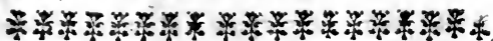
T H A L I E.

Jusqu'au revoir, Momus.

M O M U S.

Jusqu'à demain Thalle.

Fin du Prologue.



ACTEURS

de la Comedie.

L'AURORE , Amoureuse de
Cephale.

CEPHALE , aimé de l'Aurore.

PROCRIS , Femme de Cephale.

MERCURE.

CALLITE'E , Nymphé , Con-
fidente de l'Aurore.

PHILACTE , Confidente de
Cephale.

DIONE , Suivante de Procris.

FAUNES ET NYMPHES de la
suite de l'Aurore.

La Scene est sur le Mont Hymette.



C E P H A L E

ET

P R O C R I S ,

C O M E D I E .

A C T E I .

SCENE PREMIERE.

PHILACTE *seul.*



Uel air pur & tranquille on respire
en ces lieux ?

Que Cephale à son gré s'y livre à
ses allarmes,

Ce beau séjour pour moi n'en a pas moins de
charmes.

Séjour favorisé des Dieux,

Que mon Maître pour toi n'a-t-il. les mêmes
yeux ?

Dans les plus beaux jardins d'Athènes

On ne voit point tant de diverses fleurs ,

Elle n'exhalent point de si douces odeurs ;

Et nos forêts n'ont point de chênes

Qui fournissent au voyageur
Tant d'ombre, ni tant de fraîcheur.

„ Quelle main a percé ces longues avenues
„ Dont les arbres touchent les nuës &
„ Que ces bois sont délicieux !
„ Mais ici franchement ce que j'aime le mieux
„ Ce sont les manieres paisibles
„ De certains animaux partout ailleurs terri-

„ bles.
„ Dans la dure nécessité
„ D-suivre Cephale à la chasse,
„ J'avois toujours besoin ou de ruse, ou d'au-

„ dace :
„ Mais ici de tout soin je me trouve exempté.
„ Un Sanglier animal redouté,
„ Dont l'aspect seul suffit pour le défendre,
„ Comme un Lièvre à l'instant vient de se laisser
„ prendre.

„ De mille objets charmans l'esprit ici flâté
„ Ne craint dans les plaisirs que la facilité,
„ Ordinaire poison des ames
„ Par qui le vrai plaisir est fort souvent gâté.
O l'aimable pais, l'heureux séjour ! les femmes
Y sont d'un agrément, d'une docilité....

Quand par grand malheur de la miegne
Le hazard veut que je me ressouvienne,
Quel plaisir je ressens de m'en voir écarté !
Mais j'aperçois une jeune beauté,
Avec qui tout d'abord j'ai lié connoissances.
Assez content de mon premier début,
Jusqu'au bout, s'il se peut, poussons sa com-
plaisance.



SCENE II.

PHILACTE, CALLITE'E.

CALLITE'E.

AU gracieux, Philacte, honneur, joye, & salut.

PHILACTE.

Très-humble serviteur, charmante Callitée.

CALLITE'E.

Mais n'ai-je point troublé le tendre souvenir
De quelqu'aimable objet, dont vôtre ame flâtée
Se plaisoit à s'entretenir ?

De quelqu'agréable pensée
Je vous distrait peut-être en ce moment ?

PHILACTE

N'en foyez point embarrassée,
Je pense toujours moi fort agréablement :
Mais on ne jouit pas toujours de l'agrément
D'un entretien comme le votre ;
J'en connois le prix mieux qu'un autre.

CALLITE'E.

Philacte est tout-à-fait galant.

PHILACTE.

Je fais profession de l'être,
C'est mon premier métier, & mon plus beau talent.

Et sans trop me flâter j'y suis assez bon maître :
Mais d'un objet charmant la vûë & l'entretien
Fait qu'on a moins de peine encore à le paroître
Et la beauté ne gêne jamais rien.

CALLITE'E.

En verité je suis ravie
De vous trouver pour moi de pareils sentimens

CEPHALE,

Mais laissons-là les compliments ;
Bannissons la cérémonie.

PHILACTE.

C'est fort bien dit.

CALLITE'E.

Il ne tiendra qu'à vous
Que désormais tous deux d'intelligence
Nous ayons de concert un commerce entre
nous

D'entretien & de confiance,
Et que par un retour sincère & mutuel ...

PHILACTE.

Hélas très-volontiers , je ne suis point cruel ;
Et jusqu'ou vous voudrez nous pousserons
l'affaire ;

Je ne m'en dédis point , & je ne puis m'en
taire ,

Voici le plus charmant séjour.

CALLITE'E.

Qu' dites-vous ?

PHILACTE.

Je n'en fais point mystère ;
Je dis que c'est ici pour moi le plus beau jour ,
Que je suis le mortel le plus heureux ...

CALLITE'E.

Peut être.
Ne puis-je pas , car je sçai me connoître ,
Vous faire un bonheur tel que vous le sou-
haitez ,

Ou tel que vous le méritez ?

Mais , & vous le sçavez , je sers une maîtresse.

PHILACTE.

Vous vous moquez de moi vraiment.
CALLITE'E.

Non , je parle sincèrement ;

Il ne tiendra qu'à vous qu'elle ne s'intéresse. ...

PHILACTE.

Mais si donc , vous n'y songez pas ;

Le Ciel entre nous deux a mis trop d'intervale
 Pour . . . Baste elle fera le bonheur de Cephale,
 Et chargez-vous du mien, je ne m'en plain-
 drai pas.

CALLITE'E.

Nous y travaillerons de concert l'une & l'au-
 tre :

Mais comme vous pouvez contribuer au nôtre,
 Je voudrois aprendre de vous.

PHILACTE.

Je veux aussi de vous sçavoir certaine chose.

CALLITE'E.

Très-volontiers : mais la loi que j'impose,
 C'est que la bonne foi sur tout règne entre nous.

PHILACTE.

D'accord soit.

CALLITE'E.

Je veux bien pour vous marquer la mienne
 Estre la première à parler :

Mais prenez garde ensuite à ne me rien céler.

PHILACTE.

Non, je vous le promets.

CALLITE'E.

Bon, qu'il vous en souviennne ;

Quand on m'ose mentir je sçai le démêler,
 Je vois fort clair.

PHILACTE.

Tant mieux, c'est vôtre affaire,

Et la mienne est à moi que vous soyez sincere ;
 Soyex-le donc si vous pouvez.

Le Prince Cephale mon maître

Est un garçon bien fait, comme vous le sçavez,
 Mais modeste, fort sage, & des plus réservez,
 Comme vous l'ignorez peut être.

Fort bien, c'est-là ce qui fait naître

Le goût que je crois qu'aujourd'hui
 Vôtre maîtresse a pris pour lui.

C E P H A L E ,
C A L L I T E ' E .

„ Cela se pouroit bien , une coquette habile
 „ Qui cherche des plaisirs solides & certains,
 „ Préfère là sagesse indolente & tranquille ,
 „ Fût-ce même d'un imbecille ,
 „ Au dangereux brillant des fameux libertins.

„ **P H I L A C T E .**

„ Ce n'est pas-là le caractère
 „ Du maître que je sers. Mais s'il ne faut rien
 „ faire ,

„ Ce qui nous arrive en ces lieux
 „ Nous surprend , & donne à tous deux
 „ Une certaine défiance....

„ **C A L L I T E ' E .**

„ C'est-là ce qui le rend si retenu , je pense ?

„ **P H I L A C T E .**

„ Justement.

„ **C A L L I T E ' E .**

„ Ainsi donc tous deux embarrassés.

„ **P H I L A C T E .**

Nous le sommes , ma foi , plus que vous ne pensez :
 Hé ! qui ne le seroit ? Au pied du mont Hymette
 Du nombre de chasseurs , Cephale , accompagné
 Se trouve au rendez vous qu'il avoit désigné ,
 Le Cerf débusche , & gagne un bosquet sur la
 droite ;

Nos chiens après , nous suivons , nous allons
 De rochers en rochers , de vallons en vallons :

Puis par une route connue
 Nous coupons dans le plaine , où nous chassons à
 vûe

Le Cerf regagne les hauteurs ;
 Nos chiens presque tous hors d'haleine

Perdent la voye , & chassent avec peine :
 La force manque aux plus hardis chasseurs.

L'air s'obscurcit , le Ciel se couvre d'un nuage
 Chacun cherche à se mettre à couvert de l'orage

Nous restons seuls mon maître & moi

ET PROCRIS. 19

Lui plein d'audace , & moi transi d'effroi.
 Les chiens près de nous se rassemblent ,
 Je crois m'apercevoir qu'ils tremblent.

Et cet incident-là ne me rassure pas :
 Je ne fus de ma vie en pareil' embarras.

Mais le Soleil écarte enfin la nuë ,
 Plus beau , plus vif il reparoit :

Quels prodiges alors s'offrent à notre vûë !
 Nous ne connoissons plus ni route , ni forêt ,
 Les rochers , les côteaux , tout a changé de place ,
 Tout est perdu pour nous , les chasseurs & la
 chasse ,

Le mont Hymette a disparu.

Comment , par où retourner dans Athènes ?
 Nous suivons quelque rems des routes incertaines :

Puis après avoir bien couru ,
 Plus fatiguez d'inquiétude ,
 Que de la course la plus rude ,
 Tristes rêveurs : Prés d'un érang ,

S'offre à nos yeux une biche au poil blanc.
 Nous , malgré notre lassitude ,
 De la suivre dans le moment ,
 Elle de fuir , mais lentement ,

Comme en craignant qu'on la perdit de vûë.
 Elle nous guide aux bords d'un superbe canal ,
 Dont l'onde baigne une longue avenue.

Là sur un roc d'où sort un torrent de cristal ,

De Diane on voit la Statuë :
 Le roc lui sert de piédestal.

Quoique foiblement poursuivie
 La biche fuit vers le rocher ,
 Comme si pour sauver sa vie
 Il suffisoit d'en aprocher.

La Statuë aussi-tôt cesse d'être immobile ,

Elle semble baisser le bras

Pour montrer qu'elle donne azile

A l'animal tremblant dont nous suivons les pas ;

Cette biche , ô surprise extrême !
Devient marbre à l'instant , sans changer sa couleur ;

Et nos chiens transformez de même.
Gardent les taches de la leur.
Moi de cette étrange aventure
Moins surpris que mortifié ,
Je me tâtois partout , & croyois , je vous jure ,
Que j'avois déjà la peau dure ,
Et que j'allois bientôt être marbrifié.

Je ne sçai pas quelle figure
Faisoit mon maître alors de son côté :
Mais je crois bien en vérité
Qu'en lui , tout comme en moi , souffroit Dame
Nature.

Je ne vous dirai point comment le reste alla ,
Je ne vis point comment votre aimable maîtresse
Avec sa suite arriva-là :

Je tombai , je pense , en foiblesse ,
Et me trouvai le soir dans ce Palais ,
Où nous avons sans doute une charmante hô-
tesse , [frais ;
Qui pour nous régaler ne prend point garde aux
Où mille doux plaisirs se présentent sans cesse ;
Où vous m'offrez le plus heureux destin ,
Séjour digne des Dieux , & trop beau pour les
hommes ,

Où nous nous plairions fort enfin ,
Si nous n'ignorions où nous sommes.

CALITE' E.

Le grand malheur ! Au milieu des plaisirs
Qu'importe en quels lieux on les prenne ?
Curiosité forte & vaine ,
Hé ! que peut-il ici manquer à vos desirs ?

PHILACTE.

Nôtre maison , nos Dieux , notre patrie ,
CALLITE' E.

La plaisante bizarrerie !

La patrie est où l'on est bien.

L'homme est un habitant du monde ,

Et croyez - moi , partout où le plaisir abonde

Un sage ne souhaite rien.

PHILACTE.

Faut-il vous avouer le sujet de nos peines ? “

Mon maître & moi nous sommes fort connus , “

Et l'on ne sçait aujourd'hui dans Athènes “

Ce que nous sommes devenus : “

On fait pour nous trouver mille recherches “

vaines, } tins ; “

Peut-être y passons-nous pour de francs liber. “

Quand les gens sont absens vous sçavez comme “

on cause. “

Et si . . . l'esprit frappé de quelque faux soupçon

Nos femmes . . . car enfin quelquefois que sçait-

on ?

De nôtre égarement croyant sçavoir la cause ,

Alloient . . . pour éviter la suite de la chose ,

Il est bon qu'à nôtre retour ,

Car nous les reverrons peut-être quelque jour

Nous puissions tout au moins leur dire

Quel lieu nous aurons habité ,

Avec qui nous aurons été.

Daignez , s'il vous plaît , m'en instruire ,

Contentez là-dessus ma curiosité ;

Vous ne sçauriez vous en dédire ,

Et vous m'avez promis de la sincérité.

CALLITE'E.

Je veux bien satisfaire au desir qui vous presse :

Mais . . .

PHILACTE.

Ne craignez rien.

CALLITE'E.

Ma maîtresse :

Sent pour Cephale un violent amour.

PHILACTE.

C'est parler net & sans détour ,

CEPHALE,

Et ceci n'est point bagatelle ;

J'y prens moi pour mon compte un notable intérêt ;

Mais expliquons-nous, s'il vous plaît ;

Cette maîtresse qu'elle est-elle ?

Nous autres gens de qualité

Nous connoissons sans vanité

Les bonnes Maisons de la Grece ;

Et je n'y sçai point de Princesse

Ni d'une pareille beauté ;

Ni d'une si grande richesse.

CALLITE'E.

Elle a moins de fortune encore que d'appas ;

Il n'est point de beauté comparable à la sienne ;

Pour Princesse elle ne l'est pas.

PHILACTE.

Que Diable est-elle donc ? quelque Magicienne,

Qui par enchantement cherche à se faire aimer ?

Nous sçavons tout ce qu'on public

Des charmes de la Thessalie,

Et ne sommes point gens à nous laisser charmer,

Il est des vieilles dans Larisse

Qui ne font point d'autre métier

Que de plaire par artifice :

Je me connois en semblable gibier,

Et mon maître n'est pas novice.

CALLITE'E.

Oh ! bien, il n'est ici question sûrement

De vieille ni d'enchantement,

PHILACTE.

Je n'en répondrois pas. Depuis notre arrivée

Je l'ai quelquefois observée

CALLITE'E.

Hé ! pour prendre un soupçon pareil

Qu'avez-vous vu ?

PHILACTE.

Qu'avant le lever du Soleil

A petit bruit sans suite aucune

Mysterieusement elle sort du Palais ;

ET PROCRIS.

23

Et puis quelques momens après
J'ai remarqué qu'on voit pâlir la Lune :
Ce sont-là des enchantemens
Les effets les plus ordinaires.

CALLITE' E.

Fort bien.

PHILACTE.

Je ne me trompe guères
Elle revient au bout de quelque tems ;
A son retour elle rentre en cachette
Dans un appartement des bains,
Elle s'y met à sa toilette ;
Et si mes soupçons ne sont vains ,
Ses charmes les plus forts sont dans une cassette,
Vous riez ? hem.

CALLITE' E.

Je ris des sentimens humains,
Dans quel aveuglement l'aparence les jette ,
A combien de soupçons divers
Les expose une erreur funeste
La Divinité que je sers.

PHILACTE

Une Divinité, dites-vous : malepeste ...

CALLITE' E.

Ouvre la barriere du jour ;
Enfin c'est l'Aurore elle-même ,
Qui pour Cephale a tant d'amour.
Il est sûr d'un bonheur extrême ,
S'il devient sensible à son tour :
Mais lors qu'il apprendra que la Déesse l'aime ;
S'il tarde à répondre à ses vœux ,
Il peut compter que pour peu qu'il differe.

PHILACTE.

Differer lui ; je répons du contraire ,
Et vous le garantis tout d'abord amoureux
Voilà ce qui s'appelle une bonne fortune :
L'Aurore ... n'en déplaîse , à l'éclat du haut rang.
Il est des Déeses pour tant

De qui la passion pourroit être infortunée :
 Mais ici tout promet le plus charmant bonheur ;
 Graces , jeunesse , arrais , & de l'amour encore.
 Tudieu quelle éveillée est Madame l'Aurore ,
 Et quels droits sa beauté lui donne sur un cœur ?

„ Vous qui servez cette aimable maîtresse ,
 „ Vous êtes Nymphe ?

CALLITE' E.

Justement.

PHILACTE.

„ Et favorite a paremment ?

CALLITE' E.

„ J'ai le secret de la Déesse.

PHILACTE.

„ Diantre. Si par hazard il vous prenoit pour
 „ moi

„ Le même goût qu'elle a pris pour mon maître,

CALLITE' E.

„ Je ne risquerois rien de le faire connoître ,

„ Vous auriez la bonté d'y répondre.

PHILACTE.

Oùi, ma foi.

CALLITE' E.

„ Je le crois : mais enfin vous sçavez quelle loi

„ Nous nous venons d'imposer l'un à l'autre.

„ J'ai tenu ma parole , il faut tenir la votre ,
 Et me parler sincèrement,

PHILACTE.

Interrogez en assurance.

CALLITE' E.

Cephalé n'a-t-il point de tendre engagement ?

„ Est-il libre ?

PHILACTE.

„ Comment ? vous vous moquez , je pense ?

„ Fy donc.

CALLITE' E.

„ Quoi ! là-dessus vous gardez le silence ?

„ Il vous sied bien vraiment de faire le discret.

PHI-

PHILACTE.

Dans le cœur des mortels est il quelque secret
Que ne pénètre une Déesse ?

CALLITE'E.

Où quand par goût , ou par foiblesse
Le cœur d'une Divinité
Se livre tout à la tendresse ,
Alors celui de son amant
Est impénétrable pour elle ;

Elle n'y voit pas plus qu'une simple mortelle ,
Et la loi du destin les traite également :

C'est-là depuis trois jours ce qui fait que l'Auro-
re

Hésite à découvrir son rang & son ardeur ;
Et vous l'ignoreriez encore ,
Si je vous croiois un causeur.

PHILACTE.

Hé ! de quelle vaine fraieur
L'Aurore est-elle inquiétée ?

CALLITE'E.

Cephale aime , dit-on , la fille d'Erectée.

PHILACTE.

Procris ? fy donc.

CALLITE'E.

D'où vient que vous vous récriez ?

PHILACTE.

Vous n'avez rien à craindre , ils sont . . .

CALLITE'E.

Quoi ?

PHILACTE.

Mariez.

CALLITE'E.

Et c'est-là ce qui doit intriguer davantage.

PHILACTE.

Leur tendresse a fini son cours ;

Trois semaines de mariage

Emportent le beau des amours ,

Le mois n'est pas fini qu'on n'a plus rien dans l'ame

Dés le lendemain moi je haïssois ma femme ;
Et ma haine ne fait qu'augmenter tous les jours.

C A L L I T E' E.

Si vôtre maître aimoit encor la sienne ,
L'Aurore.

P H I L A C T E.

Là-dessus que rien ne la retienne ,
Hé que doit craindre un cœur comme le sien
Peut-être elle ressent quelque petite honte
A débaucher ainsi , dans l'ardeur qui la dompte ,
Un nouveau marié ? cela n'est pas trop bien
Dans le fond : mais au bout du compte
On n'est pas Déesse pour rien ,
Chez les mortels à des bornes étroites
La morale restraint : mais les Dieux ont les
droits ,

Et la sévérité des loix

N'est pas pour ceux qui les ont faites.

C A L L I T E' E

Il faut bien que le rang excuse quelquefois.

P H I L A C T E.

„ Le vôtre porte aussi son excuse.

C A L L I T E' E.

„

Sans doute

P H I L A C T E.

„ Et vous en profitez de vôtre mieux.

C A L L I T E' E.

„

D'accord

„ La haute qualité dans les plaisirs qu'on goûte

„ Embarrasse souvent très-fort.

„ En de certains momens trouvez-vous qu'on a

„ tort

„ De regagner un peu d'ailleurs ce qu'il en coûte ?

„ Mais Cephale vient en ces lieux ;

„ Il ignore encore sa conquête ,

Il est sombre , rêveur , qu'auroit-il dans la tête ?

P H I L A C T E.

„ Toujournôtre aventure est présente à ses yeux.

Observons-le un moment , nous en jugerons mieux.



SCÈNE III.

CEPHALE, CALLITE'E, PHILACTE.

CEPHALE.

Par quelle puissance secrète
 En ces lieux suis-je retenu ?
 Quelle main sur le mont Hymette
 A placé ces jardins , ce Palais inconnu ?
 Non , mes craintes ne sont point vaines ,
 J'éprouve un injuste courroux.
 Du bonheur que l'hymen m'avoit fait dans Athènes

Les Dieux sont devenus jaloux :
 Que dois-je présumer d'une telle aventure ?
 Veulent-ils donc me rendre infidèle parjure ?
 Pensent ils que sensible à de nouveaux pas...
 Hé qui des Immortels faudra-t-il que j'implore
 Dans le trouble qui me devore ?
 Si quelqu'un d'eux peut être ici retient mes pas
 Pour m'enlever l'épouse que j'adore.

PHILACTE.

Cette cervelle-là n'est pas sans embarras ,
 S'il poursuit sur ce ton , que's maux il nous apporte !

CALLITE'E.

L'embarras est au cœur beaucoup plus qu'à la tête ,
 Et l'amour seul peut ainsi l'occuper.

PHILACTE.

Vous pourriez ne vous pas tromper ,

Je vous crois là-dessus beaucoup de connoissance

C E P H A L E .

Pour un cœur vivement épris.

Quel affreux tourment que l'absence ,

Procris , adorable Procris !

C A L L I T E ' E .

Il parle de Procris , je pense.

P H I L A C T E .

Oui j'entens marmoter quelque chose à peu pr

Ey le vilain , il est amoureux de sa femme.

C A L L I T E ' E .

Il ne songe qu'à ses attraits ,

Toujours la même ardeur l'enflâme.

C E P H A L E .

Procris , si quelque Dieu devenu vôtre amant ;

Dans ces lieux malgré moi m'arrête ,

Pour profiter de mon éloignement ,

Il s'efforcera vainement

De vous faire un jour sa conquête ;

Je ne crains point , au mépris de ma foi ,

Que vous le préféreriez à moi.

P H I L A C T E .

Trouvez-vous que de sa personne

Il ait mauvaise opinion ?

C A L L I T E ' E .

Tout au contraire il l'a très-bonne ,

Ses discours en sont caution.

C E P H A L E .

Soiez aussi , Procris , sûre de ma constance ,

Venus , la Mere de l'Amour ,

M'arrêteroit en vain dans ce charmant séjour ;

Pour vous ravir un cœur à vous par préférence.

Je verrois tout l'olympé à mes vœux opposé ,

Que je vous répondrois de ma persévérance.

C A L L I T E ' E .

Voilà pour ma maîtresse un cœur bien disposé.

P H I L A C T E .

Les gens qui parlent seuls parlent avec franchise

Je crois que d'un pareil discours
 Nous ne ferons pas mal d'interrompre le cours,
 Il pourroit bien encore lâcher quelque sottise ;
 Je connois ces amoureux-là.

Hom, hom.

CEPHALE.

C'est toi, Philacte ?

PHILACTE.

Où, Seigneur, me voila :

Mais je ne suis pas seul, & l'on doit prendre garde
 Quand on rêve tout haut à ce que l'on hazarde ;
 Ce que l'on pense ainsi rarement est secret,
 Rêver tout bas est plus discret :

Cesont ménagemens que la raison demande,
 Et c'est comme j'ai moi coutume d'en agir.

CEPHALE.

Quand de ses sentimens on n'a point à rougir,
 On ne craint pas qu'on les entende.

CALLITE' E.

On n'a point à rougir, Seigneur, d'être amou-
 reux :

Mais permettez que j'ose vous le dire,
 De cette ardeur qui vous inspire

L'aveu dans ce séjour peut-être dangereux ;

Non, qu'aux traits de l'amour on vëuille ici pré-
 tendre

Fermer vôtre cœur & vos yeux,
 Il sied bien d'avoir un cœur tendre,
 Et vous ne pouvez faire mieux...

CEPHALE

Achevez un discours que j'ai peine à comprendre.

CALLITE' E.

Vous paroissez surpris ?

CEPHALE.

Ce n'est pas sans sujet.

CALLITE' E.

Plus clairement je vais me faire entendre :

Aimez, Seigneur, c'est fort bien fait,

Gardez vous de vous en défendre :
Mais songez à changer d'objet.

En suivant mes conseils vous pouvez vous attendre

A jouïr d'un bonheur parfait.

P H I L A C T E.

Ne parlez point de ses extravagances,
Je sçaurai par mes remontrances
Le remettre dans son devoir.



S C E N E I V.

C E P H A L E , P H I L A C T E.

C E P H A L E.

Q Uel est donc ce bonheur qu'on me fait entrevoir ?

P H I L A C T E.

Un bonheur qu'entre-nous vous ne méritez guère

C E P H A L E.

Comment ?

P H I L A C T E.

La chose est sérieuse au moins.

C E P H A L E.

Explique-toi.

P H I L A C T E.

Ceci mérite assez nos soins.

C E P H A L E.

Mais.

P H I L A C T E.

Ce ne sont pas des chimères.

C E P H A L E.

Mais encore.

P H I L A C T E.

Si je n'eusse interrompu le co

ET PROCRIS. 31

De vos extravagans discours,
Vous faisiez de belles affaires,

CEPHALE.

Hé qui te fait m'oser parler ainsi ?

PHILACTE.

Parbleu c'est un excès de zèle.

Scavez vous bien, Monsieur, l'époux fidèle,

Chez qui nous nous trouvons ici ?

CEPHALE.

Moi ? non, Philacte, je l'ignore.

PHILACTE.

On m'a bien défendu de vous en dire rien.

CEPHALE.

Apprens-le moi, n'importe

PHILACTE.

Il n'est pas tems encore,

Et le secret pourtant déjà m'étouffe.

CEPHALE.

Hé bien ?

PHILACTE.

Je vous le dis à vous par forme d'entretien,
N'en parlez pas.

CEPHALE.

Non, non.

PHILACTE.

Nous sommes chez l'Aurore,

CEPHALE.

C'est l'Aurore !

PHILACTE.

Oùi, vous y voilà ;

C'est une bonne auberge au moins que celle-là.

Si vous scaviez pour vous jusqu'où va sa fo-
lie.

CEPHALE.

L'aurore ! ah Ciel ! quelle fatalité.

PHILACTE.

Sa Nymphé d'honneur est jolie,

Elle a pour moi du foible aussi de son côté.

C E P H A L E ,
C E P H A L E .

On prétend en vain que j'oublie
Vos attraits , charmante Procris.

P H I L A C T E .

Les oublier ! oh je vous en défie ,
La peste , à trop bon droit vous en êtes épris ;
Mais n'en disons mot , je vous prie ;
L'Aurore est , à ma fantaisie ,
Une aimable Divinité ;
Avec qui sans cérémonie ,
Sans crainte , sans difficulté ,
Sans suite , sans tracasserie ,
Et sans trop déranger cette fidélité
Dont pour Procris vous faites vanité ,
Vous pourriez bien d'amour lier quelque partie.
J'en serois fort content ; car je suis fort tenté ,
Lors qu'aux plaisirs ici tout nous convie ,
De faire pour en prendre une société.
Cette maîtresse Nymphe est faite à faire envie ,
Et je lui crois pour moi de la docilité.
Mais la Déesse approche , & je la vois paroître :
C'est à nous qu'on en veut , on nous abordera ;
Et pour voir ce qu'on nous dira ,
Feignons d'abord de ne la pas connoître.



S C E N E V .

L'AURORÉ. CEPHALE, CALLITÉE,
P H I L A C T E .

C E P H A L E .

Ciel , de quel mouvement je me trouve agi-
té !
Est-ce respect , crainte ou foiblesse ?

Ah ! cachons pour Procris jusqu'où va ma tendresse.

Et tâchons , en flâtant les vœux de la Déesse ,
De recouvrer ma liberté.

L' A U R O R E.

Quoi ! Cephale , en ces lieux vous n'avez d'autres
soins ,

Que de chercher la solitude ?

Ce qui doit vous toucher vous occupe le moins ,
Et tout entier à votre inquiétude ,

Vous craignez d'en avoir nos regards pour té-
moins.

Rien ici ne s'est-il offert à votre vûe
Digne de votre attention ?

Et de tout autre objet votre ame prévenue
Voit-elle sans émotion

Les effets que produit dans cette occasion
De quelque Dieu la puissance absolüe ?

C E P H A L E.

Madame , le trouble où je suis

Ne me laisse point à moi-même ,

Et dans une surprise extrême ,

Plein de respect me taire est tout ce que je puis ,

Un triste souvenir dont j'ai l'ame remplie

L' A U R O R E.

Ah ! si cette mélancolie

N'étoit qu'un simple effet de votre étonnement ,

Pour vous en tirer aisément

Le moindre effort seroit utile ,

Rien ne vous troubleroit ici .

Si votre cœur étoit tranquille ,

Votre esprit le seroit aussi.

C E P H A L E.

L'un ni l'autre ne peuvent l'être ,

De tout ce que je vois interdit & confus ,

Je fais des efforts superflus

Pour cacher des chagrins dont je ne suis pas
maître ,

Contraint de les laisser à regret éclater . . .

L' A U R O R E .

Quelle fortune , heureux Cephale ,
Si vous sçaviez là meriter ,
A la vôtre seroit égale ?

Ce superbe Palais , ces jardins & ces bois
Qui tiennent aujourd'hui la place
De ces autres forêts que l'ardeur de la chasse
Vous fit parcourir tant de fois ;

Ce changement qui vous fait méconnoître
En quels climats vous habitez ,
Et les lieux les plus fréquentez
Où vous aviez coûtume d'être :

La pureté de l'air qu'ici vous respirez ,
Cette puissance invisible & suprême
Qui sçait , par des ressorts , des mortels ignorez ,
Vous retenir malgré vous-même ,

Mes regards , tout enfin vous laisse-t'il douter :
Des sentimens d'une immortelle
Qui tâche de vous arrêter
Dans une demeure si belle ,

Et qui ne craindroit point de laisser éclater
Ce qu'elle sent pour vous , si vous brûliez pour elle ?

P H I L A C T E .

Le compliment est bien écrit ,
Seigneur , on attend la réponse .

C A L L I T E' E .

Il se taît , il est interdit ,

Madame , quel succès son trouble nous annonce ?

L' A U R O R E .

Vous pâlissez , vous vous troublez :
Cet embarras , ce long silence ,
Cette incertitude m'offense ,
Cephale , expliquez vous , parlez :

Je ne sçai point des cœurs pénétrer le mystère ,
Et n'ai nul droit de les contraindre en rien .

Etes-vous maître encore du vôtre , & peut-il faire
L'attachement , les délices du mien ?

Sur le cœur des mortels quels droits n'a point ,
Madame ,

Une aimable Divinité ?

En est-il que vôtre beauté

Des feux les plus ardens n'enflâme ?

Vous rallumez ceux du flambeau du jour ,

L'Univers vous doit la lumière ,

Vous pouvez de ceux de l'amour

Embrasser la nature entière ;

Maîtresse de nos libertez ,

De tous nos vœux arbitre souveraine . . .

L' A U R O R E.

Cephale , levez-vous , tant de respect me gêne ,

Et l'amour n'a dmet point ces inégalitez

Entre deux cœurs unis d'une égale tendresse.

P H I L A C T E.

La bonne pâte de Déesse ?

C E P H A L E.

De tout ce que j'entens charmé , quoiqu'incertain
Dans quel trouble nouveau tant de faveur me
plonge ,

Tout ceci me paroît un songe

Dont je tremble de voir la fin.

Ah ! c'en est un sans doute , & ce bonheur insigne . . .

P H I L A C T E.

Dépêchez-vous d'en faire une réalité.

C E P H A L E.

Un simple mortel n'est pas digne

Qu'il devienne une vérité.

L' A U R O R E.

Aimez , Cephale , aimez , mais avec confiance ,

Méritez par vos soins & par vôtre constance

D'être l'unique objet de mes vœux les plus doux ;

Je ne veux être aimable que pour vous ;

Et si l'auteur de la lumière ,

Le Soleil , le plus beau des Dieux ,

A qui tous les matins pour sa vaste carrière

J'ouvre la barriere des Cieux ,
 M'offroit ses soins & ses plus tendres vœux.
 Cephale auroit sur lui la préférence entiere.

CEPHALE

Et moi , Déesse , & moi comblé de vos bontez ;
 Par quel encens , par quelle offrande
 Puis-je paier jamais une faveur si grande ?
 Je vous consacrerai toutes mes volontez.

Dans tous les lieux soumis à ma puissance
 Je vous élèverai des temples , des autels ,
 Où mes peuples chargez de ma reconnoissance ,
 Iront vous adresser leurs vœux par préférence
 A tous les autres Immortels :

Ouvrez-moi les routes d'Athènes ,
 Et dès le même instant que j'y suis de retour . . .

L'AURORE.

Cephale , quels discours , quelles promesses vaines ?
 Vous me parlez d'encens , je vous parle d'amour :
 C'est votre cœur que je demande ,
 Temples , autels sans lui rien ne me peut flâter ,
 Je dédaigne toute autre offrande ,
 C'est la seule envers moi qui vous puisse ac-
 quitter.

CEPHALE.

Madame.

L'AURORE.

De l'amour le plus vif , le plus tendre.
 Je vous ai fait , Cephale , un indiscret aveu ;
 Songez bien au parti que vous avez à prendre ,

CEPHALE.

Ah ! si jamais ce cœur

L'AURORE.

Laissez moi seule, Adieu.

PHILACTE

Le brutal ! Quels regards la Déesse nous jette ,
 Elle est dans un fort grand courroux ;
 Tout alloit bien d'abord , j'ai crû l'affaire faite ;
 Madame , au moins.

L'AURORE.

Retirez-vous.

PHILACTE.

Ciel ! comment réparerons-nous.
L'impertinence qu'il a faite ?

SCENE VI.

L'AURORE, CALLITE'E.

L'AURORE.

J'Aime un mortel qui ne sent rien pour
 moi ;
 De quel dépit cruel je me sens agitée :
 Je l'avois prévu, Callitée :
 A mes pressentimens que n'ai-je ajouté foi ?
 On me préfère donc la fille d'Erectée ?
 L'ingrat Céphale instruit de mon amour
 Ne prend nulle part à mes peines,
 Pour lui ces lieux charmans sont un affreux
 séjour,
 Tous ses soins, tous ses vœux, l'emportent vers
 Athènes,
 Il ne songe qu'à son retour.

CALLITE'E.

Je ne sçai, mais Madame, ou je suis fort
 trompée,
 Ou je crois que dans peu de tems
 De quelques soins plus importans
 Nous lui verrons l'ame occupée :
 Nos yeux en le quittant ont lancé certains
 traits :
 Eût-on le cœur le moins sensible,
 Madame, il est presque impossible

De résister à tant d'attraits.

L'AURORE.

Ah ! cesses de vanter des charmes

Pour qui l'on n'a que des mépris ,

Ils cedent à ceux de Procris.

CALLITE'E.

Vous prenez de vaines allarmes ,

Point de dépit , point de langueur ,

De Cephale aujourd'hui nous réduirons le cœur :

Il balance déjà , peut-être il délibère ,

Aux feux d'une Déesse on fait attention ,

Il se rendra , vous dis-je , & j'en suis caution

Je m'y connois , c'est moi qui conduisis l'affaire.

De Diane & d'Endimion ,

Qui d'abord n'étoit pas moins difficile à faire.

L'AURORE.

A ta conduite , à ta discretion :

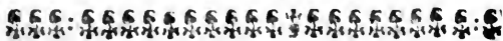
Je m'abandonne toute entière.

Mais quel mortel est assez téméraire

Pour aprocher d'ici sans ma permission ?

CALLITE'E.

Ce n'est point un mortel , c'est un Dieu , c'est
Mercure.



SCENE VII.

L'AURORE , CALLITE'E ,
MERCURE.

MERCURE.

C'est moi-même , il est vrai , vous avez de
bons yeux.

L'AURORE.

Hé ! par quelle heureuse aventure
Voit-on Mercure dans ces lieux !

MERCURE.

L'avanture n'a rien qui soit fort gracieux ,
Et j'aurois bien voulu m'épargner le voiage.

L'AURORE.

Comment donc , & quel est ce lugubre équipage ?

MERCURE.

Il vous paroît tout des plus sérieux ,
Aussi l'est-il ?

L'AURORE.

Et de mauvais augure.

MERCURE.

Il est vrai , vous avez raison ?

Mais il faut malgré moi prendre cette figure

Toutes les fois que chez Pluton

Je vais des morts conduire la voiture

Jusques à la barque à Caron.

Pour aujourd'hui m'en voilâ quitte.

L'AURORE.

Mais des défunts le discret conducteur ,

Au retour des bords du Cocyte

Eût pû changer d'habit pour me faire l'honneur

De me venir rendre visite.

MERCURE.

Je n'ai pas eu le tems d'aller chez le baigneur ,

Jupiter m'a chargé de faire diligence ,

Et d'aller au plutôt lui faire le recit

De tout ce que vous m'aurez dit.

L'AURORE.

Moi ?

MERCURE.

Vous,

L'AURORE.

A quel propos ?

MERCURE.

Un peu de patience

L'AURORE.

C'est tenir en suspens trop long-tems mon esprit.

CEPHALE,
MERCURE.

Vous apprendrez la chose encor trop tôt, je gage ;
Et vous allez trouver l'habit
Moins lugubre que le message.

L'AURORE.

Ceci commence à me lasser,
Qu'avez-vous donc de si funeste,
Seigneur Mercure, à m'annoncer ?

MERCURE.

Au conseil de la Cour celeste

On a porté des plaintes contre vous,
L'orgueilleuse Junon, & la bonne Cibeles,
Et la prude Pallas ont par excez de zèle
Mis le grand Jupiter dans un fort grand cour-
roux.

L'AURORE.

A quel sujet ?

MERCURE.

Pour une bagatelle,
Un bruit mal à propos peut-être répandu.
Une jeune prude d'Athènes
Que depuis peu de temps l'himen tient dans ses
chaînes,

Et qui se targue fort d'une austère vertu,
Fait un vacarme affreux pour un mari perdu :

C'est je crois Procris qu'on la nomme,
Et le mari Cephale, un fort joli jeune homme.
Connoissez-vous cela ?

CALLITE'E.

Si nous le connoissons ?

L'AURORE.

Callitée.

MERCURE.

Hem, plaît-il ?

L'AURORE.

Hé! mais.

MERCURE.

Que de façons!

CALLITE' E.

Il est un peu de nôtre connoissance.

MERCURE.

J'en ai jugé d'abord ainsi sur l'aparence.

CALLITE' E.

Mais connoître les gens ce n'est pas les aimer,
 Il en faut, s'il vous plaît, faire la différence;
 Sur un sincere aveu n'allez pas présumer.

MERCURE.

Non, non; j'en sçai la conséquence:

Mais Minerve a là-haut fait entendre aujourd'hui
 d'hui

Que vous le reteniez en ces lieux malgré lui.

Quelques Déeses surannées

Traitent cela d'enlèvement,

Et contre vous sont très-fort déchaînées,
 De vous voir à leur barbe ainsi prendre un amant;
 Jupiter prend le fait très-sérieusement,

Et de sa part je viens vous dire,

Que sans cela aucun retardement

A ses ordres il faut souscrire.

L'AURORE.

Hé bien ses ordres sont:

MERCURE.

Que très-diligemment

Vous aiez à lâcher le beau Monsieur Cephale,
 Faut de quoi, dût-on, causer quelque scandale,

Et supprimer l'aube du jour,

Les souterrains de la cabale

Vous feront éloigner du celeste séjour.

A vous perdre elle est animée,

Si vous n'obéissez vous serez enfermée.

L'AURORE.

Me bannir du Ciel, moi?

CALLITE' E.

Vous e fermer! comment?

Il est bon là, Madame, quelle injure?

Si j'étois comme vous Déesse, assurément

C E P H A L E ,

Vôtre cabale impunément
Ne m'outrageroit pas, c'est moi qui vous le jure;

L' A U R O R E .

Voila sans doute un joli compliment
Que me fait le Seigneur Mercure.

M E R C U R E .

Ne confondons rien, s'il vous plaît,
Ce compliment vient de la part du maître :

Je ne sçai comme il vous paroît,

Mais je sçai bien comme il doit vous paroître;

L' A U R O R E .

Si sur les temps passez Cibeles

Vouloit être de bonne-foi,

Elle réfléchiroit sur elle,

Et n'aigrirait point tant Jupiter contre moi :

Il lui sied bien de jouer un tel rôle.

Eile qu'on vit jadis autour du mont Ida,

Pour son Atys courir comme une folle.

M E R C U R E .

Vous vous souvenez de cela ?

Ce sont égaremens que le temps doit prescrire.

L' A U R O R E

Et qu'on s'attache à ne point oublier.

A l'égard de Junon j'ai peu de chose à dire,

Et ce qu'elle est l'autorise à crier.

» Femme & jalouse elle s'opose

» Aux foiblesses que l'amour cause ;

» Elle a raison ; mais elle auroit bien pû

» Passer en ma faveur quelque petite chose ,

» Sans trop blesser sa farouche vertu ;

» Dans le besoin fort aise qu'un la serve.

» Chez elle le bienfait n'est pas toujours nouveau.

» Quand Jupiter de son cerveau

» S'avisa de tirer Minerve ,

» Junon voulut , pour s'en vanger ,

» De son côté sans lui faire pareille affaire ,

» Sans son secours devenir mere ;

» Je m'empressai de l'obliger ,

Mars par mes soins nâquit d'elle sans pere ,
 Et cela lui fit un honneur
 Qu'elle n'eût jamais eu peut être
 Sans le secours d'une certaine fleur
 Que mes regards avoient fait naître.

MERCURE.

Junon a tort assurément ,
 Comme Déesse bonne & sage ,
 En faveur d'une fleur d'un si charmant usage
 Elle eût pû vous passer celui d'un jeune amant.

L'AURORÉ,

Pour Pallas c'est une guerrière,
 A qui sans doute il sied bien d'être fière,
 Et de blâmer les erreurs de l'amour ;
 Elle y seroit sujette elle-même à son tour,
 Si quelque aimable amant s'efforçoit de lui
 plaire ;
 Mais comme en terre & dans les Cieux
 On néglige assez de le faire ,
 Qu'entre les mortels & les Dieux
 Vule ain seul a brûlé pour elle,
 Je ne vois pas que sa fierté
 Doive tirer beaucoup de vanité
 Pour un tel soupirant d'avoir été cruelle.

MERCURE.

Je suis bien-aïse en verité
 De vous voir ain si penser d'elle.

CALLITÉE.

Nous pensons assez sensément ,
 Et nous nous conduirons de même assurément.
 Cephale est en vôtre puissance ,
 Vous l'aimez , on le sçait , prenez vôtre par-
 ti ;

Nous en avons fait la dépense ,
 Madame , il n'en faut pas avoir le démenti.

MERCURE.

La petite Nymphe est gaillarde.

C E P H A L E ,
L' A U R O R E .

N'a-t-elle pas raison ? qu'est-ce que je hazarde ?
Conseillez-moi , qu'en dites-vous ?

M E R C U R E .

Je dis
Que je suis porteur d'ordre , & non donneur
d'avis : [plaire ,

S'il vous en faut pourtant donner un pour vous

Je ne sçai s'il vous conviendra :

Mais je vous conseille de faire

Sans beaucoup réfléchir tout ce qui vous plaira.

C A L L I T E' E .

Voiez quel excès de prudence ,
De politesse & de discretion ,

Un conseil si conforme à nôtre intention ,

Que nous suivrons sans répugnance.

Madame , que Mercure est bon ,

Et que ce n'est pas sans raison

Que l'on le reconnoît pour Dieu de l'Eloquence :

Je le sens bien dans ce moment

Qu'il nous persuade aisément.

Pour lui marquer la déférence

Que nous avons pour ses sages avis ,

Faisons-lui voir en sa présence

Avec quel zèle ils sont suivis.

Restez ici , Seigneur Mercure.

M E R C U R E .

Je ne sçauois , je vous assure.

L A U R O R E .

Elle a raison , demeurez parmi nous ,

Vous passerez ici les momens les plus doux.

C A L L I T E' E .

On vous réglera de friande ambrosie ,

Nous avons quantité de nectar excellent ,

Force glace sur tout , & bonne symphonie.

M E R C U R E .

Vous me tentez très-fort ; mais Jupiter m'attend

CALLITE'E.

Il vous attend, mais sans impatience:
L'intérêt de Procris ne le touche pas tant,
Qu'il exige de vous si grande diligence.

Le fait n'est pas fort important,
Vous pouvez lentement conduire cette affaire,
Et nous donner le temps de faire
Ce que Jupiter nous défend.

Lors qu'en ces lieux on vous arrête,
Vous jugez bien que c'est de bonne foi,
Et jamais Mercure, ni moi
N'avons gâté de tête à tête,

MERCURE.

Ce n'est pas mon défaut de me faire prier,
Je suis trop facile au contraire.

CALLITE'E.

Bon, tant mieux, aujourd'hui c'est la grande
manière:

L'inspirer est votre métier,
Et ce qu'aux autres on fait faire,
Par soi-même il est bon de le justifier.

MERCURE.

Mais enfin s'il s'impatiente.

CALLITE'E.

Le grand malheur! il est le maître...

MERCURE.

Hé! bien

Je reste: mais enfin si l'on trouvoit moyen
Pour quelques jours de faire taire
Cette braillarde de Procris,
Et d'interrompre au moins ses plaintes & ses
cris,

Ce seroit une bonne affaire.

CALLITE'E.

Sans contredit.

L'AURORÉ.

Assurément.

Ne vous vient-il rien dans l'idée.

C E P H A L E ,

M E R C U R E .

Cela vient-il dans le moment ?

L' A U R O R E .

Imagine un peu , Callitée ,

Toi qui pense si finement .

C A L L I T E' E .

„ Ma foi , Madame , imaginez vous-même :

„ Vous aimez , & de tous les Dieux ,

„ Si l'amour est le plus ingénieux ,

„ L'esprit doit venir inventif quand on aime .

M E R C U R E .

Par ma foi , sans être amoureux ,

Il me vient dans la tête un petit stratagème .

Attendez , non , sifait . Le tour seroit heureux :

C'est le meilleur qu'on puisse imaginer sans doute .

C A L L I T E' E .

Cephalé vient dans cette route .

L' A U R O R E .

Que je sçache .

M E R C U R E .

Evitez-le , entrons dans ces bosquets :

Il ne faut pas qu'on nous écoute ,

Et je ne crains rien tant que les mauvais caquets .

L' A U R O R E à Callitée .

Demeure ici toi , je te prie ,

Et par de doux amusemens

Tâche de le distraire au moins quelques momens

De l'objet de sa rêverie .

C A L L I T E' E .

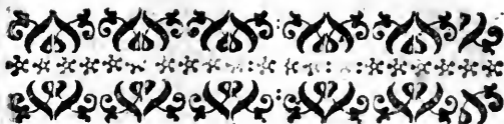
J'aurai soin de vos intérêts :

Par votre ordre en ces lieux comme vous je
commande ,

Et les plaisirs sont toujours prêts

Au moment que je les demande .

Fin du premier Acte.



DIVERTISSEMENT du premier Acte.

Plusieurs Faunes & Nymphes avancent sur le Théâtre, & chantent les couplets qui suivent.

UNE NYMPHE chante.

A *U Dieu qui fait aimer tout fait ici la cour,
Le Zéphire & Flore,
Amis de l'Aurore,
S'y caresse nuit & jour,
Et les fleurs qu'en ce beau séjour
A chaque instant on voit éclore
Sont les doux fruits de leur amour.*

UN FAUNE chante.

*Les Dieux des bois sous ces ombrages
Folâtroient sur les verts gaxons,
Et leurs amoureuses chansons
Font retentir tous ces bocages
Des plus tendres, des plus doux sons.*

48
CEPHALE,
ENTRÉE.
UN FAUNE ET UNE NYMPHE
chantent.

*Aimez , aimez , heureux Cephale ,
Hâtez-vous d'être inconstant :
Quel sort égale
L'heureux destin qui vous attend :
Aimez , aimez , heureux Cephale ,
Hâtez-vous d'être inconstant.*

Fin du Divertissement du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.
CEPHALE, PHILACTE.

PHILACTE.

NOUS avons entendu d'assez bonne Mu-
sique,
Et l'on vous a donné des conseils ex-
cellens :

Mais si vous négligez de les mettre en pratique,
Cela ne fera pas d'honneur à vos talens.

CEPHALE.

Crois-tu donc que toujours à Procris trop fidèle
Aux charmes d'une ardeur nouvelle
Mon cœur soit pour jamais fermé ?
Philacte, ce cœur est charmé
De voir celui d'une Déesse
Des feux les plus vifs enflâmé.

Je goûte avec transport, avec délicatesse
Tout le bonheur d'en être aimé.

A quel excès en moi par sa vive tendresse
L'ambition, la vanité,
L'amour propre même est flêté !

PHILACTE.

L'agrément de cette aventure
M'est pour le moins sensible autant qu'à vous ;
Quoi qu'à parler franchement entre nous
J'y fasse moins bonne figure ,

J'espere m'en tirer pourtant avec honneur ;
 Tout ce qui pourroit m'en déplaire
 C'est que je crois dans cette affaire ,
 Si nous sommes heureux , que sur nôtre bonheur
 On exigera du mystere ,
 Et franchement j'ai quelque peur
 D'avoir grande peine à me taire.
 Naturellement moi je suis un peu jaseur ;
 C'est ce qu'on trouve d'incommode ,
 En aimant des Divinitez :
 Elles ont la sotte méthode
 De cacher leurs fragilitez ,
 Et parmi de simples beautez
 Vous sçavez comme moi qu'aujourd'hui c'est la
 mode.

De faire éclat de ses félicitez.

A garder un secret je souffre le martire.
 Est-ce être heureux que de ne l'oser dire ?
 Mais vous redevenez rêvent.

C E P H A L E.

Quel trouble regne dans mon cœur !

De tout ceci quelle sera la suite ?

P H I L A C T E.

Elle est facile à concevoir ,
 Par avance déjà je vous en félicite
 Et je crois aussi m'en devoir

Un petit compliment. Tous deux pleins de merite.
 Jeunes , galans , bien faits , nous n'avons qu'à
 vouloir :

Mais réglez-vous sur ma conduite ,
 Ne nous faisons point trop valoir :

Que servent les talens à moins qu'on n'en profi-
 te ?

A nous laisser aimer ici tout nous invite ,
 Rendez-vous , & je vous imire ,
 Ou je me rends moi , vous n'avez qu'à voir.

C E P H A L E.

Conçois-tu bien le desespoir

ET PROCRIS.

51

Où peut-être Procris est à présent réduite ?

PHILACTE.

Il est bien maintenant question de cela.

• Toujours Procris, oubliez-là.

M'embarrassai-je moi de ce que fait ma femme ?

CEPHALE.

Par combien de discours de soupçons de ma foi

On tâche à jeter dans son ame

Des dispositions à douter de ma haine ?

Pour me ravir un cœur qui doit n'être qu'à moi ?

PHILACTE.

Ce n'est pas chose bien facile,

De quoi diantre vous allarmez ?

On feroit pour s'en faire aimer

Une tentative inutile ;

Votre épouse a trop de vertu,

Quelque effort que l'on fasse, & quelque soin qu'on prenne,

Son cœur est pour vous seul de bonté revêtu,

Plût au Ciel en pouvoir dire autant de la mienne.

CEPHALE.

Je fais peut-être en ce moment

L'entretien de toute la Grece

Et d'un si prompt éloignement

On fait mille contes sans cesse

PHILACTE.

Que Diable nous doit emporter

Ou qu'on en parle, ou qu'on s'en taise

Tandis qu'ici bas a nôtre aise

Nous pouvons rire & caqueter ?

CEPHALE.

Peut-être sçait-on que l'Aurore.

A fait choix en moi d'un amant,

Et l'on se garde bien de dire assurément,

Que mon cœur lui résiste encore.

PHILACTE.

Parbleu comment le diroit-on ?

52

C E P H A L E .

Il n'est personne au Monde assez fou que je
pense
Pour avoir un pareil soupçon ;
Comme pour s'obstiner à tant de résistance,
Et négliger un sort si doux.
Il faut être aussi fou que vous.

C E P H A L E .

Que tu pénétrés mal le fond de ma pensée,
Philacte, & combien de divers mouvemens
Je me sens l'ame embarrassée.

P H I L A C T E .

J'entre assez dans vos sentimens.

C E P H A L E .

De l'aurore, crois-moi, je connois tous les
charmes,
Mon cœur est prêt de lui rendre les armes :
Mais de Procris outrageant les appas,
Perfide époux insensible à ses larmes.

P H I L A C T E .

Procris est femme forte ; & ne pleurera pas.
Courage, allons.

C E P H A L E .

Des plus cruelles peines
Accabler le cœur de Procris,
Oser briser avec mépris
Les nœuds d'hymen, les saintes chaînes
Dont pour garands nous avons pris
Les Dieux protecteurs d'Athènes.

P H I L A C T E .

Hé bien soit. pensez-vous que Neptune & Pall
De Procris prendront la querelle,
Et qu'ils ne se prêteront pas
Aux foiblesses d'une Immortelle ?
Comme entre gens de qualité
On aime entre les Dieux à se rendre service
Le foible a pour lui la justice,
Mais dans sa plainte, il n'est guère écouté.

ET PROCRIS.

CEPHALE.

En cedant à l'amour quel blâme je m'attire?

Que ferai-je penser de moi,
Et d'un pareil manque de foi.

Dans la Grece, que va-t-on dire?

PHILACTE.

Ce n'est donc plus que sur ce qu'on dira,

Seigneur, qu'à présent vous en êtes?

Les affaires sont bientôt faites,

Quand la Déesse paroitra

Un regard, un souris, vôtre cœur se rendra.



SCENE II.

CEPHALE, PHILACTE,

CALLITE.

CALLITE.

JE viens vous avertir, Seigneur, que la Déesse

se

Vous cherche avec empressement,

C'est pour vous dire aparemment.

Quelque secret qui l'intéresse.

CEPHALE.

Où pourrai-je la rencontrer?

Dites-le moi, Nimphe charmante,

Du bien de la revoir mon ame impatiente

Le voit à regret differer,

Je brûle de sçavoir ce qu'elle me veut dire.

PHILACTE à Callite.

Ne vous l'avois-je pas bien dit

Que tôt ou tard je sçaurò s le réduire?

Sur son cœur & sur son esprit

Nous ayons, grace au Ciel, quelque peu de credit

CEPHALE.
CALLITE' E.

Je m'en réjouis fort.

CEPHALE.

Oùi, belle Callitée,
Je sens de mon bonheur à présent tout le prix ;
Et dans les doux transports dont j'ai l'âme agi-
tée,

De mon aveuglement & confus & surpris,
Je ne puis assez tôt aux pieds de la Déesse
Tâcher d'expier la foiblesse

Qui dans un cœur encor trop vivement épris,
A par scrupule, ou par délicatesse
Soutenu trop long temps l'intérêt de Procris.

CALLITE' E.

A parler franchement, une pareille offense
A des Divinités, Seigneur, ne convient pas.
Quand elles font les premiers pas
Tant pis pour qui fait résistance.

PHILACTE.

Ho la nôtre n'a pas duré ;
Par un prompt repentir une offense s'efface,
Et tout sera bien réparé.
Belle Nymphé, allons, grace, grace ;
Un mot à la Déesse agréablement dit...

CALLITE' E.

Ce n'est nullement son dépit
Qui m'inquiète & m'embarasse ;
Le plus grand mal de tout ceci,
C'est que Procris vient d'arriver ici.

CEPHALE.

Procris !

PHILACTE.

Voilà, ne vous déplaîse,
Un contretemps assez fâcheux,
Dont la suite à coup sûr ne peut qu'être mauvaise
Je vous plains.

CEPHALE.

Procris en ces lieux ;
Philacte !

ET PROCRIS.

55

PHILACTE.

C'est la jalousie

Qui sur vos pas l'a fait ainsi courir :

Quand une femme en est saisie ,

L'époux en a diablement à souffrir.

Mais tout coup vaille , il faut faire tête à l'orage ,

Plus on est mal.

CALLITE' E.

Te crois-tu mieux ,

Philacte ?

PHILACTE.

Moi ?

CALLITE' E.

Ta femme est aussi du voiage :

PHILACTE.

Quoi ! ma femme ?

CALLITE' E.

Où , Dione.

PHILACTE.

Ah Dieux !

CALLITE' E.

Pour toi sa tendresse est extrême ,

De te venir chercher avec tant de transport ;

Et la tienne est pour elle apparemment de même ;

PHILACTE.

Oh où , nous nous aimons très-fort :

Elle auroit cependant pû s'épargner la peine.

Maudit soit qui nous les ramene.

CEPHALE.

Ciel !

PHILACTE.

Vous voilà fâché vous-même : mais enfin

Pourquoi mal à propos se livrer au chagrin ?

Renvoions-les , Seigneur. Hé ! quoi donc , les

Déeses

Ne sont-elles pas les Maîtresses ?

Où l'Aurore n'a qu'à parler :

Il seroit beau qu'une mortelle

La relançât jusques chez elle ;
Et que dans ses plaisirs elle osât la troubler.

C A L L I T E' E,

L'entreprise est assez hardie.

P H I L A C T E.

Nymphes, allez, qu'on les congedie.

C E P H A L E.

Amour, vous implorer est tout ce que je puis :
Venez à mon secours, & daignez me prescrire
Tout ce que je dois faire, & comment me con-
duire

Pour me tirer de la peine où je suis.



S C E N E III.

C E P H A L E, L' A U R O R E, P H I L A C T E,
C A L L I T E' E.

L' A U R O R E.

JE ne puis pour Procris blâmer votre constan-
ce :

Sensible à votre éloignement,

Inquiète de votre absence,

Elle vient d'arriver ici dans le moment.

Pour une épouse & si jeune & si belle

On ne scauroit assurément

Trop louer votre attachement :

Vous seriez criminel de n'être pas fidèle.

P H I L A C T E.

Elle plaisante au moins, Seigneur, gardez-vous
d'elle.

C E P H A L E.

Vous avez dans ces lieux un absolu pouvoir,
Madame, & quand Procris en approche sans
peine,

Il est aisé de concevoir
 Qu'en s'y rendant elle est certaine
 De l'aveu de la souveraine.

L' A U R O R E.

Vos yeux ont été les témoins
 De l'état de mon cœur, Céphale :

Hé! pouvez-vous penser que je donne mes soins
 Pour vous rejoindre à ma rivale ?

Mais peut être quelqu'un des Dieux ,

Qu'elle a touché par sa douleur extrême ,

Par ses prières , par ses vœux ,

Ou que dans les transports d'un cœur bien amoureux
 Vous avez imploré vous-même ,

Se sert de son pouvoir suprême

Pour vous la rendre dans ces lieux.

P H I L A C T E.

Elle a mal pris le moment du voiage ,

Et mon maître est devenu sage.

L' A U R O R E.

De deux amans unis des plus parfaits liens

Je ne veux point par ma présence

Troubler les tendres entretiens.

Voiez pour vous quelle est ma complaisance :

P H I L A C T E.

Elle est trop grande , par ma foi.

L' A U R O R E.

De ce Palais je vous laisse le maître ,

A mes Nymphes ici vous donnerez la loi.

Des Sylvains la troupe champêtre

Vous obéira comme à moi :

Tous à l'envi s'efforceront de plaire

A la beauté qui vous est chère ,

Et peut être son cœur sera-t-il satisfait

Du sacrifice que lui fait

Un époux qui pouvoit mieux faire :

P H I L A C T E.

On se moque de vous , je vous en avertis.

C E P H A L E ,
C E P H A L E .

J'ai mérité ces reproches, Déesse :
Mais je ne rougis point de mes feux pour Procris ;
A son mérite , à sa tendresse
Je dois les plus tendres égards.
Mais hélas ! dans quel temps la fortune cruelle
La vient offrir à mes regards.

L' A U R O R E .

Au moment que toujours fidèle
Vous faites vanité de l'aimer constamment.

C E P H A L E .

Que je crains de la voir en ce fatal moment !
Le devoir me parle pour elle :
Mais l'amour s'explique autrement.

L' A U R O R E .

Si sa beauté vous la rendit aimable ,
N'en est-il point qui lui soit comparable ?
Et si cette fidélité

Qui vous tient dans ses fers par devoir arrêté ,
A l'abri des discours que le mensonge invente
A jusqu'à ce moment été
De certains soupçons exempte ;
Pensez-vous qu'aux vœux d'un amant
Son cœur pour vous fidèle , à tout autre inflexi-

ble ,
Piqué de votre éloignement,
Eût tant de peine à devenir sensible ?

C E P H A L E .

Madame.

L' A U R O R E .

Je vous parle ici confidentiellement.
Je crois Procris aussi sage que belle :
Mais l'incertitude est cruelle ,
Et quand on peut savoir les choses sûrement. . . .
A Procris vous n'osez , Céphale , être infidèle ,
Auroit-elle pour vous le même attachement ?

P H I L A C T E .

Peste , quel éclaircissement !

C E P H A L E.

En ce moment j'ai peine à me connoître,
Je souffre tout ce que l'on peut souffrir,
Ces soupçons de sa foi. Ciel !

L' A U R O R E.

Je ne les fais naître,
Cephale, que pour les guerir.

P H I L A C T E.

Fort bien.

L' A U R O R E.

Contre Procris vous présumez peut-être
Que mon cœur cherche à vous aigrir ?
A vous mettre pour elle en quelque défiance ?

P H I L A C T E.

On le croiroit.

L' A U R O R E.

Vous-même en ce Palais
Vous en pouvez par vous faire l'expérience.

C E P H A L E.

Par moi !

L' A U R O R E.

Par vous. Trouverez-vous jamais
Plus belle occasion d'éprouver sa constance ?
Procris croit retrouver Cephale dans ces lieux ?
Sous les traits différens qu'il paroisse à ses yeux,
D'un seul mot à l'instant, sans forcer la nature,

Je puis pour les regards humains

Vous donner une autre figure ;

Je puis remettre dans vos mains

Tous les trésors dont je suis la Maîtresse,

Et de cette immense richesse,

De tant de biens des mortels si chers

Vous ferez hommage à Procris.

Rival alors, & rival de lui-même,

Sous d'autres traits Cephale insi

De son sort peut être éclairci,

Et savoir sûrement à quel point Procris l'aime.

Vous balancez, vôtre front obscurci...

De quel crime envers moi ce trouble vous accuse ?
 Vous craignez de ne plus aimer
 L'objet qui sçût trop vous charmer,
 Et ne méritez pas que je vous desabuse.

C E P H A L E.

Helas, Déesse, hélas ! ordonnez, disposez !
 De mon destin vous êtes la maîtresse :
 Mais regardez l'état où vous me réduisez.

L' A U R O R E.

Autant que vous vôtre sort m'intéresse,
 Et mon unique objet est de le rendre heureux ;
 Mais il faut que pour vous mon pouvoir se signa-
 le.

Donc sans cesser d'être Céphale,
 Paraissez au gré de vos vœux
 Tout ce que vous voudrez paroître,
 Qu'aucun mortel sur tout ne vous puisse connoître.

C E P H A L E.

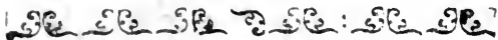
Quel mouvement se fait en moi !

P H I L A C T E.

Seigneur, hola donc : par ma foi
 Ce changement pour moi n'étoit pas nécessaire ;

L' A U R O R E.

Dans l'instant que vous le voudrez
 Vous reprendrez vôtre forme ordinaire,
 Et pour Procris vous paroîtrez
 Tel que vous le souhaiterez.



SCENE IV.

CEPHALE, PHILACTE.

P H I L A C T E.

Comment donc vous voila tout autre !
 Malepeste quel changement
 De ce nouveau visage au vôtre !

Tournez-vous, s'il vous plaît, tenez-vous un moment.

A cette physionomie

Il faut un peu m'accoutûmer.

Parbleu vous êtes à charmer ;

Je n'ai rien vû de pareil en ma vie :

Un front ouvert, des yeux vifs, bien fendus ;

Le nez bien fait, & la bouche vermeille,

Pour cela c'est une merveille,

Et l'on ne se peut trop récrier là-dessus ;

Pour raccommoder un visage

La Déesse a, Seigneur, des secrets excellens ;

Combien de coquettes du temps

Voudroient avoir de son ouvrage,

Et mettre à profit ses talens :

Quelque part qu'elle ouvre boutique ;

Je puis vous être caution

Qu'elle auroit bien de la pratique.

CEPHALE.

Dans quelle situation,

Philaète, est-ce que je me trouve ?

PHILACTE.

Elle est délicate, & j'approuve

Que vous vous conduisiez avec précaution.

CEPHALE.

Tromper Procris, chercher à la surprendre ;

PHILACTE.

Il est tard de vous en défendre,

Vous connoîtrez à fond son cœur.

CEPHALE.

Je ne sçai ce que j'en dois attendre ;

Elle a pour moi la plus sincère ardeur.

Ce cœur tout entier à Cephale.

PHILACTE.

Si l'on en croit ce que dit sa Rivale,

Rien n'est sûr : mais on peut douter.

CEPHALE.

En ce moment je me sens agiter.

D'un trouble affreux que rien n'égale;
 Ah ! curiosité qui me sera fatale,
 Et que pourtant je ne puis surmonter !
 Si sous ces traits nouveaux je venois à lui plaire :

PHILACTE.

Le grand malheur ! vous la planterez-là,
 Et l'Aurore pour vous sera
 Le pis aller de cette affaire.

CEPHALE.

Et si je fais d'inutiles efforts ?

PHILACTE.

Oh ! l'embarras pour vous sera plus grand alors :

CEPHALE.

De quel front la trahir en la trouvant fidelle ?

PHILACTE.

De quel front ! de quel front : plaisante bagatelle !

Cela doit-il vous arrêter si fort :

Livrez-vous sans scrupule au feu qui vous en-
 flâme,

Et comptez qu'avec une femme ;

Quelque raison qu'elle ait d'abord,

Dans la suite un mari ne sçauroit avoir tort.



S C E N E V.

CEPHALE, PHILACTE, CALLITE'E.

CALLITE'E.

LA Déesse, Seigneur, m'a chargé de vous
 dire

Que Procris vient de ce côté.

CEPHALE.

Soûmis aux loix qu'e le a sçû me prescrire,
 Je ferai tout ce qu'elle a souhaité.

Je vais employer l'artifice

Pour toucher le cœur de Procris ?

Heureux de n'y trouver que froideur & mépris,
Pour faire à la Déesse un plus grand sacrifice.

PHILACTE.

Un petit mot de conversation.

CALLITE'E.

Qu'est ce ?

PHILACTE.

Madame Callitée,

Tout à l'heure en rêvant j'ai fait reflexion,

Que faute de précaution

L'affaire par hazard pourroit être gâtée.

CEPHALE.

Quel soin prends-tu dans cette occasion ?

PHILACTE.

J'ai mes raisons, laissez faire, & pour cause.

CALLITE'E.

Hé bien ?

PHILACTE.

Si l'on me connoît moi,

En, qui vous n'avez point fait de métamorphose ?

Là, croyez-vous de bonne foi

Que ce ne seroit point un obstacle à la chose ?

CEPHALE.

Il pense juste.

CALLITE'E.

Il faut te métamorphoser.

Rien en ceci ne periclite encore :

Du changement sur moi tu peux te reposer,

J'ai le même pouvoir pour cela que l'Aurore.

PHILACTE.

Métamorphosez donc, je m'abandonne à vous.

Point de malice au moins, ni de supercherie,

A ma femme je veux faire aussi les yeux doux,

C'est pourquoi travaillez proprement, je vous prie.

La malepeste, quels efforts !

La peau du visage me tire,

Et je ressens par tout le corps
 Certains femissemens que je ne scaurois dire ;
 Charmante Nymphe, s'il vous plaît,
 Faites ici de bon ouvrage,
 Il y va de votre intérêt ;
 Et si par cas fortuit j'engage
 Ma femme à cesser d'être sage,
 En bonne foi je vous promets
 Que je suis à vous pour jamais.

CALLITE'E.

La promesse est fort engageante.

PHILACTE.

J'ai, comme vous voiez, l'ame reconnoissante.

CALLITE'E.

Adieu, le charme est accompli.



SCENE VI.

CEPHALE, PHILACTE.

PHILACTE.

S Uis-je beau ?

CEPHALE.

Non, mais fort joli.

PHILACTE.

Fort joli !

CEPHALE.

Tout de bon tu n'es pas connoissable :

La taille fine, & le visage aimable,

Un port noble, un air dégagé.

PHILACTE.

Parbleu sur ce pied - là je ne suis point chan-
 gé.

CEPHALE.

Je vois Procris.

PHILACTE.

Et moi Dione:

CEPHALE.

Un reproche secret & m'allarme & m'étonne:

PHILACTE.

On me reconnoîtra, Seigneur.

CEPHALE.

Rassure-toi,

Tu ne dois là dessus avoir aucune crainte

Mais pour quelques momens éloignons-nous,
suis-moi:

Disposons mon cœur à la feinte,

Puis qu'on m'en impose la loi.



SCENE VII.

PROCRIS, DIONE.

PROCRIS.

Quelle peine, Dione, à la mienne est égale!
C'est pour amuser ma douleur
Que l'Amour a flâté mon cœur
De l'espoir qu'en ces lieux je reverrois Cephale.

DIONE.

A se laisser amuser par l'Amour

On ne perd rien, je vous assure.

Il arrête nos pas ici dans un séjour

Le plus charmant qui soit dans la nature:

Voyez de ce Palais la noble architecture,

De ces jardins admirez la beauté.

Ah! c'est ici sans doute un pais enchanté:

Et pour moi de cette aventure

Je conçois un heureux augure

L'Amour a pour vous des desseins,

Qui s'éclairciront dans la suite.

PROCRIS.

Je viens ici sous sa conduite,

Ma chere Dione, & je crains,

Un noir pressentiment me saisit & m'agite;

De tout ce qui s'offre à tes yeux

De beau, de grand, de gracieux,

Je ne vois rien, l'absence de Cephale

Occupe seule mon esprit.

DIONE.

Rare & charmant effet de l'amour conjugale

Elle est trop vive en vous, & je vous ai prédit...

PROCRIS.

Suis-je en état ni de voir ni d'entendre ?

Et dans certains momens sur ce que l'on nous dit

Est-ce qu'un cœur prévenu réfléchit ?

DIONE.

Pour un époux absent vôtre cœur est trop ten-
dre,

Non que je blâme en vous un pareil sentiment,

Mais vous traitez cela trop sérieusement.

Que ne m'imitiez-vous ? ma conduite est toute
autre,

Mon mari s'est perdu, dit-on, avec le votre,

Est ce lui que je viens chercher ?

Et pour le retrouver ai-je fait afficher ?

Comme vous m'a-t-on vû étaler mes foiblesses ?

Depuis qu'ils sont partis employer mal mon temps

A fatiguer Dieux & Déeses ?

Et près de ces Dieux sourds, ou peut-être im-
puissans,

Perdre mes vœux & mon encens ?

Ce ne sont point-là mes allures ?

Mon cœur est droit, mes intentions pures.

Mon mari part sans m'en parler ;

Il faut bien le laisser aller,

N'est-il pas maître du ménage ?

Suis-je en droit de le retenir ?

Mais s'il lui prend un jour en gré de revenir,
Je serai peut-être en voyage.

PROCRIS.

Philacte après un tel aveu
Ne doit pas trop compter sur l'excès de ta flâme.

DIONE.

Ce n'est pas mon défaut, Madame,
D'aimer beaucoup les gens qui m'aiment peu.

PROCRIS.

On t'aime plus que tu ne penses.
Mais finissons ces vains discours.

DIONE.

C'est fort bien dit. Ho çà voulez-vous donc tous
jours

Dans les pleurs & les doléances
Passer les plus beaux de vos jours ?

Depuis un certain temps sensible à votre peine,
Je partage à votre douleur :

Livrez-vous à ma bonne humeur ;

Que le panchant du sexe aux plaisirs vous entraîne,

PROCRIS.

Ah ! vous extravaguez, Dione, en vérité.

DIONE.

Oùï, vous commencez à sourire ?

A la droite raison nous sçaurons vous réduire :

Contr'elle votre cœur n'est pas si révolté,

Qu'il ne se laisse enfin conduire

Au plaisir, ou du moins à la tranquillité.

PROCRIS.

Cephale seul peut me la rendre.

DIONE.

S'il est ici nous l'y verrons ;

S'il ne s'y trouve pas, nous nous en passerons :

Mais l'endroit est du moins commode pour attendre.

PROCRIS.

Ces Jardins sont délicieux,

Et ce Palais paroît superbe & magnifique.

CEPHALE,
DIONE.

Vous retrouvez l'usage de vos yeux,
C'est une marque spécifique
Que vôtre esprit se porte mieux.

PROCRIS.

Que tout me charmeroit, Dione, en ces beaux lieux
Si toujours sûre d'être aimée,
Les Dieux m'y rendoient mon époux.
Mais, dis-moi, chez qui sommes-nous ?
Ne t'en es-tu point informée ?

DIONE.

Pour cela non. L'Amour s'est bien voulu charger
De nous conduire ici : j'y viens en confiance,
Qu'il aura soin de nous loger
Chez quelqu'un de sa connoissance,
C'est à lui de nous heberger.
Quelle que soit l'hôtellerie,
Il faudra s'en accommoder.
Mais on cherche à vous aborder.

Quel air ! quel port ! regardez, je vous prie.

PROCRIS.

Ah ! Dione, je suis trahie ?
Cephalé que je cherche en vain de toutes parts.
Ne s'offre point à mes regards.



SCENE VIII.

PROCRIS, CEPHALE, DIONE,
PHILACTE.

CEPHALE.

J E ne m'offense point, Madame,
Que dans des lieux où tout est sous ma loi.

Vous cherchiez un autre que moi.

Je sçai pour vôtre époux quel ardeur vous enflâ-
me.

P R O C R I S.

Je vois que mon malheur , Seigneur , vous est
connu ,

Et je ne puis cacher le trouble de mon ame.

Helas , Cephale , hélas ! qu'êtes-vous devenu ?

P H I L A C T E à Dione.

Vous cherchez Philacte peut être ?

Ce n'est pas moi , sur mon honneur.

D I O N E.

Il est aisé de le connoître.

P H I L A C T E à Cephale.

Courage , tout va bien , Seigneur.

C E P H A L E.

Belle Procris , car la douleur

N'a rien altéré de vos charmes.

Si d'un époux qui fait couler vos larmes

Vous pouviez pour un temps perdre le souvenir ,

Et que dans ce Palais on pût vous retenir ,

Que ne feroit-on point pour calmer vos alarmes ?

P R O C R I S.

Vos soins , Seigneur , m'offrent un vain secours ;

L'excès de mes malheurs permet-il que j'espère

Qu'aucun morrel en suspende le cours ?

A mes justes desirs le sort est trop contraire.

Ah ! si jamais l'amour a touché vôtre cœur ,

D'une ardeur vive & mutuelle ?

Si vous avez senti la charmante douceur ,

Concevez la peine cruelle

Que souffre un cœur bien enflâmé ,

Quand le sort injuste & barbare

Peut-être pour jamais l'écarte & le sépare

D'un objet tendrement aimé.

C E P H A L E.

Je suis touché de vôtre peine ,

Vous m'en voyez pénétré comme vous

CEPHALE ,

Mais cessez la recherche vaine
Que vous faites de votre époux.

PROCRIS.

Vous condamnez , Seigneur , un soin si légitime
Et je le prens , dites-vous , vainement.

CEPHALE.

Ah ! que de cet époux je plains l'aveuglement !
S'il s'éloigna de vous sans crime ,
Qu'il est coupable en ce moment !

PROCRIS.

Seigneur.

CEPHALE.

Possesseur de vos charmes

Autant aimé peut-être qu'amoureux ,
Il a gémi d'abord , il a versé des larmes ,
L'absence a redoublé ses feux :

Mais ...

PROCRIS.

Achievez , Seigneur.

CEPHALE.

Une flâme nouvelle

A saisi son cœur malgré lui ,
Et le rend moins digne aujourd'hui
Des tendres soins d'une épouse fidelle.

PROCRIS.

Ah ! de quel coup mortel venez-vous me fraper ?
L'ingrat ... mais non Dione ; on cherche à me
tromper.

Pardonnez aux transports d'une épouse insensée
L'injurieux soupçon qu'elle prend contre vous
Mais enfin d'un perfide époux

Qui vous a donc , Seigneur , expliqué la pensée ?
Où le retient-on , en quel lieu ?

Se cache-t-il ? quelle est cette beauté qu'il aime ?

Ah ! si son cœur brûle d'un nouveau feu ?
Ose-t-il l'avouer ? ... N'êtes-vous pas un Dieu
Qui pénétrez ses secrets par vous même ?
Si vous êtes , Seigneur , une Divinité ,

Comme j'ai tout sujet de le penser.

CEPHALE.

Madame.

PROCRIS.

Car un simple mortel avec facilité

Ne sçait point lire au fond d'une ame :

Hé qui peut vous avoir appris

Que trop d'amour pour un perfide

Près de vous en ces lieux me guide ,

Que je cherche Cephale , & que je suis Procris ?

Protegez une infortunée ,

Servez-vous de vôtre pouvoir

Pour adoucir ma destinée ,

Que je parle à l'ingrat , que je puisse le voir ,

Qu'il me rende son cœur , & dans l'instant j'oublie

Les maux qu'il m'a causez par son éloignement ;

Ou s'il s'obstine au changement ,

De grace punissez , Seigneur , sa perfidie.

CEPHALE.

Si vous sçaviez à quels remors

Cette infidelité l'expose ,

Vous modereriez les transports

Que son égarement vous cause.

D'un trouble égal au votre il se sent agiter ;

Vous l'aimez , Madame , il vous aime ,

Quels reproches secrets il se fait à lui-même ?

PROCRIS.

Hé devoit-il les meriter ?

CEPHALE.

C'est une Puissance suprême

Qui le force de vous quitter.

PROCRIS.

Ainsi le Ciel auteur de l'injustice

Aprouve l'infidelité :

Il permet donc qu'avec impunité

L'ingrat Cephale me trahisse ?

C'est lui que je cherche en ces lieux ,

Je ne l'y trouve point, souffrez que dans Athènes
 J'aie caché à tous les yeux
 Ma honte & l'excès de mes peines.

C E P H A L E

Non, Madame dans ce Palais
 C'est l'Amour qui vous a conduite,
 Ce Dieu n'approuve pas une si prompte fuite,
 Il veut de vôtre sort prendre soin désormais.

P R O C R I S.

Prendre soin de mon sort? quelle pitié fatale!
 Ah! pour le rendre heureux qu'il me rende Cephale.

C E P H A L E.

Je ne pénètre point les desseins de l'Amour:
 Mais, Madame, dans ce séjour
 Daignez vous arrêter, c'est lui qui vous en prie
 A vos peines, à vos tourmens
 Vous trouverez ici plus d'adoucissemens
 Qu'au milieu de vôtre patrie:
 Par de tendres amusemens
 Les hôtes de ces bois chercheront à vous plaire
 Heureux si pour quelques momens
 De vos chagrins ils pouvoient vous distraire.

P R O C R I S.

Dans l'état où je suis, Seigneur,
 Le devoir & la bienséance,
 Mon repos même & mon honneur
 En d'autres lieux demandent ma présence.

C E P H A L E.

Et moi, Madame, & moi j'ose exiger de vous
 Que vous dissériez de vous rendre
 En des lieux qui de vôtre époux
 Pourroient vous rappeler un souvenir trop ten-
 dre:

Pour l'oublier demeurez parmi nous,
 La raison, tout vous y convie;
 Dans ce Palais vous ne serez servie
 Que par des Nymphes dont le soin,

L'unique objet , la principale étude
Seront de vous sauver la moindre inquietude.

D I O N E.

De ce soin-là nous avons grand besoin ,
Nous pouvons l'accepter sans trop de complaisan-
ce.

P R O C R I S.

Seigneur....

C E P H A L E.

Souffrez qu'en ma faveur
J'ose expliquer vôtre silence ,
Et qu'ici tout s'empresse à meriter l'honneur
D'y jouir de vôtre presence.



S C E N E IX.

P R O C R I S , D I O N E , P H I L A C T E.

P H I L A C T E *à part.*

LA Princesse Procris , ou je m'y connois mal ,
Ne sera pas inconsolable ,
Et sous de nouveaux traits devenu plus aimable ,
Céphale est pour lui-même un dangereux rival :
Les suites de ceci pourront être funestes.
Pour mieux éclaircir mes soupçons ,
Caché derriere ces buissons
Ecoutons leurs discours , ou devinons leurs gestes.





S C E N E X.

P R O C R I S , D I O N E .

D I O N E .

Q U E dites-vous de ce jeune Seigneur,
Qui s'éloigne à regret de l'endroit où nous sommes ?

Peut être suis-je dans l'erreur :
Mais je le crois d'un rang fort au-dessus des hommes.

Avez-vous remarqué certain air de grandeur
Qui regne en toute sa personne,
Une fierté qui plaît au moment qu'elle étourdit ?
Quelle douceur, quel charmant entretien !
Son abord seul est d'un heureux présage ;
Et pour moi j'augure très bien
Des suites de nôtre voiage.

P R O C R I S .

Et moi je fais , Dione , un effort impuissant
Pour calmer les chagrins que mon ame ressent ;
Dans Athènes ma peine étoit bien moins cruelle ;
J'y regrettois Céphale absent ,
J'ignorois qu'il fût infidèle.

D I O N E .

Oui : mais avec quel art on vous a revelé
Tout ce qui dans son cœur se passe ;
Avec quelle prudence , avec combien de grace
Cet hôte si charmant vous en a-t-il parlé ?
Il cherchoit une excuse à sa nouvelle flâme ,
De peur de vous trop irriter ,
Attentif à vous arrêter ,
Quel prétexte obligeant il a saisi , Madame ?

Quelle politesse ! quel tour !
C'est , dit-il , l'ordre de l'amour.

Si ce n'est qu'un mortel , les aimables manieres !
Et si c'étoit un Dieu , je crois qu'il n'en est guères ,
N'en déplaît pourtant à tous les autres Dieux ,
De si charmant , ni de si gracieux.

Tout cela comme moi ne vous a-point frappé ?

PROCRIS.

Non , Dione.

DIONE.

Mais là parlons de bonne foi.

PROCRIS.

De ma seule douleur je suis toute occupée.

DIONE

Ouais je me suis donc bien trompée :

En le voyant j'ai senti moi

D'abord certain je ne sçai quoi ,

Qu'il me sembloît que vous sentiez de même ,

Pas tout à fait si fort pourtant ,

Mais presque dans le même instant.

Examinez-vous bien.

PROCRIS.

Ton erreur est extrême.

DIONE.

Hé bien j'avois d'abord compris ,

Quoique pour un volage un cœur soit trop épris ,

Qu'il est des pertes dans la vie

Qu'on peut aisément réparer ,

Que souvent des plaisirs la tristesse est suivie ,

Qu'il est bon d'être lente à se désespérer ,

Que l'on ne doit point trop se piquer d'inconstance :

Enfin j'aprouvois fort le peu de résistance

Que vous m'avez paru faire pour demeurer.

PROCRIS.

Pour tes conseils j'ai de la déférence ,

J'espère ici revoir Cephale à tout moment.

DIONE.

Je donne des conseils fort bons assurément ,

Et rien ne flâte tant qu'une douce esperance;

P R O C R I S .

C'est le seul bien qui m'est resté.

D I O N E .

D'autres viendront bien-tôt s'offrir à vous, je pen

P R O C R I S .

Tes discours sont pour moi remplis d'obscurité.

D I O N E .

Cephalé est un perfide , un ingrat , un volage ;

On vous l'a dit , & c'est la vérité.

Il en sera puni , je gage.

P R O C R I S .

Vous perdez l'esprit & le sens.

D I O N E .

Non , je ne perds ni l'un ni l'autre ,

Je porte un cœur comme le vôtre ,

Et vous sentez tout ce que je ressens.

Pour moi si je courois après un infidèle ,

Et que je rencontraffe un tel hôte en chemin ;

Loin d'appeller la fortune cruelle ,

Je rendois grace à mon destin ;

Dans une demeure si belle

Je croirois ne pouvoir faire un trop long séjour ,

Et je serois courir l'infidèle à son tour.

P R O C R I S .

Vôtre extravagance m'étonne ,

De dépit contre vous je me sens enflâmer :

Vous vous ferez haïr , Dione.

D I O N E .

Et vous vous laisserez aimer ,

Je m'y connois mieux que personne.

P R O C R I S .

Encore ?

D I O N E .

Point de courroux , il peut arriver pis :

Vous aimerez vous-même , & je vous le prédis,

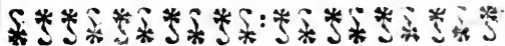
P R O C R I S .

Ah ! c'en est trop , ôtez-vous de ma vûë ,

Dione, & ne vous y montrez
Que lorsque la raison vous sera revenuë.

D I O N E.

Dans peu de tems vous me pardonnerez:
Mais vous l'aurez alors vous tout à fait perduë.



SCENE XI.

D I O N E *seule.*

J E ne sçai pas si l'époux voiageur
Sera content de son voiage:
Mais pour le nôtre, j'ai grand' peur
Qu'il ne soit pas fort à son avantage.



SCENE XII.

D I O N E , P H I L A C T E.

P H I L A C T E.

L A Princesse paroît s'éloigner en courroux.

D I O N E.

Comme à vous c'est ce qui me semble.

P H I L A C T E.

Se seroit-il passé quelque chose entre vous ?

Auriez-vous eu quelque dispute ensemble ?

D I O N E.

Ce sont de petits mouvemens

Qui ne durent pas d'ordinaire,

Et je m'étonne peu de la voir en colere.

P H I L A C T E.

Je vous en fais mes complimens:

D ;

Dans l'état où la met l'absence de Cephale ,
 Vous vous prêtez à sa mauvaise humeur.

D I O N E .

Eile a beau faire , il faut bien qu'elle avale
 Cette pillule avec douceur.

P H I L A C T E .

Je la plains : mais pour vous que je vous trouve heu-
 reuse ;

Tandis que la Princesse en pleurs
 S'abandonne aux chagrins , aux plus vives dou-
 leurs ,

Vous n'en êtes pas moins joyeuses ,
 N'est ce pas ?

D I O N E .

Pourquoi non ? je le crois bien vraiment ?
 Entre Procris & moi grande est la différence ,
 Procris est sensible à l'absence
 D'un époux aimé tendrement.

P H I L A C T E .

Je croiois moi la chose égale ,
 Je vous en demande pardon ;
 Le bruit couroit qu'avec Cephale
 Vôtre mari Philacte , disoit-on ,
 Avoit fait aussi le voiage ,
 Et qu'assez brusquement d'avec vous séparé...

D I O N E .

Ah ! je crois qu'il n'est qu'égaré :
 Je le retrouverai sans chercher , j'en enrage ;
 Que mon bonheur seroit parfait ,
 S'il étoit perdu tout à fait ,
 C'est le seul bien qu'aux Dieux ma pieté deman-
 de.

P H I L A C T E .

Son absence auroit beau durer ,
 Vôtre douleur , je crois , n'en seroit pas plus gra-
 de ?

D I O N E .

Pour cela non , je puis , vous en jurer ,

C'est son retour que j'appréhende.

PHILACTE.

Le bon esprit, l'heureux temperament,
L'aimable petit cœur de femme!

Quoi si comme Cephale il ressentoit dans l'ame
Pour quelqu'autre que vous un tendre mouve-
ment.

DIONE.

Pour le coup j'en tirois de tout mon cœur.

PHILACTE.

Comment?

DIONE.

Il peut en faire la folie;

Tous les cœurs sont soumis au pouvoir de l'a-
mour:

Mais pour se faire aimer, & pour plaire à son tour,
Oh! par ma foi je l'en défie.

PHILACTE.

Hé pourquoi donc?

DIONE.

C'est bien le plus grand animal,

Le plus imbecille vilage,

Il faudroit pour s'en faire une parfaite image
Avoir connu l'original.

PHILACTE.

Par les sentimens où vous êtes

Je comprends fort qu'il n'est pas regretté,
Et le portrait que vous en faites. . .

DIONE.

Hé bien c'est un portrait flâté,

Le croiriez-vous?

PHILACTE.

Moi? non, cela n'est pas croiable;

J'en ai oui dire tant de bien:

Il est d'un aimable entretien.

DIONE.

Avec des débauches on dit qu'il brille à table,
Pour se faire valoir c'est la son seul moyen.

CEPHALE ,

C'est un fort bon ivrogne.

PHILACTE.

Hé bien.

Un bon ivrogne n'est-ce rien ?

C'est le talent le plus aimable.

D I O N E.

Ey donc,

PHILACTE.

Il a du cœur.

D I O N E.

Pour cet article non ,

Du cœur; c'est le plus grand poltron ,

Quand il suit Cephale à la chasse

Tout lui fait peur , tout l'embarasse ;

Une feuille , une mouche , un fan de biche , un
daim ,

Le plus foible animal qui passe

L'oblige à rebrousser chemin ,

Tout lui paroît une bête effroiable ,

Quelque sanglier redoutable.

bas.

PHILACTE.

Elle a quelque raison Je ne le blâme pas

D'éviter des périls sans gloire ;

Le bel honneur d'aller affronter le trépas

Sans mériter de vivre dans l'histoire :

Mais pour courir à la victoire

S'il falloit de Cephale accompagner les pas ,

Alors comme un foudre de guerre

Ardent au milieu des combats ,

Plus redouté que le tonnerre.

D I O N E.

Lui ? quel conte , à l'himen il ne s'est engagé

Que pour mieux s'assurer un éternel congé.

bas.

PHILACTE.

Il est vrai Que je suis en bonne renommée !

D I O N E.

Son emploi de la Cour nous l'avons acheté ,

Il en pouvoit avoir un dans l'armée

Qui ne nous auroit rien coûté.

PHILACTE.

D'accord:

DIONE.

A tel exeez son procédé m'irrite.

PHILACTE.

Moi j'approuvé fort sa conduite ,

C'est un homme de très bon sens

Qui veut se conserver pour vous , pour ses enfans ;

Et qui vous aime.

DIONE.

Oh ! je l'en quitte.

PHILACTE à part.

Parbleu je m'en tiens quitte aussi ; sur mon honneur

Prés du Prince il est en faveur ,

Vous de Procris la favorite.

DIONE.

C'est au hazard qu'il doit tout son bonheur ;

Et le hazard donne-t-il du mérite :

PHILACTE.

De l'air dont vous parlez de Monsieur votre époux ,

Ou mes conjectures sont vaines ,

Ou votre ménage entre nous

N'est pas le plus heureux d'Athènes.

DIONE.

C'est un des bons , le croiriez-vous ?

Cela choque la vraisemblance :

Mais vous comprenez bien que jusques au-
jourd'hui

Je n'ai point à Philacte encore sans confiance

Des sentimens que j'ai pour lui.

PHILACTE.

C'est se conduire avec prudence.

DIONE.

Si par hazard il les sçavoit , je pense ,

Qu'il ne m'en sçauroit pas bon gré.

C E P H A L E ,
P H I L A C T E .

Pour cela non , j'en suis très-assuré.
Mais vôtre cœur paroît n'être ouvert qu'à la
haine ,
Et les femmes pourtant sont faites pour aimer :
Quelqu'autre que Philacte aura scû vous char-
mer.

D I O N E .

Non , je vous l'avouerois sans peine ,
Vous paroissez galant homme & discret ,
On vous peut sans péril confier un secret :
Inaccessible à la tendresse
Mon cœur jamais n'a ressenti d'amour ,
Et Philacte est haï sans que j'aime.

P H I L A C T E à part.

Encore est-ce.

D I O N E .

Cela pouroit fort bien venir peut-être un jour :
Mais on a tant d'amans que le choix embarasse ,
Le goût qu'on prend pour l'un par un autre
s'efface ,

Un troisième s'offre à son tour ,
Quelqu'autre le dérange avant qu'il soit en place :
Le tems ainsi de moment en moment
Dans l'incertitude se passe
Sans que l'on puisse , quoiqu'on fasse ,
Prendre un solide attachement.

P H I L A C T E .

A vôtre époux c'est faire grace :
Mais il faut esperer que cela changera ,
L'incertitude finira ,
Défendez-vous que l'on espere ?

D I O N E .

Je ne défens rien , on verra.
Hé ! qui peut deviner ce que le cœur dira ?

P H I L A C T E .

Profitez du séjour qu'iei vous allez faire ;
Consultez-vous un peu sur cette affaire ,

Tâchez de vous armer de résolution ,
Et que je sçache sans mystère
L'effet qu'aura produit la consultation.

D I O N E.

Où vous reverrai-je ?

P H I L A C T E.

Ici.

D I O N E.

Bon.

Je m'y rendrai.



S C È N E X I I I.

P H I L A C T E *seul.*

Q U e malencore avien-
ne

A qui fit naître en moi la curiosité :

Si mon maître de même est paicé de la sienne,

Il n'en fera pas vanité,

Avec Procris je le vois qui s'avance,

Les Nymphes viennent rendre hommage à ses at-
traits,

Et vont avec magnificence

La conduire dans le Palais.

Fin du second Acte.



DIVERTISSEMENT

Du second Acte.

Troupes de Faunes & de Nymphes.

M A R C H E.

UNE NYMPHE chante.

L Es plaisirs, les ris & les jeux,
 Habitent dans ces retraites,
 Venus y demeure avec eux;
 Le Dieu des Amours les a faites
 Pour ceux qu'il veut rendre heureux.

Dans ces beaux lieux l'aimable Philomèle :
De ses maux perd le souvenir,
Et le deuil de la tourterelle
La plus fidèle
Ne tarde guères à finir.

UNE AUTRE NYMPHE chante.

Vos yeux ne sont pas faits pour répandre des larmes,
Il est pour eux un emploi bien plus doux,
Belle Procris, vous avez trop de charmes
Pour regretter si long-tems un époux.

E N T R E E.

DEUX NYMPHES chantent.

*Triomphez, jeunes Princesses,
Triomphez des Dieux & des Rois,
Livrez-vous à la tendresse,
Tout suivra vos loix.
L'amour s'intéresse
A vous voir faire un nouveau choix,
Aimez, changez autant de fois
Qu'il vous en presse.*

E N T R E E.

B R A N L E.

UNE NYMPHE chante.

*Qui cherche un époux volage,
Et rencontre un tendre amant,
Des fatigues du voiage
Se dédomage aisément.*

UNE AUTRE NYMPHE
chante.

*Un perfide époux vous change,
Il est doux d'en faire autant,
C'est ainsi que l'on se vange
Du mépris d'un inconstant.*

UNE AUTRE NYMPHE
chante.

*Pour cette douce vengeance
Songez bien qu'il n'est qu'un tems,
Prudente qui la commence
Au plus beau de son Printems.*

CEPHALE,
UNE AUTRE NYMPHE
chante.

*On perd tout quand on differe ,
Et rien n'est à négliger ,
Les momens où l'on sçait plaire
Sont ceux de se bien vanger.*

Fin du Divertissement du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'AURORE , CALLITE'E.

L'AURORE.



H! que Procris m'a paru belle ,
Callitée , & pourquoi les Dieux
Ornent - ils donc une simple
mortelle

De leurs dons les plus précieux ?
Quoi n'est-ce pas fournir des armes
Contre leurs propres libertez ,
De prodiguer ainsi tant d'attraits & de charmes
Qu'ils dévoient réserver pour des Divinitez ?

CALLITE'E.

Vous en parlez bien à vôtre aise ,
Et pour penser ainsi vous avez vos raisons :
Mais les Dieux , ne vous en déplaîse ,
N'ont pas si grand tort au fonds ?
Si les Déeses en partage.
Avoient tous les attraits & toute la beauté ,
Croiez-vous qu'un tel avantage
N'ajoutât pas beaucoup encore à leur fierté ?
Quand par hazard quelques-unes d'entr'elles
Veulent trop faire les cruelles ,
Sur la terre les Dieux ont de quoi s'en vanger ,
Qu'ils font bien de se ménager ,
Loin de l'olympé , auprès des belles

L'occasion de se dédommager
 Du sot orgueil des Immortelles ;
 Car vous sçavez qu'il en est entre nous
 De ridicules , d'intraitables ;
 Et sans vous flâter , comme vous
 Toutes ne sont pas raisonnables.

L' A U R O R E .

Je pardonne à ta bonne humeur
 De plaisanter ainsi de ma foiblesse :
 Mais trop legerement ton zèle s'intéresse
 A l'état violent où se trouve mon cœur.

C A L L I T E' E .

Pardonnez-moi , je vous assure
 Je suis très-attentive à tous vos sentimens ,
 Autant que vous j'y prens part , je vous jure :
 Mais enfin dans cette aventure.
 Je ne prévois pour vous que des plaisirs char-
 mans :

Sans crainte de Procris je vois briller les charmes ,
 Les vôtres doivent lui causer
 Plus de soucis & plus d'alarmes.
 Sur la foi de l'Amour on peut s'en reposer ,
 Puis qu'en faveur de votre flâme
 Nôtre ami Mercure a , Madame ,
 Pris grand soin de le disposer.

L' A U R O R E .

Tu rassures un peu mon ame.

C A L L I T E' E .

Contre Procris tout doit vous rassurer ;
 Vous êtes amante , elle est femme ,
 Quelle raison pour esperer ?

L' A U R O R E .

Il est vrai : mais enfin , ma chere Callitée ,
 Mercure dans l'olymppe est allé faire un tour ,
 Et je suis fort inquiettée
 De ne le point voir de retour.

C A L L I T E' E .

Avez-vous peur qu'il ne s'égare !

L'AURORE.

Non : mais des mouvemens de la celeste Cour
Je crains , je l'avoüerai , quelque suite bizarre :

De Minerve Procris a la protection ;

Junon dans son humeur jalouse ;

Sans trop sçavoir pourquoi , prend avec passion

Le fait & cause d'une épouse.

CALLITÉE.

C'est un foible crédit que celui de Junon.

L'AURORE.

Cibele est mal-faisante , & Jupiter est bon.

A te dire le vrai , tout cela m'inquiète ,

Callitée , & j'ai grand regret

Que cette affaire-ci n'ait point été secrète.

CALLITÉE.

Cela seroit mieux en effet :

Mais comment empêcher que le bruit ne soit
fait ?

Le meilleur parti qu'on peut prendre ,

C'est de laisser faire , & d'attendre ;

Vous verrez à la fin que Procris aura tort.

Hé , si , c'est une tracassiere ,

Qui près des Dieux a fait grand bruit d'abord.

Jupiter a chargé Mercure de l'affaire :

De concert avec nous par Mercure & l'Amour

Procris dans ce Palais conduite ,

Y fait pour elle un dangereux séjour ,

Dont nous verrons bien-tôt la suite.

Son époux tend un piège à sa fidélité :

Par les apas d'une feinte tendresse

Son cœur séduit , ou son dépit flâté

Feront succomber sa fierté.

Acte aussi-tôt de sa foiblesse ,

Temples , accèz fermez pour elle auprès des
Dieux ,

Nul secours , assistance aucune ;

Mercure à Jupiter ! fera voir clairement

Qu'on ne doit vous blâmer en ceci nullement ;

„ La dolente Procris devenuë importune
 „ Ira chercher ailleurs fortune ,
 „ Et son époux tranquillement ,
 „ Sans qu'on ose en gloser , restera vôtre amant.
 „ Ainsi tout ira bien , Déesse.

L' A U R O R E .

„ Le plaisir dans mon cœur succede à la tristesse.

C A L L I T E ' E

„ Voila comme parmi les Dieux
 „ Se menent bien souvent la plûpart des affaires ;
 „ Et si chez les mortels elles vont un peu mieux ,
 „ Je pense que ce n'est de guéres.
 Ne craignez rien , Mercure avec empressement
 Vous apporte quelque nouvelle.



S C E N E II.

L'AURORE, MERCURE, CALLITE'E.

L' A U R O R E .

Q Uel trouble tout à coup m'agite en ce moment !

M E R C U R E .

Rassurez-vous , trop charmante Immortelle ,
 Du haut des Cieux j'arrive à tire-d'aile ,
 Ce n'est pas pour vous faire un mauvais compliment.

C A L L I T E ' E .

Je vous le disois bien.

M E R C U R E .

Tout va le mieux du monde.
 Le dessein que nous avons pris
 D'attirer en ces lieux Procris ,
 Pour calmer sa douleur profonde ,
 Ou pour suspendre au moins ses plaintes & ses cris ;

ET PROCRIS. 91

Dans l'olimpe, où d'abord parmi tous les esprits
Sur toute nouveauté la pétulance abonde,
A fait un merveilleux effet.

C A L L I T E' E.

Hé ! voyez ce que c'est qu'un bon conseil, Madame
L' A U R O R E.

Donné par un ami parfait.

C A L L I T E' E.

Qui s'intéresse à servir vôtre âme.

M E R C U R E.

Personne n'y prend tant de part ;
Et pour donner un bon tour à l'affaire ,
Je m'y suis pris aussi de la bonne manière
Arrive comme par hazard ,
De vôtre part pourtant j'ai d'abord été faire
A Junon , Cybelle & Pallas
Des complimens qu'elles n'attendoient pas.

L' A U R O R E.

Elles qui contre moi sans raison déclarées ;

M E R C U R E.

Et voilà pourquoi justement
J'ai crû qu'il étoit bon que pour le compliment,
Elles fussent les préférées.

C A L L I T E' E.

Que Mercure est un bon politique !

M E R C U R E.

Oui vraiment,

Celles qui sont de nos amies
Sans soins à nous servir se laissent engager :
Ce ne sont que les ennemies
Qu'avec art il faut ménager.

L' A U R O R E.

Cette conduite est tout-à-fait louïable :
Mais enfin quel succès est-ce qu'elle a produit ?

M E R C U R E.

Elle a produit un succès admirable ,
Dont j'ai la peine , & vous le fruit ;

C E P H A L E,
L' A U R O R E.

Mais encore dites-moi.

M E R C U R E.

Procris disgraciée
Chez ces Divinitez a perdu son credit.

L' A U R O R E.

Hé ! de quelle façon ?

M E R C U R E.

J'ai mis dans leur esprit.

C A L L I T E' E.

Quoi ?

M E R C U R E.

Que de leur puissance elle s'est défiée,
Qu'elle a mis dans ces intérêts
Venus, les Graces, la Jeunesse,
Les Ris, les Jeux, les Plaisirs.

C A L L I T E' E.

Quelle adresse !

M E R C U R E.

Qu'à la servir aussi les Amours sont tous prêts,
Qu'enfin elle est autorisée
Par toute la cabale à la leur opposée.

L' A U R O R E.

Hé bien ?

M E R C U R E.

Hé bien dans le moment.

Les voila dans l'emporement.

Je ne m'étonne pas, a dit d'abord Cibeles,
Si je n'entends plus parler d'elle.

Dans mon Temple, a repris Junon,

Elle n'a depuis hier fait offrande ni don.

Ah ! vraiment, a crié Minerve,

Cette folle prend bien son temps

Pour nous retrancher nôtre encens,

Croit-elle donc que pour rien on la serve ?

Hé ! pensez-vous que ce soit vôtre apui,

Ai-je répondu moi, qu'elle cherche aujourd'hui ?

Loin de s'intéresser à retrouver Cephale,

Eprise d'un ardeur égale,
Elle court comme lui la campagne à présent.

L' A U R O R E.

Ah! c'est trop médifant.

M E R C U R E.

Oh! vous placez mal le scrupule,
Madame l'Aurore; comptez,
Pour épargner le moindre ridicule
A certaines Divinités,

Qu'il n'est médifance, imposture

Dont ne soit capable Mercure,

Et qu'enfin pour sauver votre honneur combattu
Il faut immoler tout, & même la vertu.

C A L L I T E' E.

Quel zèle!

L' A U R O R E.

Il va plus loin encor que ses promesses.

M E R C U R E.

Enfin voiant les trois Déeses

L'esprit aigri de colere, & le cœur

A peu près au point de fureur

Qu'on pouvoit souhaiter, c'est-à-dire enragées

Comme des prudes outragées,

J'ai dans l'instant saisi l'occasion

Je me suis assuré de leur protection,

Pour faire recevoir Céphale

A demander aux Dieux la séparation,

En cas de malversation

De la part de votre rivale.

Cela vaut fait.

C A L L I T E' E.

Fort bien.

M E R C U R E.

Ce n'est pas tout encor,

L' A U R O R E.

Qu'avez-vous fait de plus?

M E R C U R E.

Plutus, le Dieu de l'or;

Que vous connoissez bien , je pense ;
 M'a de fort bonne grace & sans nul intérêt,
 Malgré le temps qui court, prêté quelque finance ;

Que vous lui rendrez , s'il vous plaît,
 Et cela pour donner à quelques secretares,
 A des confidens ordinaires
 De quelques Dieux de peu de poids,
 Mais qui pourtant dans les affaires
 Ne laissent pas d'avoir leur voix.

L' A U R O R E.

Vous avez fort bien fait.

M E R C U R E.

Dans le siècle où nous sommes ;
 Chez les Dieux comme chez les hommes
 Les presens font taire les loix.

L' A U R O R E.

„ D'accord.

M E R C U R E.

„ Quand à Momus , trois , ou quatre bouteilles
 „ D'un nectar le premier cuvé,
 „ Par mon maître-d'Hôtel avec soin conservé,
 „ L'ont engagé pour vous à faire des merveilles :
 „ Le Dieu critique en a bû tout son sou,
 „ Puis devant Jupiter des fausses pruderies
 „ Il a fait cent plaisanteries ;
 „ Le grand Maître des Dieux en a ri comme un
 „ fou.

„ Enfin ce qui d'abord chez la Troupe immortelle
 „ Ou par malice, ou par prévention,
 „ Paroissoit mériter si grande attention,
 „ Leur paroît maintenant la moindre bagatelle ;
 „ Et sur ma foi je vous suis caution,
 „ Que de Procris pour peu que la vertu chancele
 „ Il n'en sera plus mention.

C A L L I T E' E.

„ N'est-ce pas une chose étrange
 „ De voir qu'en terre & dans les Cieux,
 „ Parmi les mortels & les Dieux,
 „

ET PROCRIS.

95

On soit sujet à prendre ainsi le change? "

L' A U R O R E.

Tout ceci ne méritoit pas
L'éclat qu'on en a voulu faire.

C A L L I T E' E.

D'accord: mais en donnant un bon tour à l'affaire
Mercure cependant nous sort d'un mauvais pas,

L' A U R O R E.

Je n'en serai jamais ingrate ,
Et Mercure sur moi peut compter.

M E R C U R E.

Je m'en fâte :

Mais à le mériter je suis intéressé.

Voici Philacte , je vous laisse ,

Et vais près de Procris employer soins , adresse ,
Pour achever ce que j'ai commencé.

S C E N E I I I.

L'AURORE CALLITE'E, PHILACTE.

C A L L I T E' E.

PHilacte est occupé de quelque rêverie ,
Qui lui cause un secret ennui.

L A U R O R E.

Faisons-le approcher , je te prie ,
Je veux sçavoir un peu quelque chose de lui.

C A L L I T E' E.

Philacte.

P H I L A C T E.

Ah , ha! c'est vous.

L' A U R O R E.

Que fait Cephale ?

P H I L A C T E.

Pour vous plaire , à votre rivale ,

Par vos ordres il a fait les honneurs du Palais
 Comme s'il en étoit le maître,
 Et si je sçai me connoître en souhaits,
 Je crois qu'il voudroit déjà l'être.

L' A U R O R E.

Près de Procris il est fort empressé ?

P H I L A C T E.

Tantôt oui, tantôt non, Madame;

L' A U R O R E.

Comment ?

P H I L A C T E.

Il a d'abord assez bien commencé
 Et dans l'esprit & le cœur de la Dame
 Il m'a paru fort avancé,
 Puis ensuite il s'est déplacé ;

Jè ne sçai quel remors le gêne au fond de l'am

L' A U R O R E.

Ainsi toujurs de Procris amoureux...

P H I L A C T E.

Ce n'est point l'amour qui l'enflâme :
 Mais sous de nouveaux traits il est bien dange
 reux

De faire l'amant de sa femme ;
 Vous éprouvez son cœur par un terrible endroit
 L'entreprise est hardie, & délicate & grande ;
 Pardonnez-lui s'il appréhende

D'être aimé plus qu'il ne voudroit.

C A L L I T E' E.

„ La situation à coup sûr est gênante.

L' A U R O R E.

„ Et c'est pourtant le seul moien
 „ De calmer les soupçons que mon cœur a du sien

P H I L A C T E.

„ Hé ! de grace soiez contente
 „ D'allumer dans son cœur une flâme constante
 „ Madame, & par de-là ne lui demandez rien
 Je sçai par moi ce qu'il en coûte
 Pour certains éclaircissements.

ET PROCRIS.

97

CALLITE'E.

As-tu vû ta femme?

PHILACTE.

Sans doute.

CALLITE'E.

Tu sçais pour toi quels sont ses sentimens ?

PHILACTE.

Oh ! vraiment oui : c'est bien le plus grand fonds
de haine ,

Le plus parfait mépris. Je m'en doutois un peu ;
Mais , grace à vous , la chose est à présent certaine,
Et d'en douter encor je n'ai plus aucun lien.
Si par hazard mon maître alloit sçavoir de mê-
me...

L'A U R O R E.

Non pour lui de Procris la tendresse est extrême,
Il n'en doit redouter ni haine , ni mépris.
Cephale est seul l'objet de sa plus tendre âme.

PHILACTE.

Je n'en répondrois pas , Madame ,
C'est son épouse que Procris ;

L'hymen fait des effets qu'on ne sçauroit compren-
dre :

Moi qui n'a pas sujet de m'en louer ,
Et qui suis fort humain , fort tendre ,

A la pauvre Princesse... osai-je l'avouer ;

J'ai par deux fois été tenté d'apprendre
Le mauvais tour qu'on vouloit lui jouer.

Mais la crainte de vous déplaire...

L'A U R O R E.

A ton bon naturel je ne m'opose pas ,
Tu peux ou parler ou te taire ,
Mais il s'agit dans cette affaire
Du secret , ou d'un prompt trépas.

PHILACTE.

Je me tairai.

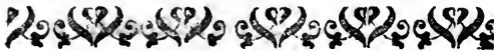
L'A U R O R E.

Tu ne sçauois mieux faire ,

Et si Procris en apprend jamais rien,
Tu cesseras de vivre au même instant.

PHILACTE.

Fort bien



SCENE IV.

PHILACTE., CALLITE'E.

PHILACTE.

T Ubleu la dangereuse chose
Que d'avoir le secret des Grands !
Que ce soit vous, ou quelqu'autre qui cause,
Il faut en être les garans.
Ce séjour si charmant commence à me déplaire,
De grace donnez-moi les moyens d'en sortir,
L'Aurore est un peu trop colere.

CALLITE'E.

Je n'ai garde d'y consentir.

PHILACTE.

Quoi donc ! si pour me faire piece
On va reveler le secret ?

CALLITE'E.

Tu sçais l'ordre de la Déesse,
Point de quartier.

PHILACTE.

Je suis votre valet.

Vous donnez à son ordre un peu trop d'étendue ;
Si ce n'est pas ma faute à moi ?

CALLITE'E.

N'importe, immuable est la loi.

PHILACTE.

Parbleu pour éviter qu'on fasse une bévûë,
Ou laissez-moi partir, ou qu'on me garde à
vuë.

ET PROCRIS.

CALLITE'E.

Rien ne t'arrête donc en ces lieux?

PHILACTE.

Non, ma foi!

L'amour m'y retiendrait: mais la crainte me chasse.

Mettez-vous vous-même à ma place.

CALLITE'E.

A la Divinité je répondrai de toi.

PHILACTE.

Je demeure, & c'est une grace

Que je ressens comme je doi.

CALLITE'E.

Va rejoindre Cephale, & dis-lui qu'il se presse,

De meriter le cœur de la Déesse,

Pour rompre avec Procris qu'il ne ménage rien.

PHILACTE.

Quel espoir m'est permis?

CALLITE'E.

Moi-même je l'ignore:

Mais unissons d'abord Cephale avec l'Aurore,

Leur sort décidera du tien.

SCENE V.

CALLITE'E seule.

Si je puis sainement juger de l'avanture,
La Déesse & Cephale, à ce que je prévoi,

S'accorderont mieux que Philacte & moi.

Mais que vois-je? Seigneur Mercure,

Quel est donc ce déguisement?



SCÈNE VI.

CALLITE'E , MERCURE *en vieille.*

MERCURE.

Connoissez-vous les traits de Stenope ?
CALLITE'E.

Où vraiment ,

Nourrice de Procris , je pense.

MERCURE.

Son tout , sa gouvernante aussi.

CALLITE'E.

Où justement

MERCURE.

Ai-je bien pris sa ressemblance ?

Qu'en dites-vous ?

CALLITE'E.

On ne peut rien de mieux

Voilà son air , ses traits , sa taille & son visage :

Sans être tout au moins du rang des demi-Dieux ;

On vous méconnoîtroit , je gage.

Et ce déguisement peut tromper tous les yeux.

MERCURE.

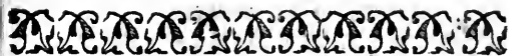
Je vois de Procris la suivante.

Adieu. Comme nourrice , avec la confidente

Je vais au plutôt achever

D'abattre une fierté déjà bien chancelante.





SCENE VII.

MERCURE, DIONE.

DIONE.

Rien n'est moins naturel que tout ce que je
 voi,

Chaque instant, chaque pas à ma surprise ajoute.

Nous sommes chez un Dieu sans doute.

Mais ne vois-je pas ? non, sifait, pardonnez-moi :

Je ne me trompe point. Stenope !

MERCURE.

C'est Dione !

Que je ressens de joie en ce moment !

DIONE.

Par excès d'amitié la bonne vieille donne

L'embrassade aussi vivement.

MERCURE.

Je suis, ma chere enfant, dans de cruelles peines.

Quoi ! sans Procris vous trouver seule ici ?

Pour la chercher je viens exprès d'Athènes. . . .

DIONE.

Et vous venez à propos, la voici.



SCENE VIII.

MERCURE, PROCRIS, DIONE.

PROCRIS.

Que fais-je ? où suis-je, infortunée ?

Est-ce donc mon époux que j'attens en ces lieux ?

Quelle y sera ma destinée !

Mais quel objet se présente à mes yeux !

Stenope ! hélas ! vous m'avez donc suivie ?

En quel état me trouvez-vous ?

M E R C U R E .

Dans un état à faire envie ,

Si quand l'Amour vous y convie

Vous suiviez un juste courroux.

P R O C R I S .

Quoi de concert avec Dione ,

Stenope, mes chagrins par vous sont redoublez ?

Est-ce donc vous qui me parlez ?

M E R C U R E .

Ce sont des conseils qu'on vous donne ,

Servez-vous-en si vous voulez.

P R O C R I S .

Qu'entens-je ? quels discours : leur nouveauté m'étonne :

Quoi ! lorsque la raison peut-être m'abandonne,

Est-ce ainsi dans mes maux que vous me consolez ?

M E R C U R E .

Ces traîtres de maris , ce parjure Céphale ,

C'est l'ame la plus déloiale.

P R O C R I S .

Dit-on quel est l'objet de son égarement ?

M E R C U R E .

Où l'on sçait toutes ses fredaines ;

Il est à présent dans Athènes

Dans un joli prédicament.

P R O C R I S .

Stenope , instruisez-moi de tout ce qui se passe ,

Pour aigrir mon ressentiment.

M E R C U R E .

Ho ! c'est bien mon dessein vraiment..

Sous prétexte d'aimer la chasse ,

Tous les jours le perfide alloit dès le matin

En rendez-vous avec l'Aurore.

PROCRIS. —

Avec l'Aurore !

DIONE.

Et mon vilain

Ne m'en avoit rien dit encore ;

Le double traître !

MERCURE.

Autre coquin :

Le drôle avoit aussi ses raisons pour se taire.

DIONE.

Le pendard !

MERCURE.

Voilà bien de quoi vous étonner ;

L'exemple est dangereux , on fait ce qu'on voit faire.

Il s'étoit laissé suborner

Par une Nymphe bocagere ,

Dont ils empruntoient la chaumiere

Pour aprêter le déjeuner.

DIONE.

Te reconnois bien , il ne sçait qu'yvrogner ,
Toujours à table , ou près de quelqu'avanturiere.

PROCRIS.

Mais quoi la Déesse du jour

Se rendoit-elle aussi dans ce vilain séjour ?

MERCURE.

En quel lieu , dites-moi , dans leurs folles tendres
ses

Ne vont point & Dieux & Déeses ?

PROCRIS.

Avec Cephale de concert

Vôtre époux nous trompoit , Dione.

DIONE.

Vengeons-nous-en de même : hé de quoi sert
D'être si belle à qui nous abandonne.

MERCURE.

On n'en est pas mieux ; car enfin

Ce que l'on n'a pas fait on croit qu'on l'a pû faire.

D I O N E .

Et la contrainte ainsi ne sert de guère.

M E R C U R E .

Non vraiment. Il n'est point de plus sotte maniere,

C'est être raisonnable en vain.

P R O C R I S .

Quelle ardeur coule dans mes veines !

Le trouble, le dépit, la fureur tour à tour...

Quels avant-coureurs de l'amour !

Il falloit... précautions vaines,

Quand j'aurois évité ce dangereux séjour.

Stenope, suivez-moi, prenez pitié des peines

Que je ressens dans ce funeste jour.

D I O N E .

Cette affaire-ci prend le tour

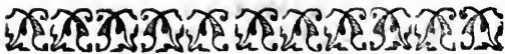
Que j'ai prévu d'abord. Vous suivrai-je, Madame ?

M E R C U R E .

Non.

D I O N E .

C'est moins le dépit que l'amour qui l'enflâme.



SCENE IX.

D I O N E , P H I L A C T E .

P H I L A C T E .

J E ne puis retrouver Cephale dans ces lieux.

Heureux amans sans se faire connoître,

Et malheureux mari ; peut-être

De honr en ce moment il se cache à mes yeux ;

Mais je vois ma femme, & j'enrage

Qu'ici mal à propos me voilà revenu.

D I O N E.

Voici, je crois, mon inconnu.

P H I L A C T E.

Au rendez-vous la coquine est exacte,
Et par ma foi je n'en suis point surpris.

D I O N E.

Il est moins beau que l'amant de Procris :
Mais il est bien au dessus de Philacte.

P H I L A C T E.

Philacte ! Elle parle de moi,
Et n'en dit pas de bien, sur ma parole.

Eloignons-nous d'ici, je croi

Que j'y jouërois un assez mauvais rôle.

D I O N E

Vous semblez vouloir m'éviter,

Ma présence vous embarrasse,

Vous qui tantôt dans cette même place

Avec plaisir paroissiez m'arrêter.

P H I L A C T E.

J'appréhende de vous distraire,

Et de troubler des occupations

Qui, comme je présumé, ont plus de quoi vous
plaire

Que l'entretien que nous aurions.

D I O N E.

Je consultois mon cœur sur la petite affaire.

Dont tantôt vous m'avez parlé.

P H I L A C T E.

Aux conseils volontiers un bon esprit défère

Quand il se croit bien conseillé.

D I O N E.

Avec plaisir vous apprendrez peut être.

Le résultat de la réflexion,

J'ai pris ma résolution.

P H I L A C T E.

Ne me la faites point encore si tôt connoître ;

Et dans mon cœur laissez durer

La charmante douceur de pouvoir espérer.

D I O N E.

Ah ! puisqu'à cét espoir vous êtes si sensible ,
Aprenez pour le mieux flâter ,
Que mon traître m'a fait un outrage terrible.

P H I L A C T E.

Philacte ?

D I O N E.

Je le sçai à n'en pouvoir douter.

P H I L A C T E.

Lui ? quels contes.

D I O N E.

Par l'infidèle

Le cœur d'une Nymphé surpris ,

En quelle Nymphé encôr.

P H I L A C T E.

Chançons.

D I O N E.

Non.

P H I L A C T E.

Bagatelle.

D I O N E.

Je vous dis qu'il est aimé d'elle
Plus encore qu'il n'en est épris.

P H I L A C T E.

J'en tiens. Pour ne le pas contraindre
La masque est sans sujet la première à se plaindre
Et voilà le prétexte pris.

D I O N E.

» Je vous trouve rêveur , inquiet , & surpris.

P H I L A C T E.

» Sur mon compte pour Callistée

» Chemin faisant n'a-t-elle rien appris ?

D I O N E.

» Je suis à tel point irritée.

P H I L A C T E.

» Tranquilisez un peu vos sens.

D I O N E.

Contre moi de l'ingrat vous prenez la défense. “

P H I L A C T E.

Non pas vraiment : mais la prudence “

Ne permet pas sur des faits importants “

De trop croire la médifance ; “

La plûpart des époux font de fi bonnes gens , “

Qui méprifent d'entrer dans de certains my- “
stères : “

Si comme vous ils étoient pétulans “

On verroit de belles affaires. “

D I O N E.

Je souffrirai qu'avec impuniré “

Ce vilain , ce magot m'outragé ? “

P H I L A C T E.

Oûi , vous êtes & bonne , & fage. “

D I O N E.

Moi fage ! je l'ai trop été , “

Je créverois plûtôt que l'être davantage. “

P H I L A C T E.

Bon , voilà mon fait arrêté : - “

Hom , chienne.

D I O N E.

Quels discours ! l'impudence m'étonne ,
Hé qui vous autorifé à me parler ainfi ?

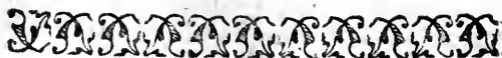
P H I L A C T E.

Vous le fçauvez bien-tôt , mignonne ,
Pour moi je ne veux pas être plus éclairci ,
Je m'en viens-là Procris s'avance.

D I O N E.

Quelle confusion ! que faut-il que j'en penfe ?





S C E N E X.

CEPHALE, PROCRIS, PHILACTE,
DIONE.

PROCRIS.

53. Q Uoi donc seule avec vous , Sei-
 77. gneur ,
 77. Stenope en ces jardins me laisse ?
 C E P H A L E .

77. N'en appréhendez rien qui blesse
 77. La bienfiance ni l'honneur :
 77. Mon respect est pour vous égal à ma tendresse ,
 77. Et quand on aime infiniment
 77. On aime avec délicatesse :
 77. Je me suis aperçû de son éloignement,
 77. Madame , & depuis ce moment.
 77. A mon cœur j'ai fait violence ;
 77. Timides pendant son absence
 77. Mes feux ont craint de s'exhaler ,
 77. J'ai forcé ma bouche au silence ,
 77. Et mes yeux seuls ont osé vous parler
 77. Du plus ardent amour dont on puisse brûler.

PROCRIS.

77. Ce langage pour moi n'est point intelligible.
 77. On ne m'a point instruite à l'expliquer , Sei-
 77. gneur ;
 77. Et les yeux , la bouche & le cœur
 77. A qui porte une ame insensible ,
 77. Parlent en vain de la plus vive ardeur.

C E P H A L E

77. Ainsi donc tout espoir m'est interdit , Madame ?
 77. Pour vous faire approuver ma flamme
 77. Je fais des efforts superflus ?
 77. Parlez.

PROCRIS

Qu'exigez-vous, & que puis-je vous dire, " "
 Seigneur? je ne me connois plus, " "
 Tout est nouveau pour moi dans vôtre em- " "
 pire, " "
 Mon esprit y pense autrement, " "
 C'est un autre air que j'y respire, " "
 Mon cœur agit différemment, " "
 Il me semble q'ie tout conspire " "
 A me faire sentir ce fatal changement. " "
 A mes intérêts si fidèles " "
 Stenope si prudente & si sage autrefois, " "
 Par des conseils indignes d'elle " "
 Irrite encore le trouble où je me vois; " "
 Sa complaisance criminelle " "
 Prête aux traits que j'évite une force nouvelle " "
 Pour m'asservir sous de funestes loix. " "
 Fuiens, n'attendons pas qu'un Dieu cruel s'u- " "
 nisse. " "
 A tant d'efforts que l'on fait contre moi, " "
 Quoique Cephale me trahisse " "
 Souvenons nous de ce que je me doi, " "
 Il est pariure, il me manque de foi, " "
 Que ma fidélité fasse un jour son supplice. " "

CEPHALE.

Mérite-t-il, Procris, ce tendre attachement? " "
 Malgré ses ardeurs insensées " "
 Vous l'aimez toujours constamment, " "
 Toujours présent à vos pensées. " "

PROCRIS.

Qu'il les occupe en ce moment ! " "

CEPHALE.

Instruite de sa perfidie, " "
 Que lui-même par-tout prend soin de publier, " "
 Vous sçavez qu' il vous a trahie, " "
 Et vous ne pouvez l'oublier? " "

PROCRIS

Ce seroit manquer à ma haine " "

110 C E P H A L E ,

„ Que d'oublier qu'il a pû me trahir !
„ Laissez-moi cet objet dont ma memoire est
„ pleine ,
„ Je ne l'y retiendrai que pour mieux le haïr.

C E P H A L E ,

„ Dans cette haine encore mal assurée
„ Le haïssez-vous tant , Procris ?

P R O C R I S .

„ Cette haine , Seigneur , aura peu de durée ;
„ Elle fera bien-tôt place au mépris.

C E P H A L E .

„ Le mépris ; quoi déjà ? . . .

P R O C R I S .

„ C'est la seule vengeance
„ Que contre lui se permet ma douleur :

„ N'est-il pas temps qu'elle commence
„ Au moment que je sçai l'offense ?

„ Je contrains mon dépit & ma juste fureur ,
„ Et n'oposer à l'inconstance

„ Que mépris & qu'indifférence ,
„ C'est se vanger avec douceur.

C E P H A L E .

„ A de quel doux espoir je sens flâter ma peine !
„ La haine succede à l'amour ,

„ Le mépris va suivre la haine ,

„ Et ce grand changement est l'ouvrage d'un
„ jour.

„ Que la trahison de Cephale

„ Merite bien le sort que vous lui préparez !

P R O C R I S .

„ Helas ! Seigneur.

C E P H A L E .

„ Vous soupirez.

P R O C R I S .

„ A mon repos trahison trop fatale

„ A quels tourmens vous me livrez ?

„ Seigneur , soiez sensible à mon malheur ex-
„ trême ,

Souffrez que je me rende à la Grece , à moi-même.

CEPHALE.

Vous préférez , Procris , le Palais odieux
D'un époux volage & parjure
A cet azile glorieux.

Vengez-vous ainsi vôtre injure ?

Les pleurs qui coulent de vos yeux

Font trop voir à quel point il vous est cher en-
core

Cet infidèle époux , cet amant de l'Aurore.

PROCRIS.

Seigneur.

CEPHALE.

Que pouvez-vous souhaiter en ces lieux à
Demi-Dieux , Nymphes , tout s'empresse à vous
y plaire.

Comme soumise & tributaire

De ses dons les plus précieux

La nature cherche à vous faire

Un hommage digne des Dieux.

Je ne veux qu'un seul mot , & pour vous satis-
faire

J'assemble en ce Palais mille trésors divers

Qu'enferment dans leur sein & la terre & les
mers ,

Ils sont à vous , Procris , permettez que j'espère.

PROCRIS.

Les richesses ne touchent guères ,

Seigneur , un cœur comme le mien ,

Et c'est en mal juger de croire

Qu'aux offres des trésors il soit sensible.

CEPHALE.

Hé bien ,

Si du moins il l'est pour la gloire ,

Peut-être dépend-il de moi

De vous mettre au-dessus du sort d'une mort
telle.

Vous pouvez tout, & je le croi !

Mais pour nous rendre heureux la grandeur
suffit-elle ?

Non, l'imortalité, Seigneur, me déplairoit,
Si l'amour de celui qui me l'assuroit

Comme lui, comme moi, n'étoit pas éternelle.

CEPHALE.

Ah ! je ne cesserai jamais d'être constant.

PROCRIUS.

Cephalé m'en jureroit autant.

CEPHALE.

Par quels sermens faut-il qu'on vous rassure ?
Qui peut mieux garantir la foi de ces sermens
Que l'adorable objet de mes empressements ?

C'est par vous-même que j'en jure.

PROCRIUS.

Et mon perfide époux, Seigneur,
Verroit-il à regret ma gloire & ma grandeur ?
La honte & le remords de m'avoir outragée
Troubleroient-ils son infidèle cœur ?

CEPHALE.

Que vous doit importer sa joie ou sa douleur
Pourvu que vous soyez vengée ?

PROCRIUS.

Hé puis-je l'être sans sçavoir

Que je lui cause un mortel désespoir ?

CEPHALE.

Et vous le haïssez ! malgré son inconstance

Que Cephalé est encore heureux !

Et moi je ne devois le succès de mes vœux

Qu'à ce seul desir de vengeance ?

PROCRIUS.

Ne suffiroit-il pas qu'ils fussent écoutés ?

CEPHALE.

Non, ce n'est pas assez, & ma délicatesse

Vous doit devoir toute votre tendresse,

Procris, à vos seules bontés.

PROCRIS.

Que vous êtes cruel ! que mon trouble est extrême !

Pourquoi réduire un cœur à la nécessité

De vous avouer , s'il vous aime ,

Que vous le devez moins à l'infidélité

D'un volage époux qu'à vous-même.

CEPHALE.

Procris , sortez de vôtre erreur ;

Cephalé balançoit à vous être infidèle ;

Et s'il n'eût point connu vôtre perfide cœur ,

Il n'auroit point brûlé d'une flâme nouvelle.

Reconnoissez-le cet époux ,

Fuiez , évitez son courroux.

PROCRIS *fuiant.*

C'est Cephalé , grands Dieux ! Ah qu'ai-je fait ,

Dione ?

DIONE.

C'est lui , Madame ?

PHILACTE.

Et moi , Madame la friponne ;

Qui suis-je , s'il vous plaît !

DIONE.

Mon traître de mari !

Ah !

PHILACTE.

Nous ferons un jour un beau charivari :

Aujourd'hui doucement il faut boire la chose ,

Ma foi , Seigneur , nous nous serions tous deux

Fort bien passés de la métamorphose.

CEPHALE.

Ah ! Déesse , à quel prix vous me rendez heureux !





SCENE DERNIERE.

L'AMOUR, L'AURORE, CEPHALE,
PHILACTE.

L'AMOUR.

Aux doux plaisirs qu'on vous offre en ces lieux
 Vous pouvez vous livrer sans scrupule & sans crainte,
 Cephale, Procris de ses plaintes
 N'importunera plus les Dieux.

L'AURORE.

Jupiter aprouve nos feux,
 Jouissez de la gloire où mon choix vous appelle,
 Et rendons tous deux grace à Mercure, à l'Amour,
 Dont l'adresse & les soins vous ont fait en ce jour
 Connoître à fonds le cœur d'une infidelle.





DIVERTISSEMENT
du troisiéme Acte.

Plusieurs Faunes & Nymphes.

M A R C H E.

U N E N Y M P H E chante.

P*Etits oiseaux, courtisans de l'Aurore,
Chantez le glorieux destin
Du Prince charmant qu'elle adore ;
Et pour lui plaire mieux encore ,
Ne l'éveillez plus si matin.*

E N T R E' E.

U N E A U T R E N Y M P H E
chante.

*Les faveurs d'une Déesse
Font un mortel égal aux Dieux ;
L'amour n'est point une foiblesse ,
Quand il s'éleve jusqu'aux Cieux.*

D E U X N Y M P H E S chantent.

*Est-ce un grand bonheur de vivre,
Si l'on ne vit pas heureux ?
L'est-on si l'on ne se livre
A ce qui flâte nos vœux ?*

116 CEPHALE ET PROCRIS.

*Pour engager les plaisirs à nous suivre
Il faut aller au devant d'eux.*

B R A N L E.

U N E N Y M P H E chante.

*Ne traitons point de folie
Tout ce qui mène au plaisir :
Trop heureux qui peut s'en saisir ,
C'est le seul bonheur de la vie.*

*Sans amour Jupiter même
S'ennuieroit au haut des Cieux ,
Dans l'olimpe , en terre , en tous lieux.
On n'est heureux qu'autant qu'on aime.*

U N F A U N E chante.

*Les plaisirs que l'Amour donne
Touchent faiblement nos sens ;
Ce sont des plaisirs languissans
Si Bacchus ne les assaisonne.*

P H I L A C T E.

*Aux plaisirs sans préférence ,
Sans dispute levons-nous ;
Et quand nous les aurons pris tous ,
Nous en ferons la différence.*

*Fin du Divertissement du troisième &
dernier Acte.*

SANCHO

PANCA,

3

GOUVERNEUR.

COMEDIE EN VERS.





A MONSEIGNEUR
 LE DUC
 DE MORTEMART,
 PAIR DE FRANCE,
 PREMIER GENTILHOMME
 DE LA CHAMBRE DU ROY.



*Ans l'espoir que quelques ouvrages
 Feroient passer mon nom à la postérité ;
 MORTEMART , je me suis flaté
 Que le tien , qui du tems ne craint point
 les outrages ,*

Consacrerait mes vers à l'immortalité.

*Ce n'est point pour suivre un usage
 Dans le sacré Vallon établi dès long tems ;
 D'aller importuner les Grands
 Pour leur demander leur suffrage,
 Que j'ose aujourd'hui t'adresser,
 Ces portraits que j'ai sçû tracer
 D'après le plus habile maître*

*Que l'art de bien écrire aura jamais peut-être.
 Je les ai rendus tels qu'il nous les a montrez ;
 Tels en effet qu'ils doivent être :
 Ma Muse sur la scene en les faisant paroître ,*

E P I S T R E.

Ne les a point défigurez.
Guidé par un si bon modèle,
Je crois n'avoir pû m'égarer;
J'ai suivi, sans rien alterer,
Sa simplicité naturelle,
Ses naïves expressions.
D'un si grand homme admirateur fidèle;
J'ai respecté ses moindres fictions.
Si pour accommoder le sujet à la scène
J'ai fait des changemens, quelques additions;
On ne les connoit qu'avec peine;
Apollon semble avoir pris soin
De faire couler au besoin
L'esprit de l'auteur dans ma veine,
Et de nous verser l'eau de la même fontaine.
Peut-être est-ce penser de moi trop noblement,
Et trop bien de ma Comédie
Mais puis-je penser autrement
D'un écrit que je te dedie?
Si j'en croiois la modestie
Je rougirois en ce moment
De l'offre que j'ose t'en faire:
Mass'il peut, comme je l'espère,
Estre de tes regards honoré seulement;
S'il a le bonheur de te plaire,
En aurai-je pensé trop favorablement?
Et lorsque je t'adresse une si foible offrande,
Si j'ai des envieux ou quelques ennemis,
Promets à trouver mon audace trop grande,
Qu'ils sachent, MORTEMART, que tu me l'as
permis.
Un pur zèle, un sincère hommage
Attrent les faveurs des Dieux,
Et l'encens le plus rare & le plus précieux
N'est pas toujours celui qui leur plaît davantage.
Enfin je t'offre tout ce que j'eus en partage;
Un peu d'esprit que le Ciel m'a donné,
Et que le sort a destiné

E P I T R E.

Pour un moins agréable usage

*Que celui pour lequel je croiois être né :
Non que de mes talens follement idolâtre
L'orgueil ébloïsse mes yeux.*

*J'ai donné quelques soins, des veilles au Théâtre ;
Je ne m'en repens point : mais j'ai pu faire mieux.*

Mars & Themis m'offroient une carrière

Où j'aurois pu me signaler

J'ai des aïeux qu'on vit briller

Chez eux de plus d'une manière.

Un peu dérangé de leur sphere ,

Je soutiens autant que je puis

L'honneur du parti que j'ai pris.

Près du Public je tâche à trouver grace ,

C'est son goût qui forme le mien ;

Comme il lui plaît j'ajoute , change , efface

Dans tout ce que j'écris , & je me trouve bien

De ne m'écarter point du chemin qu'il me trace :

Trop heureux si par ce moien ,

Quand Moliere est assis le premier au Parnasse ,

Je pouvois prendre un jour mon rang si près du sien ,

Qu'entre nous deux aucun autre n'eût place ;

Ma Muse , sûre alors du succès de ses vers ,

De tes bontez reconnoissante ,

D'une voix ferme & moins tremblante

Formeroit pour toi des concerts ,

Et publieroit dans l'univers

Comment , depuis quel tems tes illustres ancêtres

Par la gloire animez à force de vertus ,

Noble & solide apui du trône de leurs Maîtres ,

Des emplois les plus hauts ont été revêtus.

Elle retraceroit l'étendue infinie

De ce rare & vaste genre

Du Regne de LOUIS la gloire & l'ornement ,

COLBERT par JULE instruit dans l'art du grand

ARMAND ,

Peut-être qu'à toi-même elle oseroit te peindre

Des uns surpassant la valeur ,

Tome VIII.

ÉPIÔRE.

Et de l'esprit de l'autre égalant la hauteur ;
Où peu d'heureux mortels semblent pouvoir at-
teindre.

Elle te feroit souvenir

A quel point , protecteur des arts , de la science ;

Attentif à les maintenir ,

Ce Ministre honora la France ,

Où dans une heureuse abondance

Il se plaisoit à les entretenir.

Prends pour règle dans ta conduite

Cet exemple si proche & si digne de toi ;

Fais tomber les grâces du Roi

Sur ceux qui par quelque mérite

Se distinguent dans leur emploi ;

Ceux même qui de bonne foi ,

Sans trop y réussir , s'efforcent de le faire ,

Et qui de leurs devoirs sont leur première loi ,

Sont dignes qu'on les considère.

Ainsi par plus d'un titre autorisé j'espère ,

MORTEMART , même je prévois

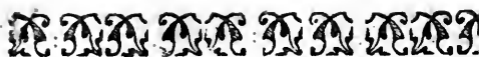
Que lorsque ton apui me sera nécessaire ,

Tu voudras bien parler pour moi.

DANCOURT

P R E F A C E.

LE Roman de D. Quichot est dans les mains de tout le monde , il est traduit presque en toutes sortes de langues , & il n'y a guères de sujet plus connu que celui de cette Comedie. Cela devoit contribuer à sa réüffite , & c'est , je crois , ce qui l'a empêchée d'en avoir autant qu'elle sembloit en promettre. Il y a eu plusieurs Pieces sous le même titre ; & j'en ai trouvé une , entre plusieurs autres , dont la versification , quoique très-ancienne , m'a paruë assez bonne pour en conserver des morceaux , où j'ai fait peu de changement. J'ai depuis les Representations , que j'ai moi-même fait interrompre , ajouté plusieurs Scenes , qui lient l'action plus qu'elle ne l'étoit d'abord , & qui interessent davantage un des deux Heros , qui est D. Guichot. Je crois que si on la redonnoit au Public en l'état où elle est maintenant , elle seroit reçüe plus favorablement encore qu'elle ne l'a été , & que ses plus aigres critiques se joindroient aux approbateurs qu'elle a eus. Je me flâte du moins que ceux qui prendront la peine de la lire y trouveront beaucoup de traits d'esprit & de fine satire , qui ne sont ni dans le Roman , ni dans les Comedies qu'on a tirées jusques à présent , & que la maniere dont cet ouvrage est traité ne scauroit que faire honneur à son auteur.



A C T E U R S.

LE DUC.

LA DUCHESSE.

DON GUICHOT.

SANCHO PANCA.

CARIZAL , Gentilhomme du Duc ,
présentant le Harangueur & le Docteur

DON LOPE ,

FABRICE , } Gentilshommes du Duc

FE'DERIC , }

· BAZILE , } représentant un Païsan

CARLOS , } Autres Gentilhomme
du Duc.

HENRIQUE , } représentant un étranger

LE MAISTRE D'HOTEL.

DULCINE'E.

UN COURIER.

LEONOR , Demoiselle de la Duchesse
représentant une Bohémienne.

ELVIRE , Demoiselle de la Duchesse
représentant Madame Rodrigue.

ARCHELAUS , Enchanteur.

Suite de Gardes & de Soldats.

La Scene est dans un Château du Duc.



SANCHO PANÇA,
 GOUVERNEUR.
 COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, D. GUICHOT, SANCHO.

Suite du Duc.

LE DUC.



ALHEUREUX D. Guichot, dont les faits
 héroïques

Sont chantez hautement dans les pla-
 ces publiques,

Je ne puis exprimer quel plaisir je reçois
 D'avoir encore l'honneur de vous revoir chez
 moi.

D. GUICHOT.

Je sçai de bonne part, Duc noble & magnanime ;

126. SANCHO PANÇA,

Combien vous m'honorez de la plus haute estimation ;

Et prêt à m'engager à de nouveaux efforts,
Pour soutenir le foible, & réparer les torts :
Mais sur-tout animé de l'espoir qui me flâte,
De pouvoir quelque jour forcer la race ingrate
Des Enchanteurs de rendre à la Divinité,
Dame de mes desirs, sa première beauté. . .

LE DUC.

Que m'apprenez-vous-là ? L'Infante Dulcinée,
Qu'avec tant de vertus chacun sçait être née,
De tout le Toboso le plus digne ornement,
L'objet de tous vos vœux. . .

D. GUICHOT.

Par un enchantement

Ma Princesse à mes yeux a paru Pailanne,
Fort vilaine, fort laide.

SANCHO.

Et son cheval un âne :

Je vois le contraire, & malheureusement
Monseigneur D. Guichot voit tout autrement.

LE DUC.

Certes vous me contez une étrange aventure.

SANCHO.

Oh ! les enchantemens surpassent la nature.
Il n'est rien de plus vrai que c'est un fait certain ;
J'en ai douté long-tems, mais pourtant à la fin
Lui-même il l'a revûe au fond d'une caverne,
Où l'on voit clair, dit-il, sans Soleil ni lanterne.

D. GUICHOT.

Sancho dit vrai, Seigneur : c'est chez Montez nos

D'où je la tirerai par mes nobles travaux :
Il faut des Enchanteurs que la rage finisse,
À force de vertus surmontons leur malice,

Contre tous Enchanteurs, Démons, Lutins,
Geans,

Ma valeur me promet les succez les plus grands :
Mais pour les assurer par un heureux présage,
J'ai crû vous en devoir faire un premier homma-
ge.

LE DUC.

Le Seigneur D. Guichot unit dans son grand
cœur

L'excès de politesse, & l'excès de valeur.

SANCHO.

Sancho, qui pour sa part n'a que la politesse,
Brûle de saluër Madame la Duchesse :

Avant que de partir s'il avoit cet honneur,
Il croiroit que cela lui porteroit bonheur.

Après bien des travaux il faut avoir ses aises,
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvai-
ses :

Et voici, grace au Ciel, pour la troisième fois
Que nous nous remettons à faire des exploits.

LE DUC.

Cette troisième fois aura sa récompense :
Je puis vous l'assurer, moi, Sancho.

SANCHO.

Je le pense.
Nous ne retournons point qu'il ne se soit fait
Roi,

Et qu'il n'ait attrapé quelque Isle aussi pour
moi.

LE DUC.

Ami Sancho, pour l'Isle elle vous est acquise,
Vous l'aurez sûrement, car je vous l'ai promise.
Oui, tout presentement je veux vous la donner,
Et que dès aujourd'hui vous puissiez gouverner.

D. GUICHOT à Sancho.

Recevez à genoux cette faveur insignée.

SANCHO.

Je la reçois, Seigneur, quoique j'en sois indigne

128 SANCHE PANCA,
Et puis vous assurer, quand vous me faites Grand,
Que tout neuf que j'y suis, je tiendrai bien mon
rang.

Je brûle de me voir bien-tôt en exercice.
Au reste, ce n'est point du tout par avarice,
Non plus que par orgueil, & ce n'est seulement
Que pour voir ce que c'est qu'un bon gouverne-
ment.

LE DUC.

Vous allez le sçavoir par votre experience :
Mais, pour bien gouverner, il faut à la science
Joindre le bon esprit, la droiture de cœur. ...

SANCHE.

Je serai, je vous jure, un fort bon Gouverneur.

D. GUICHOT.

Il faut être vaillant, & souvent téméraire,
Sancho.

SANCHE.

Sur ce point-là je sçai ce qu'il faut faire.
Qu'on me donne avec moi des gens qui le feront,
J'aurai part à l'honneur de tout ce qu'ils feront.

LE DUC.

Sans doute, & je vois bien qu'il seroit difficile
De vous instruire en rien : mais je veux de cette
Ile

Vous voir dès aujourd'hui prendre possession.

SANCHE.

Je vous ai, Monseigneur, grande obligation.

LE DUC

Comme il faut pour cela quelque cérémonie,
à D. Lope à l'oreille.

Vous sçavez la coûtume ?

D. LOPE

Oui, Seigneur.

LE DUC.

Qu'on publie
Qu'à compter d'aujourd'hui, du grand Sancho
Pança.

L'heureux gouvernement dans l'Isle commença
 Moi-même j'aurai soin de tous vos équipages,
 Je choisirai vos Gens, vos Officiers, vos Pages,
 Cuisiniers.

S A N C H O.

Bon cela.

L E D U C.

Secretaire, Intendant :

Les miens vous serviront toujours en attendant,
 Linge, parure, habits, les choses nécessaires,
 A trouver tout cela l'on ne tardera guères.

S A N C H O.

Qu'on m'ajuste & m'habille ainsi que l'on voudra ;
 Je ne cesserai point d'être Sancho Pança.

Sont-ce donc les habits ? C'est l'esprit qui fait
 l'homme ;

Tenez, avec ceux-ci je gouvernerai comme
 Si j'étois couvert d'or, & de diamans ;
 Le clinquant ne fait pas les bons gouvernemens.

L E D U C.

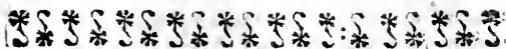
Oùi. Mais quand je vous mets dans la place écla-
 tante

Du Gouverneur, c'est moi que Sancho représente.
 Songez que c'est pour moi que vous figurerez.

S A N C H O.

Faites donc du portrait tout ce que vous voudrez :
 Et soiez assuré du zèle qui m'enflâme.





S C E N E I I.

LE DUC, D. GUICHOT, SANCHO,
LEONORE.

LEONORE.

TE viens vous avertir qu'il est jour chez Madame ;

Son premier soin , Seigneur , est d'envoier sçavoir
Si vous vous en tenez au projet d'hier au soir :
Si l'on chasse aujourd'hui ?

LE DUC.

Non : je me persuade

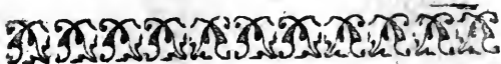
Que la chasse lui plaît moins que la promenade :
Je veux la divertir , & non la fatiguer ,
Et j'ai quelque dessein à lui communiquer.
Mais , pour la prévenir , annoncez-lui d'avance
Du Seigneur D. Guichot l'agréable présence ,
Et celle de Sancho , que tout présentement
Je viens de revêtir de son Gouvernement.

D. GUICHOT.

De grace , accordez-moi cette faveur suprême ,
D'aller à ses regards me présenter moi-même.

LE DUC.

Volontiers , aussi bien je veux avoir l'honneur
D'entretenir un peu Monsieur le Gouverneur.



SCENE III.

LE DUC, SANCHE, *Suite du Duc.*

SANCHE.

Monsieur.

LE DUC.

Je le veux.

SANCHE.

J'y consens, mais je meure,
 Si de cet entretien l'honneur ne me demeure.

LE DUC.

Vous êtes trop modeste

SANCHE.

Ho ! que non.

LE DUC.

Couvrez-vous.

SANCHE.

Ey donc.

LE DUC.

Point de façons, je vous prie, entre nous,
 Vous êtes Gouverneur, une fois.

SANCHE.

Il n'importe.

LE DUC.

Allons.

SANCHE.

Si j'en fais rien, que le Diable m'emporte.

LE DUC.

Je l'ordonne, il suffit.

SANCHE *se couvrant.*

Je ne concède pas,

132 SANCHO PANCA,

Mais d'être ainsi couvert , je me sens tout confus ;
Car je puis bien jurer qu'une pareille grace
N'a jamais été faite à pas un de ma race.

L E D U C.

Aussi valez-vous mieux qu'ils n'ont jamais valu.

S A N C H O.

Ce n'est pas bien cela , mais vous l'avez voulu.

L E D U C.

Venons au fait. Il court un bruit qui me fait
peine :

Que D Guichot n'a pas la cervelle bien saine :
Je ne m'en suis pas fort aperçû jusqu'ici.

S A N C H O.

Le même bruit de moi ne court-il point aussi ?

L E D U C.

On croit pouvoir juger du valet par le maître.

S A N C H O.

On croit juste , & ma foi cela pourroit bien-être
Aucun ne nous écoute : on peut en sûreté ,
Lorsque l'on est couvert , dire la vérité.

Déjà depuis long-tems j'ai connu que mon maî-
tre.

Etoit fou par la tête autant qu'on le peut-être ;
Quoique dans ses discours , & ses raisonnemens
Il montre quelquefois d'assez bons sentimens ,
Et je ne sçai comment , ni par quelle aventure
Je puis prendre pour vrai tout ce qu'il se figure :
Mais il m'a si long-tems nourri dans sa maison ;
C'est de sa propre main que je tiens mon grison :
Sans lui je n'aurois pas l'honneur de vous con-
noître ,

Si je suis Gouverneur , c'est lui qui me fait l'ê-
tre.

Tout cela compassé , je veux bien au'ourd'hui
Convenir , s'il est fou , que je suis comme lui.

L E D U C.

Mais , si la chose étoit , il seroit difficile

Que vous puissiez jamais bien gouverner votre
Iste.

S A N C H O.

Si pour cette raison c'est vôtre sentiment
De ne pas m'enchasser dans mon gouvernement,
Je prétens vous montrer par mon indifférence,
Que je le meritois beaucoup mieux qu'on ne
pense.

La fortune me quitte ; elle peut s'en aller :
Ce n'est pas être fou que de s'en consoler.
Ne choisissez pour moi Secrétaire, ni Page,
J'en suis content, Seigneur. Suis-je fou, suis-je
sage ?

L E D U C.

Oùï, vous êtes, Sancho de bon entendement,
D'esprit droit, de cœur pur, d'excellent juge-
ment.

Peuples vraiment heureux, Isle trop fortunée,
Qui par le grand Sancho se verra gouvernée.

S A N C H O.

J'y ferai de mon mieux, & je vous en répons.

L E D U C.

Sur vôtre probité, Sancho, je fais grand fonds.

S A N C H O.

C'est trop d'honneur pour moi.



S C E N E IV.

LE DUC, SANCHO, ELVIRE,

Suite du Duc.

E L V I R E.

M Adame la Duchesse

Demande à vous parler pour affaire qui presse :
Et de plus D. Guichot de son noble entretien.

134 SANCHE PANCA,

Commence à l'ennuier.

SANCHE.

Ma foi je le crois bien.

Le bon vieux Chevalier est ennuyeux sans doute,
Moi-même je m'endors par fois quand je l'é-
coute.

LE DUC.

Adieu, grand Gouverneur, je vous laisse avec
eux.

Qu'on ait soin de l'orner d'habits les plus pom-
peux.

Dans peu je vous réjoins.

SANCHE.

Point de cérémonie.

Usez en librement avec moi, je vous prie;
Malgré ma dignité je le trouverai bon:
Si je suis Gouverneur, c'est de votre façon.
Que je serai trompé, si grand que je puisse être,
Si jamais mon bonheur me fait me méconnoître,
Et si j'abuse un jour de l'excez d'un bienfait
Qui me mette au niveau de qui me l'aura fait!

LE DUC.

Sancho, je suis né Duc, & vous dans la roture,
Mais je vous tiens égal à moi, je vous assure,
Et je fais tant de cas de votre bon esprit...

SANCHE.

Pour vous ressembler mieux qu'on m'apporte un
habit.

LE DUC.

Commandez: Tous chez moi prompts à vous
satisfaire,

Si-tôt que vous parlez, s'empressent de vous
plaire.

Suivez au moindre mot l'ordre du Gouverneur.

FABRICE.

Le servir & lui plaire est pour nous trop d'hon-
neur.



SCENE V.

SANCHO *seul.*

ENfin me voilà Grand ; mais grace à la fortune,
Sa faveur aujourd'hui pour moi n'est pas com-
mune ;

Cela durera-t-il ? je ne m'en flâte pas :

Poussons là , tout coup vaille , allons , faisons fracas.

Si d'un Gouvernement je ne suis pas capable ,

Le Duc qui me le donne est plus que moi coupable

Des inconveniens qui peuvent arriver ,

Ce n'est pas moi qui doit le plus mal m'en trouver :

Et si par cas fortuit , car enfin tout peut être ,

Jallois bien gouverner , l'honneur est pour le
maître.

Ma foi dans tout ceci laissons faire au hazard ,

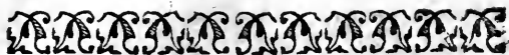
Mettons , tant bien que mal , beaucoup d'argent
à part :

C'est-là des Gouverneurs la meilleure maxime ,

Chez les Grands c'est vertu , chez les petits c'est
crime

Mais on vient , taisons-nous , c'est trop moraliser ;
J'étois pourtant tout seul bien en train de jaser.





SCENE VI.

D. LOPE, SANCHO, PERALTE,
FABRICE.

D. LOPE.

VOs habits sont tous prêts, Seigneur, prenez
la peine
De passer seulement dans la chambre prochaine.

SANCHO.

Allons.

PERALTE.

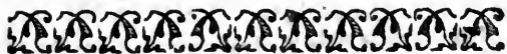
Déjà ce fat fait de l'homme important.

D. LOPE.

Combien en ce cas pareil en ont fait tout autant ?
Il voudra dans huit jours qu'on le traite d'Al-
tesse.

FABRICE.

Taisons-nous, j'aperçois le Duc & la Duchesse.



SCENE VII.

LE DUC, LA DUCHESSE, *Suite.*

LE DUC.

Pourquoi vous refuser à d'innocens plaisirs ?
Puisque le Ciel pour nous a fait d'heureux
loisirs.

Madame, occupons-les de ce qui se presente,

Et mettons à profit l'avanture plaisante
De deux fous que le sort adresse ici chez vous ,
Et qui peut être au fond sont plus sages que nous.

LA DUCHESSE.

De vous & de vos gens vous faites peu d'estime.

LE DUC.

Penser modestement de soi-même est - ce un crime ?

LA DUCHESSE.

Je ne dis pas cela : mais parlons sensément ,
Avec de telles gens quel divertissement
Peut-on prendre , Monsieur ?

LE DUC.

On s'amuse , on médite
Combien du sage au fou la distance est petite ,
Et l'on rend grâce au Ciel de nous avoir tourné
Le cerveau de manière à n'être point berné.

LA DUCHESSE.

C'est , je vous l'avoüerai , lorsqu'ainsi l'on raisonne ,
Sçavoir mettre à profit les plaisirs qu'on se donne.

LE DUC.

Pour prendre ces plaisirs plus agréablement ,
J'ai fait choix de ce lieu pour le gouvernement
Du bon Sancho. Je veux avec exactitude
Voir ce que l'instinct seul , sans art & sans étude ;
Dans un homme grossier , mais plein de vérité ,
Peut produire de juste en sa simplicité.
Vous , Carisal. . .

CARISAL.

Seigneur.

LE DUC.

Préparez la harangue

Qu'on doit au Gouverneur.

CARISAL.

Je répons de ma langue.

138 SANCHO PANÇA, A,
LEONORE.

Et je vous répons moi, que tous ceux de vos gens
Que vous avez chargez de rôles differens
Dans le plaisir qu'ici vous vous donnez vous-
même,

Saurons s'en acquitter avec un soin extrême.

Mad. RODRIGUE.

Nous allons tous répondre à vôtre intention.



SCENE VIII.

LE DUC, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

C'E n'est pas mon dessein dans cette occasion
De faire trop, Monsieur, valoir ma complai-
sance :

Mais loin d'aimer les fous dans leur extrava-
gance,

Je sens, en les voiant, un certain mouvement,
Qui cause en moi toujours quelque dérangement.
Enfin, je voudrois fort qu'au fond de leurs Vil-
lages

Le maître & le valet fussent devenus sages ;
Ou qu'on les détrompât pendant qu'ils sont chez
vous,

Des folles visions qui les ont rendu fous.

LE DUC.

Ce soin que l'on prendroit, loin d'être charitable,
Les priveroit tous deux d'une vie agréable,

Et feroit à chacun sentir la fausseté
Des chimériques biens dont il est enchanté.

D. Guichot aujourd'hui rempli de ce qu'il pense,
Gôte tous les plaisirs d'un homme d'importance,

Aspire à la Couronne , & croit en conquerir ,
Et sans le ruiner on ne peut le guérir.

Sancho Pança trompé par de belles promesses ,
De son gouvernement espère des richesses ,
Qui pourront l'élever au rang des plus puissans ;
Il perd tous ces biens-là s'il recouvre le sens.

LA DUCHESSE.

Mais enfin tous ces biens ne sont que des chi-
meres.

LE DUC.

Qu'importe qu'ils soient vrais , ou bien imagi-
naires ,

Si ces foux sont contens de leur bonheur parfait ;
Et dès qu'ils pensent l'être , ils le sont en effet.

LA DUCHESSE.

Puisque c'est les servir que flâter leur manie ,
Je veux bien avec vous riter de leur folie
Les plaisirs innocens que vous vous promettez ,
Et je me livre à tout ce que vous souhaitez.

LE DUC.

Je sens la politesse , & je vous en rends grace.

LA DUCHESSE.

Quelqu'un vient.

LE DUC

C'est Sancó lui-même.



SCENE IX.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO ,
D. GUICHOT , *Suite du Duc.*

F E' D E R I C.

Place , place

Au nouveau Gouverneur noble , comme le Roi.

140 SANCHOPANCA,
SANCHEO *habillé magnifiquement.*

Rangez - vous que je passe , & prenez garde à moi.

Voiez , pour gouverner que je me diligente :
Qu'on m'en fasse au plutôt délivrer la Patente.

LE DUC.

Elle est expédiée en ce même moment.

SANCHEO.

Cela posé , je pars pour le Gouvernement :
Où comblé des bontez d'une main libérale. . .

LA DUCHESSE.

Seigneur , c'en est ici la Ville capitale.

SANCHEO

De Monseigneur le Duc , c'est ici le Château.

LE DUC.

Dont je fais le Palais du Gouverneur nouveau.

SANCHEO.

Je vous délogerois ? Oh ! non , sur ma parole.
Donnez - moi quelque chambre , ou bien quelque
entresolle ;

C'est assez.

LE DUC.

Vous ferez ici votre séjour ,

Et moi dans d'autres lieux j'irai tenir ma Cour :
Enfin voici votre Ile , où je veux qu'on vous
aime ,

Et qu'on vous considère à l'égal de moi-même.
Je veux que tous vos jours y soient des Mardis-
gras ,

Qu'on vous serve par jour cinq à six mille plats :
Que de la table au lit , & du lit à la table
Vous ne fassiez qu'un cours fréquent , mais agréa-
ble.

Que jamais le Soleil ne dore l'Orient
Que vous n'ayez goûté de quelque mets friand ;
Que depuis son lever , jusqu'à ce qu'il se couche ,
Vous ayez l'œil au plat , & le verre à la bouche ;
Sans que jamais Geant , Enchanteur , ou Lutin ,

Ose vous traverser dans vôtre heureux destin.

S A N C H O.

Que je vais m'exercer à bien manger & boire !
Ma foi je crois rêver.

D. GUICHOT *gravement.*

Apprenez à me croire,

Voilà vôtre Isle enfin.

S A N C H O.

Qui l'eût jamais pensé !

D. GUICHOT.

Regarde le présent.

S A N C H O.

Rapellez le passé.

Depuis qu'en vos exploits Sancho vous accom-
pagne ,

Pour la troisiéme fois nous entrons en campagne ;
Et, hors Monsieur le Duc qui me fait Gouver-
neur ,

Qu'avons-nous rencontré que malheur sur mal-
heur ?

Tantôt un Biscaien vous ébreche une oreille ,
Ici mon aventure à la vôtre est pareille.

Là cinq ou six Yangois vous assomment de coups ;
Là ces maudits frappeurs me traitent comme vous.

Ici, dans un Château fait comme une taverne
On vous casse les dents pendant que l'on me berne ;

Et, s'il faut m'expliquer franchement la-dessus ,
Ce n'est qu'en ce lieu-ci qu'on nous a bien reçûs ;

J'en suis plus satisfait aussi que d'aucun autre.

C'a, ma fortune est faite, allez faire la vôtre.

Il fait hon d'être Grand, & manger à loisir,
Quand dans six mille plats on a de quoi choi-
sir.

Accordez vôtre amour à la premiere Reine

Qui viendra vous prier de la tirer de peine.

D. GUICHOT.

Bois & mange, glouton, c'est ton sort ; & le mien
Est de m'en sçavoir faire un différent du tien.

142 SANCHOPANCA,

SANCHO.

C'est bien dit, que chacun suive sa destinée ;
La vôtre est de tirer Madame Dulcinée
De chez Montezinos à force de valeur,
Et la mienne est à moi de vivre en Gouverneur.

SCENE X.

SANCHO, LE DUC, LA DUCHESSE,
D. LOPE, D. GUICHOT.

D. LOPE.

Monseigneur.

SANCHO.

Que veut-on ?

D. LOPE.

Les Principaux de l'Isle

Vous apportent les clefs des portes de la Ville.

SANCHO.

Des clefs ! Ces Principaux sçavent mal leur mé-
tier ;

Je suis leur Gouverneur, & non pas leur Portier.

LA DUCHESSE.

Vous prenez mal, Seigneur, l'honneur qu'on
vient vous faire :

Vous devez de ces clefs être dépositaire.

SANCHO.

Je le dois ?

LE DUC.

Oui.

LA DUCHESSE.

C'est un de vos droits les plus beaux ;

SANCHO.

Qu'on fasse donc entrer Messieurs les Principaux.

D. GUICHOT *bas à Sancho.*

T'échappera-t-il donc toujours quelque sottise ?

SANCHO.

Je suis Grand , parlez mieux , ce n'est plus que méprise.



SCENE XI.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
D. LOPE, D. GUICHOT,
CARISAL.

CARISAL.

Qui de vous est , Messieurs , le grand Sancho Pança ,
Le digne Gouverneur de l'Isle ?

D. GUICHOT.

Le voila.

CARISAL.

Magnanime Héros acceptez nos offrandes ;
Et recevez ces clefs qui sont un peu bien grandes ;
Mais que sans se peiner peut porter le grison ,
De vos nobles travaux illustre compagnon.
Entre deux vrais amis de qui l'un fait fortune ;
Il faut que des emplois la gloire soit commune.

SANCHO.

Je crois que vous raillez , Monsieur le harangueur ?

CARISAL.

Moi , non.

SANCHO.

Poursuivez donc.

CARISAL.

Puissant Libérateur.

144 SANCHO, PANÇA, A,

D'Infantes, d'orphelins...

D. GUICHOT.

Vous vous trompez, bon homme

Ou vous parlez à moi; c'est ainsi qu'on me nomme

C'est D. Guichot. C'est moi, grace à mes bons destins,

Qui suis libérateur d'Infantes, d'orphelins, Sancho n'a jamais eu de nom si magnifique.

CARISAL.

Seigneur, on peut mentir dans un panégyrique

D. GUICHOT.

D'accord, continuez.

CARISAL.

N'interrompez donc plus.

D. GUICHOT.

Soit: mais supprimez, vous, les discours superflus

CARISAL.

Donc, fameux Gouverneur plus craint que tonnerre,

Terrible dans la paix, paisible dans la guerre
Le vaillant des vaillans.

D. GUICHOT.

Raiez encor ce mot;

Ou bien dites ensuite, excepté D. Guichot.

LA DUCHESSE.

Monseigneur D. Guichot, permettez qu'il finisse

LE DUC à *Carisal*.

Vous, en exagérant, mettez sans préjudice,
Au reste vôtre exorde a fort bien réussi.

Docteur.

SANCHO

Au grison près j'en suis content aussi:
Venons au reste.

CARISAL.

Enfin, tout le peuple m'envoie
Pour vous entretenir de l'excez de sa joie,

Et pour vous protester qu'il tient à grand hon-
neur

De vivre sous les loix d'un pareil Gouverneur.
Dirai-je les exploits qu'a fait vôtre Excellence ;
Et combien tout l'Etat doit à vôtre vaillance ?

S A N C H O.

Oùi, vous pouvez le dire, & vous ferez fort biens ;
Car le Diable m'emporte au moins si j'en sçai
rien.

C A R I S A L.

Compteraï-je les morts que vôtre cimenterre
Immole chaque jour au Dénon de la guerre ?

S A N C H O.

Je veux être pendu si ce vilain Démon
A jamais vû de mort qui fut de ma façon.

C A R I S A L.

Je m'en tairai, Seigneur, & vôtre modestie
Souffriroit d'en entendre une moindre partie.
Feraï-je voir combien vous tirez peu d'éclat
D'une suite d'ayeux renommés dans l'Etat.
Cette vaine grandeur est pour vous trop petite ;
Vous devez vôtre gloire à vôtre seul mérite :
Et marchant sur les pas du fameux Tamerlan,
On vous fait Gouverneur de simple païsan.
Tels, ces fameux Romains, ces foudres de la
guerre,
Commandoient une armée, & labouroient la terre :
C'est là que l'on vous prit pour vous faire
Ecuier,
Ou plutôt compagnon d'un brave Chevalier.

D. G U I C H O T.

C'est moi.

C A R I S A L.

Je le sçai bien.

D. G U I C H O T

Hé pourquoi donc le taire ?

C A R I S E L.

L'Orateur doit cacher ce que sçait le vulgaire.

146 SANCHE PANCA ,

Quels furent vos exploits avec ce grand Heros ,
Quand cinq ou six Marchands vous chargerent
le dos ;

Quand le More enchanté , dans une chambre
noire ,

Vint à grands coups de poing vous casser la ma-
choire :

Mais tout cela n'est rien au prix de la valeur

Qu'on reconnut en vous dans ce pressant mal-
heur ,

Qui dans certain Château qui vous parut taver-
ne...

SANCHE

Finissons. Le fripon veut parler de la berne.

CARISAL.

Jamais vôtre vertu n'avoit volé si haut.

SANCHE.

Concluez , harangueur.

CARISAL.

Hé!le puis-je ?

SANCHE,

Il le faut.

CARISAL.

Quoi ? vous me commandez de passer sous si-
lence

Et vôtre extrême soin , & vôtre vigilance ;

Sur-tout quand le grison , cet âne sans pareil ;

D'où descendront un jour les muets du Soleil ,

Vous fut volé sous vous à la montagne noire ,

D'une façon étrange , & difficile à croire.

SANCHE.

Je dormois bien serré.

CARISAL.

Plûtôt en ce moment

Vôtre esprit grand & fort pensoit profondément ;

Et se considerant avec sagelle extrême ,

Pour être trop à soi , n'étoit pas à soi-même.

Vous étiez en extase , & non pas endormi ,

SANCHE.

J'étois ce que j'étois : finissez , mon ami.

CARISAL.

Je manquerai de temps plutôt que de matiere ,
Si je veux m'arrêter sur votre histoire entiere ,
Quelles vertus en vous ont toujors éclaté.

SANCHE.

Que tout votre discours a peu de verité !

CARISAL.

Mais qu'ai-je affaire ici de porter vos pensées ,
Par un penible soin sur les chotes passées ?

Regardez seulement votre bonheur présent
Voiez la dignité dont on vous fait présent.

Est-ce à des gens communs que l'on donne des
Isles ?

Qu'on donne à gouverner des Peuples & des Villes ?

On dir communément, la fortune aide & aux fous :

Mais le proverbe est faux quand on parle de
vous.

D. GUICHOT.

Sancho , dans ce discours tu penses qu'on te joüe.

Sçache qu'on traite ainsi presque tous ceux qu'on
loüe ;

Ne t'en offense point : mais rends-toi si parfait ,

Que ce qui n'est pas vrai le devienne en effet.

SANCHE.

C'est bien-là mon dessein, j'en donnerai des signes

Qui me metront au rang des Gouverneurs insi-
gnes ,

Et je m'en vais si bien gouverner , qu'on dira

Aux autres Gouverneurs, imitez celui-là.

LE DUC.

Vive le grand Saicho très-grand nombre d'an-
nées.

LA DUCHESSE.

Qu'il porte jusqu'au Ciel ses hautes destinées.

D. GUICHOT.

Que toujours la victoire accompagne ses pas.

G :

Que toujours l'appétit préside en ses repas

SANCHO.

Pour cela j'en répons plus que de la victoire;

Monsieur le Duc :

LE DUC

Seigneur.

SANCHO.

Si nous songions à boire

J'ai grand soif.

LE DUC.

N'importe, avant que d'y songer

D'un soin indispensable il faut vous dégager :

La loi de l'Isle veut qu'un Gouverneur commence

Par donner en public au peuple une audience.

C'est là qu'on fait l'essai de son Gouvernement ;

Ensuite il va dîner dans son appartement.

SANCHO.

Il faut suivre la loi : mais ma foi je vous jure

Que je jugerai mal si l'audience dure.

LE DUC.

Laissez-moi faire. Allons, & d'un esprit content

Montrons le Gouverneur au peuple qui l'attend.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SANCHO, *Suite*, D. GUICHOT.

SANCHO.

R Etirez-vous.

D. GUICHOT.

Tandis que le Duc dans la Ville

S'informe en quel état il te remet cet Isle,

Et résolu d'habiter d'autres lieux...

SANCHO.

Il veut donc s'en aller ?

D. GUICHOT.

Dés aujourd'hui.

SANCHO.

Tant mieux.

Je lui suis redevable autant qu'on puisse l'être :

Mais plus il sera loin, plus je serai le maître.

Et puisqu'à ce haut rang le Ciel m'a destiné,

Je veux gouverner seul pour n'être point gêné.

D. GUICHOT.

J'approuve ton dessein, & crois te devoir faire

Un discours profitable, autant que nécessaire,

Sur ta grandeur naissante, où tu puisses trouver

De quoi prévoir les maux qui peuvent t'arriver.

Vous m'obligez beaucoup.

D. GUICHOT.

Dans ces degrez suprêmes

Qui nous portent si haut au-dessus de nous-mêmes,

Il est bien mal-aisé de ne pas s'oublier :

Ainsi dans ta grandeur songe à t'humilier :

Reconnois tous les jours que c'est par pure grace

Que le destin te met dans cette haute place ;

Ne t'estime pas plus pour cet événement,

Sancho, tu ne le dois qu'au-hazard seulement.

SANCHE.

D'accord.

D. GUICHOT.

Vois à quel point ma valeur s'est portée,

Combien par ma vertu la tienne est surmontée,

De combien mon mérite est au-dessus du tien.

Te voila Gouverneur, & moi je ne suis rien,

On te donne le dais, & je n'ai que le chaume.

SANCHE.

Et n'êtes-vous pas sûr d'attraper un Roiaume ?

Si vous m'en aviez cru vous l'auriez à présent :

Est-ce ma faute à moi si vous n'êtes pas Grand

D. GUICHOT.

Je ne dis pas cela : je veux te faire entendre

Qu'ayant plus de bonheur que tu n'en dûs prétendre,

Tu dois te comporter avec humilité,

Et craindre le retour de la nécessité.

Garde-toi d'oublier qu'autrefois au Village

Tu gardois les pourceaux de tout le voisinage :

SANCHE.

Oùi, mais c'étoit du temps que nous étions petits ;

Car dès que je fus grand je gardai les brebis.

D. GUICHOT.

Ainsi pour triompher dans le cours de ta vie

COMEDIE. I 51

De deux monstres cruels, la discorde & l'envie,
 Sois moderé, sois humble, & traite doucement
 Les peuples qu'on commet à ton gouvernement,
 Estime tes parens qui sont dans la misere
 Autant que s'ils avoient la fortune prospere:
 Et si ta femme meurt, & que ton nouveau rang
 Te donne lieu d'en prendre une de noble sang,
 Fuis comme un écueil sur une femme arrogante,
 Que ton humilité rendroit plus insolente,
 Qui te reprocheroit quelque jour que son bien
 Ainsi que sa famille, est au-dessus de tien.

SANCHO.

Oùï, si les nerfs de bœuf n'étoient pas en usage.

D. GUICHOT.

Si tu veux m'obliger ne tiens pas ce langage;
 Jamais les gens d'honneur ne prennent ce parti.

SANCHO.

Je m'y suis quelquefois pourtant bien diverti.

D. GUICHOT.

Tu n'étois dans ce temps qu'un vilain, un yvrogne.

SANCHO.

Et ma femme un masque, un Diable, une carogne.

D. GUICHOT.

Mais enfin aujourd'hui te voilà Gouverneur,
 Plein de civilité, de sagesse & d'honneur.

SANCHO.

Cela doit être au moins.

D. GUICHOT.

Fuis cet indigne vice
 Si commun, si connu, sous le nom d'avarice,
 Mais qu'on devoit nommer la peste des Etats,
 Il ternit le renom des plus grands Potentats,
 Profane quelquefois les choses les plus saintes;
 Et donne à qui le sert des desirs & des craintes,
 Qui l'agitent sans cesse, & l'empêchent de voir
 Qu'il n'a que trop de biens sans ceux qu'il veut
 avoir.

C'est prêcher que cela.

D. G U I C H O T.

Protege la justice,
 Et sur-tout garde-toi de vendre aucun Office ;
 Donne tout au merite, aime les gens de cœur :
 Que chez toi la vertu soit toujourns en faveur.
 Estime les Sçavans , fais-leur part de ta gloire ;
 Tout ce qu'on fait de bien par eux vit dans l'Hi-
 stoire ;
 Pour eux sont les grandeurs de la terre & des
 Cieux ,
 Et ce sont des agens entre nous & les Dieux.
 Soumets tous tes desseins à leurs doctes censures ;
 Ecoute leurs discours , & lis leurs écritures.

S A N C H O.

Mais je ne sçai pas lire ; & vous le sçavez bien :

D. G U I C H O T.

C'est un fort grand défaut : mais pourtant ce n'est
 rien.

Tu pourras faire lire à quelqu'un de ta suite ,
 Et de quelque grand homme imiter la conduite ;
 Je recherche avec soin toute l'antiquité ,
 Pour en trouver quelqu'un digne d'être imité.
 Je commence à Ninus, de-là je viens descendre
 Du regne de Cirus à celui d'Alexandre ;
 Après , sans m'arrêter , je porte mes regards
 Dans ce fameux Empire où regnoient les Cefars ;
 Là pour choisir entr'eux un fameux Capitaine ,
 Je vole en tous les lieux où fut l'Aigle Romaine ;
 Je vois leur contenance au Conseil , à l'assaut ;
 Mais je n'en trouve point qui n'ait quelques dé-
 faut.

Je coursuis à la fin jusqu'à ces grandes ames
 Que l'amour & la gloire armerent pour les Dames,
 L'appui des orphelins , le fleau des Tirans ,

Mes fameux devanciers les Chevaliers Errans.
 Ici, je le confesse, on trouve quelque marque
 Des qualitez qu'il faut pour un parfait Monarque
 Mais sans en excepter Amadis, ni Renaud,
 Leurs plus hautes vertus ne sont point sans dé-
 fauts :

Ainsi, las de courir pour chercher ce grand hom-
 me,

En Assirie, en Perse, aux Indes, & dans Rome,
 Même en mille autres lieux, où des soins diffé-
 rens

Ont porté la valeur des Chevaliers Errans,
 Je me suis apperçû que mon erreur extrême
 M'emporte sans raison au-delà de moi-même.

Où, Sancho, ce mortel que tu dois imiter,
 Et de qui la vertu ne se peut limiter,
 Les délices du Ciel, & l'honneur de la terre,
 Celui qui sçait unir la justice & la guerre,
 Ce parfait des parfaits parle souvent à toi,
 Tu le vois tous les jours.

S A N C H O.

Nommez-le donc ?

D. G U I C H O T.

C'est moi.

S A N C H O.

Ma foi je m'en doutois.

D. G U I C H O T.

Joint à ce beau modèle

Le salutaire avis d'un Conseiller fidèle ;
 Que dans tous tes projets la vertu soit ta fin,
 Et pour l'événement laisse faire au destin.

S A N C H O.

Voilà des pots-pourris que je ne puis comprendre

D. G U I C H O T.

Ta charge & tes emplois te feront tout enten-
 dre.

S A N C H O.

Il faut bien l'espérer ; mais je ne sçai pourquoi.
Ma foi tous vos discours sont trop subtils pour
moi ;

Aussi je n'en pourrai conserver la memoire.

D. G U I C H O T.

Sois sobre en ton manger, aussi bien qu'en ton
boire ;

Dîne peu, soupe moins.

S A N C H O.

Seigneur, quant à ce point ;
Je suis tout résolu de ne vous croire point.

Dîne peu, soupe moins : j'aime autant perdre
l'Isle ;

Donnez moi, s'il vous plaît, un conseil plus
utile,

Et vous ressouvenez que je n'ai pourchassé

Ce beau gouvernement où me voila placé,

Quoiqu'on en puisse dire, & quoiqu'on en enra-
ge,

Que pour dîner beaucoup, & souper davantage.

D. G U I C H O T.

Tu n'auras pas toujours des sentimens si bas,

S A N C H O.

Je ne sçai, mais enfin j'aime les bons repas.

D. G U I C H O T.

Supprime en tes discours ces proverbes antiques

Dont tu te fers si mal dans toutes tes repliques.

S A N C H O.

Ma foi pour cet article, à ne vous point mentir.

Mon seigneur D. Guichot, je n'y puis consentir.

Les proverbes, Seigneur, sont mon seul herita-
ge,

Je n'eus de mes ayeux d'autres biens en partage

J'en regorge, j'en crève, & quand je veux par-
ler,

Ils veulent tous sortir, jusqu'à se quereller ;

C'est pourquoi quelquefois j'en mets en évidence

Qui n'ont pas grand rapport avec ce que je pense.
Je veux à l'avenir en mieux peser les mots,
Et n'en citerai plus qu'ils ne soient à propos.

Qui ne sçait son métier doit fermer sa boutique ;
La science par-tout vaut moins que la pratique.
Jamais sans appetit on n'a fait bon repas :
Sans la peur on verroit de courageux soldats ;
Et j'ai toujours tenu pour maxime assurée,
Que bon renom vaut mieux que ceinture dorée.

D. GUICHOT.

Hé bien ; ne voila-t'il pas des discours bien suivis ?
Veillaque , à quoi sert donc tout ce que je te dis ?

SANCHO.

En quoi manquai-je donc ?

D. GUICHOT.

Dis-moi , je t'en conjure ;
Pourquoi vas-tu parler de soldats , de ceinture ,
De métier , d'appétit , de renom , de repas ?

SANCHO.

Je vous jure ma foi que je n'y pensois pas ,
Et que dorénavant j'aurai soin de me taire ,
Pour ne rien hazarder qui vous puisse déplaire .
Aux Seigneurs les honneurs , souvent trop parler
nuit ,

La parole fait l'homme , on connoît l'arbre au
fruit :

Dans la suite des temps toutes choses se chan-
gent ,

Les fous font les festins , & les sages les mangent .

Qui se contente est riche ; aux riches tout sied
bien ;

Tel maître , tel valet ; qui fait bien ne craint
rien.

D. GUICHOT.

Courage.

SANCHO.

Il est certain , quoique l'on puisse dire ;

156 SANCHO PANCA,

Que tel qui peut choisir, bien souvent prend le pire.
 La loi n'oblige point au-delà du pouvoir ;
 La plus grande finesse est de n'en point avoir.
 Il n'est pas toujours fête. Au port on fait nau-
 frage :

Qui vient noier son chien l'accuse de la rage.
 Le temps découvre tout. A beau jeu, beau retour.
 La fin couronne l'œuvre ; & chacun à son tour.

D. GUICHOT.

Quand vous aurez tout dit, vous fermerez la porte.

SANCHO.

La fortune n'est pas toujours de même sorte.
 La nuit porte conseil ; la nuit tous chats sont gris ;
 Il faut à vieux matou jeune & rendre souris.
 Ensemble honneur & biens ne s'acquièrent sans
 peine,

Qui frappe du couteau doit mourir de la gaine.
 Et je trouve après tout, aiant bien consulté,
 Que l'âne du public est toujours mal bâti ;
 Et quoique ce public soit si fort difficile,
 Il ne faut qu'un seul fou pour en amuser mille.

D. GUICHOT.

Je suis un grand fou, moi, d'écouter ce faquin.

SANCHO.

Faquin, un Gouverneur ?

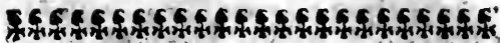
D. GUICHOT *en s'en allant.*

Un rustaut, un vilain.

SANCHO.

Faquin, vilain, rustaut : hé là là patience,
 Ah ! si je n'avois pas à tenir l'audience...





SCENE II.

LE DUC, SANCHO.

LE DUC.

QU'avez-vous, grand Sancho, vous semblez-
en couroux?

SANCHO.

On m'insulte ici, moi, qui figure pour vous.

LE DUC.

Mon ordre est en ces lieux que chacun vous re-
vere.

SANCHO.

On n'en fait rien pourtant, & je ne puis m'en tai-
re.

D. Guichot ci-devant mon maître & mon Sei-
gneur,
Prétend me gouverner, moi qui suis Gouver-
neur :

Mais je n'ai point de fiel, c'est une bagatelle.

Hé bien cette audience enfin se tiendra-t-elle ?

Il faut, si l'on ne veut que je meure de faim,

La tenir tout l'heure, ou remettre à demain.

Dans mon Gouvernement puisqu'il faut qu'on
m'essaye,

Qu'on se dépêche donc, & puis que l'on me paye.





SCENE III.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
Suite, PERALTE.

LA DUCHESSE.

J'Amene un bon vieillard qui veut absolument
Dire au grand Gouverneur quatre mots seu-
lement.

SANCHO.

Qu'il soit bref; car enfin, Madame la Duchesse;
Je meurs de maifaim; & l'audience presse.

PERALTE.

Grand & fameux Sancho; c'est donc vous que je
vois?

SANCHO.

Levez-vous.

PERALTE.

Je vous rends l'honneur que je vous dois.

SANCHO.

Levez-vous, vous dit-on.

PERALTE.

Me ferez-vous la grace
D'écouter le discours qu'il faut que je vous fasse?

SANCHO.

Dépêchez.

PERALTE.

Le fait est, Monsieur le Gouverneur,
Que je suis, comme vous, le fils d'un laboureur,
Natif de Miguel-Turre, & que dès mon jeune
âge
J'étois, sauf vôtre honneur, le coq de mon village.

SANCHO.

Passez.

PERALTE.

J'ai d'eux enfans ; car je suis marié :
L'un d'eux est Bachelier ; l'autre est Licencié.
Je suis veuf ; car ma femme est déjà dans la
fosse :

On voulut la purger pendant qu'elle étoit grosse ;
Un mauvais Medecin lui donna cet avis.

SANCHO.

Il faudroit pour l'exemple en brancher cinq ou
six.

De ces rucurs de gens.

PERALTE.

Ils causent ma ruine ;
Ma femme rendit l'ame avec la medecine.

SANCHO.

Sans ce Medecin-là donc , à ce que je vois ;
Vous ne seriez pas veuf ?

PERALTE.

Monseigneur , je le crois ;

SANCHO.

Enfin que voulez-vous ?

PERALTE.

Je vais vous en instruire ;

SANCHO.

Vous n'aviez , disoit-on , que quatre mots à dire ;
Et vous m'en dites cent , c'est se moquer des
gens ;

Nôtre temps nous est cher , courte harangue aux
Grands.

PERALTE.

S'il vous plaît , Monseigneur , de me laisser con-
clure.

SANCHO.

Oui , mais venons au fait , Monsieur de Miguel-
Turre.

160 SANCHE PANCA,
PERALTE.

J'y viens. Mon Bachelier depuis deux ou trois
mois,

Etant allé mener nos pourceaux dans nos bois,
Se rendit amoureux de Claire Perlerine,
Fille d'un laboureur, notre proche voisine,
Qu'on peut bien appeler la perle du hameau :
Depuis pour l'amour d'elle il pleure comme un
veau :

Mais je ne puis blâmer l'amour qui le transporte,
Qu'il en perde l'esprit, que le Diable l'emporte,
C'est peu pour mériter une telle beauté.

SANCHE.

Là là tout doucement.

PERALTE.

Je dis la vérité.

SANCHE.

Mais faut-il pour cela donner son fils au Diable ?

PERALTE.

Monsieur le Gouverneur, elle est incomparable.
Elle est belle, archibelle, & lorsque l'on la voit:
De profil seulement, & par le côté droit,
Elle paroît aux yeux une rose nouvelle ;
Que si du côté gauche elle paroît moins belle,
C'est qu'étant autrefois tombée en un grand feu,
Ce petit accident la défigure un peu ;
Et l'on n'y reconnoît aucun trait de visage.

SANCHE.

Fort bien.

PERALTE.

Mais pour sa taille & son gentil corsage,
Si je le dépeignois, Monseigneur, vous verriez
Qu'un Bachelier d'amour peut mourir à ses
pieds.

SANCHE.

Dépeins-là donc, acheve.

PERALTE.

Il ne m'est pas possible,

Ce seroit vous dépeindre une chose invisible :
 Et si je vous parois modeste sur ce point ,
 Si je n'en parle pas , c'est qu'elle n'en a point :
 Car depuis cinquante ans qu'on dit qu'elle est
 tombée.

Du faite d'une grange , elle est toute courbée ;
 Et se tient sur ses pieds d'une telle façon ,
 Que ses genoux toujours touchent à son men-
 ton.

Le beau brin de femelle : ah ! la triste aventure !

SANCHO.

Enfin que voulez-vous ?

PERALTE.

Quatre mots d'écriture

De votre propre main , pour que la parenté
 Consente au mariage , & signe le traité.

SANCHO.

De ma propre main !

PERALTE.

Oùï , c'est ce que je desirerois.

SANCHO.

Soit : mais vous attendrez donc que je sçache
 écrire ;

Et si je ne le sçai par hazard de dix ans ,
 Vôtre fils ne sera marié de long-temps.

PERALTE.

J'aurois besoin encor d'une petite grace :
 Mais je n'ose esperer que Monseigneur la fasse.

SANCHO.

Parlez.

PERALTE.

C'est de me faire en ce même moment
 Délivrer un millier de ducats seulement ;
 Pour aider à mon fils dans son nouveau ménage.

SANCHO.

Croyez-vous n'avoir pas besoin de davantage ?
 Ne soyez pas honteux , là , parlez hardiment.

162 SANCHE PANCA,
PERALTE.

Cela leur suffira pour un commencement.

SANCHE.

Monsieur le Duc, il est des escrocs dans cette Isle
Ainsi que dans Madrid & dans tout autre Ville.
Dites-moi donc, vieux fou : mais non, ne parlez
pas,

Où diable puis-je prendre un millier de ducats ?

PERALTE.

Dans vos coffres ; un grand, un homme d'im-
portance,

Un Gouverneur qui vit ici dans l'opulence,
Qui peut, quand il lui plaît, mesurer l'or aux
muids.

SANCHE.

Ce n'est que d'aujourd'hui, faquin, que je le suis ;
Et bien loin d'accorder ta demande incivile,
Moi Gouverneur nouveau, je n'ai ni croix ni pile.

PERALTE.

Il va vous en pleuvoir de par-tout.

SANCHE.

En ce cas :

Tu peux bien t'assurer que tu n'en auras pas.

PERALTE.

Quelle inhumanité que vous êtes peu tendre ;
Monsieur le Gouverneur !

SANCHE.

Oùi, Gouverneur pour prendre ;
Mais non pas pour donner. Mais voyez le vilain ;
J'ai bien affaire moi de Claire Perlerin ;
Du fils le Bachelier, & de leur alliance.

PERALTE.

Sollicitai-je en vain votre magnificence ?
J'avois si sûrement compté sur vos bontez.

SANCHE.

Vous voyez, mon ami, que vous vous mécom-
ptez ;
Et que compter tout seul, c'est compter sans son
hôte.

PERALTE.

Je prendrai sans penser.

SANCHE.

Dépêchons, qu'on me l'ôte;

Ce mauvais goguenard se raille ici de nous,
Si j'avois un bâton.

LA DUCHESSE.

Seigneur, moderez-vous;

Un Grand ne doit jamais marquer tant de colere,

SANCHE.

Quand un grand est fâché, comment doit-il donc
faire?

Si mon respect pour vous n'eût retenu mon bras,
J'aurois bien étrillé ce chercheur de ducats.

LA DUCHESSE.

A qui dans ses besoins voulez-vous qu'il s'a-
dresse?

SANCHE.

A tout autre qu'à moi, Madame la Duchesse:

A Monseigneur le Duc, à de vieux Gouverneurs
Qui regorgent de biens beaucoup plus que d'hon-
neurs:

Mais m'aller pour cela choisir, moi qui com-
mence,

C'est ou m'importuner, ou me faire une offense,
Qu'on n'y revienne plus. Qu'est-ce encor?





SCENE IV.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
Suite, PERALTE, FABRICE.

FABRICE.

MOnseigneur;

SANCHO.

Hé bien ?

FABRICE.

C'est l'Ecuyer d'un fameux Enchanteur.

SANCHO.

Comment d'un Enchanteur ! cette race maudite

Ici par Ecuyer me fait rendre visite ?

Point de commerce , allez , qu'on chasse l'Ecuyer.

LE DUC.

Non , ici avec politesse il faut l'expedier :

Qu'on sçache ce qu'il veut , & comment il se nomme.

Fabrice s'en va.

SANCHO.

Messieurs les Enchanteurs ont bien trouvé leur homme.

Grace à Monsieur le Duc devenu Gouverneur ,

J'ai tout ce qu'il me faut . & ne veux rien du leurs

Qu'ils me laissent en paix.

Fabrice rentre.

LE DUC.

Hé bien ?

FABRICE.

C'est une lettre

Qu'aux mains de D. Guichot l'Ecuyer veut remettre.

SANCHO.

Parbleu ce n'est pas moi que regarde cela,
Que l'on fasse avertir D. Guichot.

D. LOPE.

Le voila:



SCENE V.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
Suite, FABRICE, D. GUICHOT.

SANCHO.

SOyez le bien venu, salut, honneur & joye.
D. GUICHOT.

Qu'est-ce ?

SANCHO.

Quelque défi que l'Enfer vous envoie
Par un courier exprès.

D. GUICHOT.

Il faut le recevoir,

Ce courier de l'Enfer.

SANCHO.

Il faut ne le point voir ;

C'est le plus sûr.

D. GUICHOT.

Poltron ! Votre haute Excellence

Permettra, s'il lui plaît. . .

LE DUC.

Volontiers, qu'il avance.





SCENE VI.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
D. GUICHOT, MADIAN,

Suite.

D. LOPE.

Entrez.

MADIAN.

Comment entrez ? nous autres farfadets
Ne prenons pour entrer nul ordre des valets ;
Et si j'ai bien voulu demeurer à la porte ,
C'est pour D. Guichot seul que j'agis de la sorte ,
Par le respect qu'on doit aux Chevaliers errans.

SANCHO.

Ces Couriers d'Enchanteurs sont de vilaines
gens.

D. GUICHOT.

Noble écuyer du Styx , car enfin la noblesse
Est de tous les pays ainsi que la sagesse ,
Que me propose-t-on ? qui vous amène ici ?
Et quelle aventure ai-je à tenter ?

MADIAN.

La voici,

Ecoutez.

SANCHO.

Ma foi , bonne ou mauvaise aventure ,
Il ira la tenter sans moi , je l'en assure.

MADIAN *tire un grand parchemin rouge, & lit :*

De par Archelaus, surnommé le manchot,

Et qui cependant ne l'est guère,

Enchanteur bien faisans, courtois & débonnaire.

COMÉDIE.
SANCHO.

167

Encor est-ce.

MADIAN.

*Au vaillant & fameux D. Guichot ;
Ainsi qu'à l'Ecuier Sancho.*

SANCHO.

Haye, haye.

MADIAN.

Soit fait sçavoir une importante affaire ;

SANCHO.

Mais dans tout cela qu'ai-je à faire ,
Moi Gouverneur : qu'on me laisse en repos.

MADIAN.

Voici le fait en peu de mots.

Il lit.

Nous souffignez , Montezinos.

D. GUICHOT.

Je le connois.

MADIAN continuë à lire.

Avec Durandard & Balerne ,

Sommes sortis de la caverne ,

Où nous étions comme dans le ~~tabos~~ ?

Au noble Chevalier de la triste figure ,

Et maintenant Chevalier des Lions

C'est par ordre du Ciel que nous certifions

La fin de nôtre longue & pénible aventure ,

Dont très-fort nous nous ennuions.

D. GUICHOT.

Il me l'avoit bien dit, lui-même, je vous jure.

Ce que je t'ai conté c'étoit des visions ,

Sancho.

SANCHO.

Je n'y comprends plus rien, je vous assure.

MADIAN poursuit.

Mais dans les lieux où nous étions

La fleur du Toboso, l'Infante Dulcinée ,

Est injustement condamnée

Dans cette caverne sans fonds

*De rester à califourchons
A dada sur sa haquenée,
Attendant l'heureuse journée
Où par de grandes actions*

*De son preux Chevalier la valeur couronnée
L'aura rendu vainqueur d'autant de champions ;
Qu'il est de jours dans une année.*

*Ainsi l'admonestons , invitons & prions ,
Qu'il ait , pour délivrer l'Infante infortunée ,
An'abandonner point son Ecuyer poltron ,
Sancho Pança , par qui certaine Isle , dit-on ,
Tant bien que mal doit être gouvernée.*

SANCHO

A ce que je puis voir je suis en bon renom ,
Mon Excellence ici me semble un peu berné.

LA DUCHESSE.

Les Enchanteurs n'ont pas raison.

SANCHO.

Raison ou tort , leur faute est par moi pardon-
née ,

Je n'ai point de fiel , je suis bon.

MADIAN.

*Que D. Guichot enfin sçache que Dulcinée
Par un heureux événement
Verra changer sa destinée :
Mais ce ne sera qu'au moment*

Que Sancho sera las de son Gouvernement.

SANCHO.

C'est à quoi l'on n'a qu'à s'attendre.

Moi las de gouverner ? je ne suis pas si sot !

C'est un panneau qu'on vient me tendre.
Nous avez beau rêver , Monseigneur D. Guichot ;
Si j'en suis jamais las , je veux qu'on me berne.
L'Infante Dulcinée , à ce que je prévoi ,
Est pour longtemps encor là-bas dans la caverne.

D. GUICHOT.

Nous la délivrerons sans toi.

Mais Monseigneur le Duc voudra-t-il bien per-
mettre

Que

Que je puisse attendre en ces lieux
La fin du succez glorieux.

Que l'Enchanteur me fait promettre.

L E D U C.

Vous pouvez disposer de moi , de mes Etats :

Quels meilleurs sujets puis-je prendre ?

L'un pour les gouverner , l'autre pour les défendre.

Mais du Gouvernement Sancho doit être las ,
Avant que vous voiez la fin de l'avanture.

L A D U C H E S S E.

Toujours les Enchanteurs parlent ambiguëment ;

Et peut-être ceci n'est qu'une phrase obicure ,

Que nous pénétrerons après l'événement.

S A N C H O.

Ce ne sera pas moi , j'en jure

Qui prendrai soin d'en éclaircir le sens ;

Et si selon mon gré le Gouvernement dure ,

On ne sçaura rien de long-tems.

D. G U I C H Ô T.

Dans la fortune un rustre a toujours l'ame dure.

M A D I A N.

Au vieux Montezinos , au grand Archelaüs.

Que dirai-je , Seigneur ?

D. G U I C H O T.

Que D. Guichot confus

De voir quelle bonté pour lui les intéresse ,

Dans son malheur se tient heureux

D'avoir par un exprès appris ici par eux

Des nouvelles de sa Princesse ,

Et qu'il attend de leurs soins généreux

Le prompt effet de leur promesse.

S A N C H O.

L'effet , malgré les envieux ,

N'en sera pas si prompt , je pense :



SCENE VII.

LE DUC. LA DUCHESSE, SANCHE,
D GUICHOT, *Suite.*

D. L O P E.

D. L O P E.

S Eigneur, on vous attend pour tenir l'au-
dience.

S A N C H O.

Ne la pourroit-on point remettre après dîner,
Ou permettre qu'au moins j'allasse déjeuner?

L E D U C.

Il est quelques procez de ceux qu'on vous pré-
pare,

Qu'on doit juger à jeun.

L A D U C H E S S E.

C'est l'ordre.

S A N C H O.

Il est barbare;

Et si je reste en place on le réformera.

L A D U C H E S S E.

Tout ce que vous ferez l'Isle l'approuvera.

S A N C H O.

Cela doit être ainsi. Quel excez de misere;

Qu'un Grand ne fasse rien de ce qu'il voudroit
faire!

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHE,
LE DOCTEUR, D. LOPE,
D. GUICHOT, *Suite.*

SANCHE.



Uoi qu'inégal en rang, soiez couvert,
Docteur;

Monseigneur le Duc tantôt m'a fait pareil
honneur,

Et comme pour toujours c'est une chose
se dite,

De la cérémonie aussi moi je vous quitte.

LE DUC.

C'est un droit qu'avec nous vous aurez en tous
lieux.

SANCHE.

Grand merci pour mon chef, qui s'en trouvera
mieux.

Mais pourquoi vous ainsi venir à l'audience?

LA DUCHESSE.

Pour être les témoins de votre expérience,
Un semblable dessein amène D. Guichot.

SANCHE.

Vous serez tous témoins que je ne suis qu'un sot;
Comme en jugeant je sçai tout ce que je hazarde,

H

172 SANC HO PANCA,

J'ai peur de mal juger, si quelqu'un me regarde.

LE DOCTEUR.

Vous avez un esprit juste, droit, élevé,

Qui parmi les meilleurs tient le haut du pavé :

Mais enfin quoi qu'il soit sublime en toutes choses,

Nous allons l'éprouver sur trois ou quatre causes.

SANC HO.

Éprouvez. Mais je suis bien las d'être debout, Séions-nous.

D. GUICHOT à *Sancho*.

Prends bien aux proverbes sur tout.

LE DOCTEUR.

Je vous crois fort versé dans les Lettres humaines,

Très profond dans les Loix Antiques & Romaines.

SANC HO.

Pas trop.

LE DOCTEUR.

Que vous pourriez même en faire leçon Si vous l'entrepreniez, à Licurge & Solon.

SANC HO.

Ce n'est pas mon dessein, j'ai l'ame simple & bonne,

Et ne prétens donner de leçons à personne.

LE DOCTEUR.

Que sçavant dans le Droit, beaucoup plus qu'Ulpian,

Vous rendriez confus le grand Papinian,

Marcellus, Gordien, Proculus, Hermogene,

Modestin, Calistrate, Africanus, Alphene,

Leonce, Constantin, Thomas, Tribonian,

Tout le Décemvirat du bon Justinian,

Vernerus, Placentin, Aze, Accurte, Barthole,

Les Baides, Godefroi, Paul Castre, Jean d'Imole,

Fernand, Jason, Rebuffe, Alciat & Cujas.

S A N C H O.

Voilà bien des Messieurs que je ne connois pas.

LE DOCTEUR.

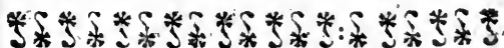
Mais je doute pourtant qu'en ces causes augustes
 Vous puissiez nous donner des décisions justes,
 Et pénétrer à fonds dans leurs obscuritez.

S A N C H O.

Ma foi j'en doute aussi, puisque vous en doutez.

LE DOCTEUR.

Que l'on ouvre.



S C E N E I I.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
 LE DOCTEUR, D. LOPE,
 D. GUICHOT, LEONORE, *en Bohé-*
mienne, FEDERIC *en Païsan.*

D. L O P E.

E Ntrez, vous, Madame l'éplorée.

LEONORE *en Bohémienne.*

Justice, Monseigneur, on m'a deshonorée,
 On m'a pris mon argent.

S A N C H O.

Le trait est fort vilain.

LA BOHEMIENNE.

Punissez ce maraut, ce voleur, ce coquin,
 Qui merite en effet les peines les plus vives.

S A N C H O.

Doucement, n'allons point d'abord aux invectives.

LA BOHEMIENNE.

Puis-je m'en dispenser ? est-il un mal plus grand ?

174 SANCHE PANCA,

Que de perdre à la fois & l'honneur & l'argent ?
A gens de mon métier quel indigné reproche ?
Ce malheureux m'a pris six ducats dans ma poche.

Quel triomphe pour lui , pour moi quel accident ,
D'avoir été volée ainsi par un manant !

SANCHE.

Avez-vous fait le coup dont elle vous accuse ?

LE PAISAN.

Où , Seigneur : mais

SANCHE.

Quoi ! mais ? ne cherchez point d'excuse ,
Rendez-lui cet argent , ou je vous fais punir.

LE PAISAN.

Mais , Seigneur

SANCHE..

Taisez-vous.

LA BOHEMIENNE.

Il veut les retenir.

SANCHE.

Allons , restituez.

LE PAISAN.

Mais , Monseigneur , de grace
Ecoutez mes raisons.

SANCHE.

Vos raisons ? quelle audace ?
Hé quel titre est-il donc pour voler ?

LE PAISAN.

Monseigneur . . .

SANCHE.

A moins qu'être Greffier , Sergent ou Procureur
Avez-vous cet argent ? hâtez-vous de le rendre.

LE PAISAN.

Je l'ai : mais

SANCHE.

Dépêchez , où je vous ferai pendre.

LA BOHEMIENNE.

Il est juste.

LE PAYSAN.

Oui j'ai pris l'argent dont vous parlez :
 Mais c'étoit six ducats que vous m'aviez volés ;
 J'ai repris mon argent.

LA BOHEMIENNE.

Deviez-vous le reprendre ?

Il falloit m'assigner pour me le faire rendre ;
 Il falloit , sans user de force à mon endroit ,
 Par de bonnes raisons apuier vôtre droit ,
 Et comme je prétens faire en cette occurence ,
 Employer la justice , & non la violence.

Ces ducats , par la loi qu'on garde parmi nous ,
 En entrant dans ma poche ont cessé d'être à vous :
 Vous me les avez pris , vous avez fait un crime ,
 Mon larcin ne rend pas le vôtre légitime.

Quand je vole un passant , je fais ce que je doi :
 Mais c'est un attentat que de me voler moi.

Le délit est constant , vous en êtes coupable ,
 Vous devez en porter la peine. Au préalable

Tout bien considéré , Monseigneur , je conclus

Qu'on me rende l'argent , & qu'on n'en parle plus.

S A N C H O.

Fort bien , vous concluez , vous , à vôtre manière ,
 Et vôtre homme aux ducats conclut tout au con-
 traire ;

Et comme vous deux , moi , je ne conclurai pas.

Au Païsan.

Mais avez-vous repris les six mêmes ducats ?

LE PAYSAN.

Seigneur , je n'en sçai rien.

LA BOHEMIENNE.

Seigneur , c'en étoit d'autres.

S A N C H O.

Il falloit prendre garde à reprendre les vôtres.

Voilà , je vous avouë , un fait bien épineux.

Au fonds , quoi qu'ils aient tort , ils ont raison
 tous deux :

La femme a volé l'homme & de force ou d'adresse

176 SANC HO PANCA ,

L'homme a repris l'argent à cette laronesse ;
La femme sur l'argent que cet homme a repris
Par la loi qu'elle cite a des droits bien acquis.
Je sçai bien d'autre part que la justice aprouve
Qu'on reprenne son bien par-tout où l'on le
trouve.

Morbleu quand une affaire a deux faces , deux
sens ,

Par ma foi les procès sont bien embarrassans.

C.à , Monsieur le Docteur , conseillez-moi , de
grace.

LE DOCTEUR.

Autant , & plus que vous l'affaire m'embarasse ;
Je conclus toutefois , mais sauf meilleur avis ,
Que la femme a fait mal , mais que l'homme a
fait pis.

SANC HO.

Ainsi donc tous les deux ont tort dans cette af-
faire ?

LE DOCTEUR.

Oüi.

SANC HO.

Pour bien décider voici ce qu'il faut faire.
Au Païsan.

Où sont vos six ducats ?

LE PAYSAN.

Les voila.

LA BOHEMIENNE.

Je soutiens ,
Et je le prouverai ; ce ne sont pas les siens.

SANC HO.

Tant mieux. Sur ce pied-là, vous en avez donc
d'autres ?

LA BOHEMIENNE.

Moi ?

SANC HO.

Ceux qui par la loi sont devenus les vôtres
Et qui furent les siens ci-devant ?

COMEDIE. 177
LA BOHEMIENNE.

Les voilà.

SANCHO.

Dans les mains du Greffier qu'on mette tout cela,

LE PAYSAN.

Jugez donc, Monseigneur.

LA BOHEMIENNE.

Condamnez ma partie.

SANCHO.

Nous verrons à loisir, la Justice est nantie.

LE DOCTEUR.

Seigneur, il ne faut point différer, s'il vous plaît ;
Et bien ou mal, enfin, il faut rendre un arrêt.

SANCHO.

Qu'on les pendre tous deux pour terminer l'affaire.

LE DOCTEUR.

Cette décision est un peu trop sévère.

LE PAYSAN.

Comment ! pendre les gens, Seigneur, pour six
ducats ?

LA BOHEMIENNE.

Quand il est tant de vols que l'on ne punit pas,

SANCHO.

Elle a raison au moins, Docteur, à le bien prendre,
Et pour de certains vols je n'ai jamais vû pendre.

LE DOCTEUR.

Ni moi non plus, & j'entre fort dans ses raisons.

SANCHO.

Il est pourtant certain que l'on pend les larrons.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous jamais lû... ?

SANCHO.

Non.

LE DOCTEUR.

Qu'autrefois la Grece

Aprévoit les larcins commis avec adresse :

SANCHO.

La Grece ! cette femme étoit de fort bon sens.

178 SANCHO PANÇA,
Et pour des tours d'adresse on ne pend point les
gens.



SCENE III.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
LE DOCTEUR, D. LOPE,
D. GUICHOT, LEONORE *en Bohemienne*, FE'DERIC *en Païsan*.

D. LOPE.

D'Un arrêt décisif le peuple est en attente,
Il murmure, & l'on craint qu'il ne s'impac-
tiente.

SANCHO.

A-t-il dîné ce peuple ?

D. LOPE.

Oui vraiment, Monseigneur.

SANCHO

Il est donc plus heureux que n'est son Gouver-
neur.

Monfieur le Duc, ce peuple a grand tort, je vous
jure,

C'est moi qui meurs de faim, & c'est lui qui
murmure.

LE DUC.

Hâtez-vous de juger.

SANCHO.

Jugeons, puisqu'il le faut,
Pour contenter le peuple, & pour dîner plutôt.
Ainsi, vû les larcins approuvez par la Grece,
Entendu les raisons de la demandresse,
Celles du défenseur, & tout vû bien à fonds,
Et bien considéré, j'absous ces deux fripons.

LE DUC.

C'est fort bien décider.

LA DUCHESSE.

Quel excès de clemence!

D. GUICHOT.

Je ne scaurois assez admirer , quand j'y pense ;
Comme à ceux qu'il élève aux emplois impor-
tans

Le Ciel pour les remplir donne aussi des talens.
Sancho n'étoit qu'un rustre étant dans l'indi-
gence ,

Et Sancho Gouverneur est plein d'intelligence.
La fortune fait l'homme , elle n'a qu'à vouloir ,
Et quand elle nous place , elle nous fait valoir.

LA BOHEMIENNE.

Et l'argent, Monseigneur ?

SANCHO.

Nous me la baillez bonne,
Demander de l'argent lorsque l'on vous par-
donne ;

Est-ce que sans profit on adoucit la loi ?

Les ducats confisquez applicables à moi.

Hé bien de Gouverneur fais-je si mal l'office ?

LE DOCTEUR.

Vous venez de juger comme eût fait la Justice.

SANCHO.

C'est sans jamais avoir étudié pourtant.

LE DOCTEUR.

Aux autres.

SANCHO.

C'est assez ; car le dîner attend,
Ou j'attens le dîner moi , c'est la même chose.
Pour mon commencement c'est assez d'une cause,
Plus de procès.

LE DOCTEUR.

Seigneur , il en est encor un.

SANCHO.

A tantôt.

180 SANCHE PANÇA,
LE DUC.

Sans celui qu'on ne peut voir qu'à jeûn.

SANCHE.

Il falloit donc vider celui-là dès l'entrée,
Et le reste eût été jugé l'après-dînée.

LE DOCTEUR.

Il faut avant dîner décider celui-ci.

SANCHE.

Qu'on fasse donc entrer ce procès.

D. LOPE.

Le voici.

SCENE IV.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHE,
LE DOCTEUR, D. GUICHOT,
D. LOPE, ELVIRE *en Madame*
Rodrigue, D. CARLOS.

SANCHE.

ÇA de quoi s'agit-il ?

ELVIRE *en Mad. Rodrigue.*

Tu testament d'un pere ;

Fait pour & contre un fils de certaine manière,

Que le fils, quoique fils, ne se peut marier

Que par mon seul aveu, s'il veut être héritier.

D. CARLOS.

Nous venons vous prier de nous rendre justice.

SANCHE.

Vous êtes donc le fils, vous ?

Mad. RODRIGUE.

Et moi la tutrice.

LE DOCTEUR.

Il faut juger la chose avec grande équité.

S A N C H O.

Il faut d'abord du fait sçavoir la vérité,
Voions le testament.

Mad. RODRIGUE.

Le voila.

S A N C H O.

Qu'on le lise.

Prenez ce soin, Dôcteur, de crainte de surprise,
Et bien exactement pesons-en tous les mots.

LE DOCTEUR lit.

*Extrait du testament du pere de Carlos.**Mon intention est que Madame Rodrigue,**Que j'ai toujours connue un vrai diable en intri-*
gues...

Mad. RODRIGUE.

Le pauvre homme!

LE DOCTEUR.

*Et par qui j'ai gagné vingt procès,
Soit de mon fils tutrice au jour de mon décès.*

Mad. RODRIGUE.

Voiez depuis quel tems je m'en suis emparée,
Et si quelqu'autre à moi doit être préférée.

S A N C H O.

N'interrompez donc point.

Mad. RODRIGUE

Excusez, Monseigneur;

La passion me fait parler avec chaleur.

S A N C H O.

Poursuivez,

LE DOCTEUR.

Et je veux que pour reconnoissance

*Dés soins qu'elle aura pris d'élever son enfance,
Ce fils, dont la fortune & les jours me sont chers
Beaucoup plus que la vie & les biens que je perds...*

Mad. RODRIGUE.

Où pour lui sa tendresse alloit jusqu'à l'extrême:
Mais il ne l'aimoit pas aussi fort que je l'aime,
Monsieur le Gouverneur.

182 SANCHOPANCA,
SANCHO.

Nous comprenons cela.

Mad. RODRIGUE.

Il me tourne l'esprit ce petit fripon-là.

SANCHO.

Oh ! finissez , Madame , ou la peste vous crève.

Mad. RODRIGUE.

Je me tais , Monseigneur , & consens qu'on acheve.

LE DOCTEUR

*Au sortir de l'enfance , & déjà commençant
A devenir un jeune & fort adolescent ,
De tempérament mûr , c'est-à-dire nubile.*

Mad. RODRIGUE.

Il l'est , & reconnu tel par toute la Ville ,
Et c'est-là ce qui fait le sujet du procès ,
Dont par vôtre équité j'attens un bon succès.
Vous êtes mon espoir , mon appui , mon refuge.

SANCHO.

Femme ou démon , tais-toi : si tu veux qu'on te
juge ,

Ou je vais m'en aller.

Mad. RODRIGUE.

Oui , vous avez raison ;

De ma vivacité je demande pardon ,
L'amour vif à contraindre est beaucoup difficile.

SANCHO.

Il y paroît vraiment.

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire nubile.

SANCHO

Poursuivez.

LE DOCTEUR lit.

*Mon fils donc , en dût-il enrager ,
Par son choix à l'himen ne pourra s'engager ,
Sans en avoir l'aveu de la Dame tutrice ,
A qui dans ce cas-là je veux qu'il obéisse :
Et s'il ne le fait pas , j'ordonne qu'il n'aura
D'autre part de mes biens que ce qu'elle voudra ;*

COMEDIE. 183

Et déclare que c'est ma volonté dernière.

S A N C H O.

Cette volonté-là, Docteur, me paroît claire.

LE DOCTEUR.

Le testament n'a pas la moindre obscurité :

Mais du fait à présent sçachons la vérité.

Que prétend la tutrice, & que veut le pupile ?

S A N C H O.

Oui, parlez, vous, Monsieur l'adolescent nubile.

D. CARLOS.

Monseigneur, par les soins de Madame élevé,

Je puis vous protester que j'en ai conservé

Jusques à ce moment une reconnoissance

Dont pour moi sa conduite aujourd'hui me dis-
pense.

Mad. RODRIGUE.

Ma conduite ? comment ? qui pourroit la blâmer ?

Hé ! quel mal fais-je, ingrat, que de te trop ai-
mer ?

D. CARLOS.

C'est cet amour qui fait le sujet de ma plainte :

Madame, jusqu'ici nourri dans la contrainte,

Parce que vous étiez maîtresse de mon bien...

Mad. RODRIGUE.

En le soignant je l'ai regardé comme mien.

A ne te point lier des nœuds du mariage ;

Sans prendre mon aveu le testament t'engage :

Si tu fais autrement, tous les biens sont à moi ;

Si tu veux m'épouser, cruel, ils sont pour toi.

S A N C H O.

Hé ! bien c'est un moien d'accommoder l'affaire.

D. CARLOS.

Je ne puis, Monseigneur, me résoudre à le faire.

Mille fois là-dessus je me suis consulté,

Et depuis quelques jours une tendre beauté,

Aussi jeune, aussi belle, aussi vive & charmante

Que Madame l'est peu, me ravit & m'enchanté.

184 SANCHO PANCA,

Mad. RODRIGUE.

Quoi m'oser dire en face ainsi des duretez,
Monseigneur ?

SANCHO.

Suprimez certaines veritez,
Pupile, vous devez respect à la tutrice.

Mad. RODRIGUE.

Et de l'amour aussi, s'il me rendoit justice.

D. CARLOS.

C'est-là de vos papiers ce qu'il vous faut raier,
Et si je vous en dois, je ne puis vous paier,
Mon cœur, mes sermens, tout m'engage avec
une autre :

Voilà mon parti pris, il faut prendre le vôtre.

Mad. RODRIGUE.

Hé ! bien donc je le prens, & je ne t'aime plus.
Feu ton pere a laissé quatre-vingt mille écus :
C'est justement deux cens quarante mille livres.
Pour me vanger, ingrat, des maux où tu me li-

vres,

Qui sans exagerer seront tous des plus grands ;
Je ne te donnerai que douze mille francs.

D. CARLOS.

Que douze mille francs !

SANCHO.

Mais, Madame Rodrigue,

Que le défunt connut pour un diable en intri-

gue,

Des biens qu'il a laissés vous faites-là deux lots
Bien inégaux entr'eux ; & prenez le plus gros ;
La probité, l'honneur, peuvent-ils vous permer-

tre...

Mad. RODRIGUE.

Je suis le testament, Monseigneur, à la lettre.

SANCHO.

Mais n'avez-vous point trop de régularité ?

Mad. RODRIGUE.

Seigneur, le testament doit être exécuté.

D. CARLOS.

Et de mon côté, moi, je prétens qu'on le casse.

SANCHO.

Docteur ?

LE DOCTEUR.

On ne le peut.

SANCHO.

C'est ce qui m'embarasse.

Pour ne pas épouser une vieille beauté,

Il est fâcheux de voir un fils desher ré,

Et je ne comprends pas comment il se peut faire

Qu'en mourant ç'ait été l'intention du pere.

LE DOCTEUR.

Le fait est des plus clairs ; pourtant le fils n'aura

Que la part seulement que Madame voudra.

Mad. RODRIGUE.

Vous voyez, Monseigneur.

SANCHO.

Oui, je vois, laissez faire,

Et commence à trouver le nœud de cette affaire,

Le mort en son vivant n'étoit point un benêt.

Combien à ce jeune homme offrez-vous, s'il vous plaît ?

Mad. RODRIGUE.

Douze mille francs.

SANCHO.

Bon, douze mille francs.

Mad. RODRIGUE.

Douze,

S'il ne m'épouse pas ; tout le bien s'il m'épouse.

SANCHO.

Vous ne voulez pas, vous épouser !

D. CARLOS.

Nullement.

SANCHO.

Et vous vous soumettez aux loix du testament ?

D. CARLOS.

Seigneur, le testament ne m'est pas favorable.

186 SANCHE PANCA,
SANCHE.

J'ai plus d'esprit que vous : ou je me donne au diable.

C'à, des deux parts des biens par le défunt laissez :
Laquelle voulez-vous ?

Mad. RODRIGUE.

La grosse.

SANCHE

C'est assez.

La chose à décider n'est pas fort difficile :
La part que vous voulez est celle du pupile.
Il aura donc soixante-seize mille écus,
Les quatre autres pour vous, & qu'on n'en parle plus.

C'est-la du testament le sens en évidence,
Je le juge, & le prends dessus ma conscience.

LE DUC.

Quel Gouverneur jamais parut plus éclairé !

LA DUCHESSE.

Le grand Sancho ne peut allez être admiré.

LE DOCTEUR.

Quel prix donnera-t-on à ses rares mérites ?

SANCHE.

Bien à dîner, de grace, & je vous en tiens quittes.

D. GUCHOT.

On ne peut trop louer ta modération,
Sancho, tes besoins seuls font ton ambition.





SCENE V.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
LE DOCTEUR, D. GUICHOT,
D. LOPE, ELVIRE *en Madame*
Rodrigue, D. CARLOS, FABRICE.

D. LOPE *au Duc.*

S Eigneur, du Gouverneur on a servi la table:
S A N C H O.

Allons donc nous y mettre.

F A B R I C E.

Un homme vénérable,
Qui paroît étranger, souhaite avoir l'honneur
De dire avant dîner un mot au Gouverneur,

S A N C H O.

Un mot avant dîner ! oh parbleu qu'il attende.

L E D U C.

Cette incivilité, Sancho, seroit trop grande ;
Aux étrangers sur-tout on doit certains égards.

S A N C H O.

Quoi ! s'il en arrivoit ici de toutes parts

Quand la table est servie, aux dépens de mon
ventre

Il faudroit...

L E D U C.

N'écouter que celui-ci. Qu'il entre:

S A N C H O.

Soit : mais que désormais à l'heure de manger

On ne laisse dans l'Isle entrer nul étranger.



SCENE VI.

DE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
LE DOCTEUR, D. GUICHOT,
D. LOPE, L'ETRANGER.

L'ETRANGER.

UN Tribunal fameux, un autre Arcopage
Près de vôte Grandeur me fait faire un
voiage,

Sçachant que vous étiez un nouveau Gouverneur,
Plein d'érudition, de droiture de cœur,
De subtiles clartez, & de délicatesse,
De pénétration, d'esprit, & de sagesse.

SANCHO.

Il est vrai, j'en conviens, & que si je suis plein,
Ce n'est que de cela, du reste j'ai grand faim:
C'est pourquoi dites-moi le sujet du message
En très-peu de discours, & puis troussiez bagage.
Allons!

L'ETRANGER.

De mon pais le souverain Seigneur
A pris pour le mensonge une si grande horreur,
Que pour en corriger les grands & le vulgaire
Il a fait contre lui la loi la plus sévère,
Sur un fleuve qui passe au sein de ses Etats
Est un grand pont, au bout sont quatre Magis-
trats

Pour maintenir la loi que le Seigneur a faite
Près de leur tribunal potence toujours droite.

Quiconque veut passer doit être interrogé,
D'où vient-il? où va-t-il? puis aussi-tôt jugé:
Mais la loi veut qu'il jure, & sans espoir de grâce

Qu'il soit pendu s'il ment, & s'il dit vrai qu'il
passe.

Remarquez bien ceci, s'il ment qu'il soit pendu;
Le fait est important.

S A N C H O.

Je l'ai bien entendu :

Qu'il soit pendu s'il ment, & s'il dit vrai qu'il
passe.

L' E T R A N G E R.

Fort bien vous y voila.

S A N C H O.

Venons au fait, de grace.

L' E T R A N G E R.

Oui, Monseigneur, j'y viens. Or donc voici le cas
Dont sont embarrasés Messieurs les Magistrats.

Un mauvais goguenard d'une mine arrogante,

D'un air imperieux pour passer le presenté,

On l'arrête, on demande : Où portez-vous vos pas ?

Le drôle par mépris d'abord ne répond pas ;

Mais à la fin pourtant, ne pouvant s'en défendre :

A ce gibet, dit il, je vais me faire pendre.

S A N C H O.

Hé ! que ne le pend-on, puisqu'il en est contenté
Pendez.

L' E T R A N G E R.

La loi l'ordonne, & la loi le défend ;

Il est sûr s'il dit vrai qu'il ne le faut pas pendre.

Vous comprenez.

S A N C H O.

Rien n'est plus facile à comprendre.

L' E T R A N G E R.

Et s'il n'est pas pendu, n'aura-t-il pas menti ?

S A N C H O.

Il est vrai.

L' E T R A N G E R.

Dites donc, s'il vous plaît, quel parti

En tel cas, Monseigneur, prendroit votre sagesse ?

La Justice du Pont à vous par moi s'adresse.

190 SANCHE PANCA,

SANCHE.

Mon ami , pour avoir mon avis là-dessus
Venez-vous de bien loin ?

L'ETRANGER.

De cent milles , & plus

SANCHE.

Cent milles , c'est beaucoup.

L'ETRANGER.

J'en ai fait d'avantage :

Mais avec grand plaisir , sûr d'avoir l'avantage
De voir votre Grandeur.

SANCHE

En feriez-vous serment ?

L'ETRANGER.

J'en jure.

SANCHE.

On est chez vous étranglé quand on ment.

L'ETRANGER.

Avec grande raison.

SANCHE.

Qu'on prenne donc la peine

De vous aller brancher dans la place prochaine.

LE DOCTEUR.

C'est rendre un jugement injuste contre lui.

SANCHE.

Si je suis Gouverneur , ce n'est que d'aujourd'hui ;
Quelque bruit qu'en ait pû semer la renommée ;
La Justice du Pont n'en peut être informée ;
Et cette question dont on vient me berner
Est pour me faire pièce , & tarder le dîner.

LA DUCHESSE.

Ah ! ne le croiez pas , Sancho , je vous en prie.

LE DUC.

Je ne souffrirois pas cette plaisanterie.

D GUICHOT.

On s'en mordroit les doigts.

SANCHE :

Je ne m'y trompe pas

De mon Gouvernement on veut me rendre las,
C'est par cette raison que l'on m'impatiente,
Pour pouvoir au plûtôt desenchanter l'Infante ;
Mais je tiens bon.

LE DOCTEUR.

Seigneur, sur cette question
Il faut avoir pourtant votre décision ;
On vous a dit la loi, le fait, la conséquence,
Prononcez.

S A N C H O.

Oh ! parbleu donnez-vous patience :
Il semble à ces Messieurs qu'on n'ait qu'à pro-
poser,

On n'attrape le but qu'à force de viser.
La loi de votre Pont est sotte, & j'ordonne
Qu'on ait à la casser, puis qu'elle n'est pas bonne.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas là, Seigneur, ce qu'on vient deman-
der,
Ce n'est pas-là juger.

S A N C H O

Parbleu c'est décider.

Il ne faut point de loix qui ne soient nécessaires ;
Les plus heureux Etats sont ceux qui n'en ont
guères ;

En suivant une loi dites-moi quel moien,
Docteur, de bien juger quand la loi ne vaut rien ?
Voilà dans tout ceci ce que je puis résoudre.

L' E T R A N G E R.

Il faut ou condamner, Seigneur, ou bien absoudre.

S A N C H O.

Morbleu pour me réduire à rêver sur cela
Pourquoi ce plat bouffon va-t-il passer par-là ?
Mais puisqu'il est écrit, pour rendre la justice,
Qu'il faut absolument qu'on pardonne ou punisse,
Que les Juges du Pont aprennent que j'absous.

L' E T R A N G E R.

Pourquoi ?

192 SANCHE PANCA,
SANCHE.

Parce que c'est le parti le plus doux.
Quand le crime est léger, & la peine douteuse,
Faire périr quelqu'un seroit chose odieuse.

LE DUC.

Vive le grand Sancho.

LA DUCHESSE.

C'est juger que cela.

SANCHE.

Puisque j'ai si bien fait, je veux m'en tenir-là.

D. GUICHOT.

Que dans tes jugemens je te trouve admirable!

LA DUCHESSE.

L'histoire dans cent ans n'en sera pas croiable.

LE DUC.

J'en suis tout étonné.

L'ETRANGER.

J'en demeure confus.

SANCHE.

Moi, je suis affamé, si jamais je le fus.

LE DUC.

Allez donc bien dîner.

LA DUCHESSE.

Je vous le recommande.

Traitez-le en Prince.

SANCHE.

Bon, c'est ce que je demande.

Mais dînerai-je seul?


LA DUCHESSE.

Cela se doit.

LE DUC.

Qu'avec nous D. Guichot vienne dîner aussi. Ainsi


Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.
 SANCHEO, LE DOCTEUR,
Suite.

SANCHEO.

 E' bien croit-on m'avoir assez fait promener ?

Et faut-il tant chercher pour trouver un dîner ?

LE DOCTEUR.

Quelque Enchanteur maudit en ce Palais dérange
 La sale du festin où le Gouverneur mange.

SANCHEO.

Qu'est-il besoin, Docteur, de sale, de festin ?

Point de cérémonie, & que je mange enfin.

La cave, le grenier, l'escalier, la cuisine,

Tout est égal pour moi : mais au moins que je dîne.

LE DOCTEUR.

On a fait préparer une table pour vous,

Qu'on dit être servie.

SANCHEO.

Oùi, j'en sens les ragoûts.

LE DOCTEUR.

Vous comprenez donc bien que vous ferez grand' chere ?

194 SANCHO PANÇA, A,
S A N C H O.

Il est vrai ; cependant depuis une heure entiere
Je sens la même chose , & ne vois rien. Tenez ,
Docteur , il est fâcheux de dîner par le nez ;
De ces mets savoureux une odeur succulente
M'ébranle la mâchoire , & la faim s'en augmen-
tc.

Commandez qu'on m'apporte ici sur deux tonneaux
Des pâtés , des jambons , & quelques aloiaux ,
De bon gros pain , du vin , de l'ail & du fromage ;
Je suis sobre , & n'en veux pour moi pas davantage

LE DOCTEUR.

Non , non , un Gouverneur doit dîner autrement
Avec plus d'apareil , plus délicatement.

S A N C H O.

Je crains dans les repas trop de délicatesse.

LE DOCTEUR.

Je sçai ce que m'a dit Madame la Duchesse ,
De vous traiter en Prince.

S A N C H O.

Où , c'est l'ordre , il est vrai
Mais je vous en dispense.

LE DOCTEUR.

Oh ! non , je le suivrai.

S A N C H O.

Mais , Docteur , le mérite est dans la diligence ;
S'il faut attendre encor , je suis mort.

LE DOCTEUR.

Patience

De ce retardement nous allons voir la fin.
Justement j'aperçois la sale du festin ,
Malgré l'enchantement la porte s'en découvre ,
Le charme est dissipé , l'Enchanteur fuit , ou ouvre

SCENE II.

SANCHO, LE DOCTEUR,
UN CUIRASSIER, UN MAISTRE
D'HOSTEL.

SANCHO.

LE Ciel en soit loué ; passons donc.
UN CUIRASSIER.

Alte-là.

LE DOCTEUR.

Mais c'est le Gouverneur.

LE CUIRASSIER.

Hé bien ! que fait cela ?

SANCHO.

Comment que fait cela ? si je...

LE DOCTEUR.

Laissez-le dire ;

Voions quelle raison.

LE CUIRASSIER.

Lisez, vous sçavez lire.

LE DOCTEUR *lit.*

Pour le dîner du Gouverneur

Voici la sale préparée :

Mais d'être Chevalier s'il n'avoit point l'honneur,

Ne pouvant en avoir l'entrée,

Il faudroit qu'il dinât par cœur.

SANCHO.

Comment donc ?

LE DOCTEUR.

Il est vrai, c'est la règle prescrite,

Je l'avois oubliée.

196 SANCHE PANCA,

SANCHE.

Quelle règle maudite !

LE DOCTEUR.

Ne vous souvient-il point d'être armé Chevalier ?
Voicz.

SANCHE.

Confusément : un jour nôtre Barbier. :

Je me souviens du moins que j'en eus grande en-
vie.

LE DOCTEUR.

Prenez garde à mentir, il y va de la vie.

SANCHE.

Il y va de la vie ?

LE DOCTEUR.

Oùi vraiment.

SANCHE.

En ce cas

Je me souviens fort bien que je ne le suis pas :
Mais la Chevalerie est bonne pour la gloire,
Hé qu'en a-t-on besoin pour manger & pour boire,

Il ne faut qu'un gosier ; un estomac, des dents.

LE DOCTEUR.

Nul, s'il n'est Chevalier, ne mange là-dedans.

SANCHE.

Hé bien soit, je consens de dîner à la porte,
On a servi la table ?

LE MAISTRE D'HOTEL.

Oùi, Seigneur.

SANCHE.

Qu'on l'apporte

LE DOCTEUR.

Vous manger à la porte ! il nous seroit honteux
Que nôtre Gouverneur. . .

SANCHE.

Honteux soit, je le veux

LE DOCTEUR.

Nous n'avons point d'exemple encor d'aucune af-
faire.

Pareille à celle-ci.

SANCHO.

Hé bien il en faut faire,

J'en servirai.

LE DOCTEUR.

Mais si. . .

SANCHO.

Mais, Monsieur le Docteur,

Je dois être obéi, si je suis Gouverneur.

LE DOCTEUR.

Un Gouverneur ne peut déranger certain ordre.

SANCHO.

Il n'en est point sur qui les Grands ne puissent mordre.

LE DOCTEUR.

Vous ne mordrez pourtant point sur celui que j'ai.

SANCHO.

Je te mordrai moi-même, & je suis enragé.

Prends-y garde.

LE DOCTEUR.

Seigneur, gardez la bienveillance.

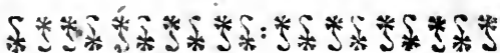
SANCHO.

Et comment la garder, quand on perd patience ?

Point de milieu, Docteur, quoi qu'il puisse arriver,

Ou que la table vienne, ou je vais la trouver.





SCENE III.

SANCHO, LE DOCTEUR, BASILE,
LE MAISTRE D'HOTEL,

Suite.

BASILE *bas au Docteur.*

LE Duc & la Duchesse, avec leur compagnie ;
Sont pour voir le dîner dans cette jalousie,
Ils ont déjà pris place, & quand il vous plaira, . . .

SANCHO.

Que vous dit-on, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Que dès qu'il le voudra
Monsieur le Gouverneur à rabie se peut mettre ;
Malgré l'ordre ancien le Duc veut bien permet-
tre

Qu'il y dîne aujourd'hui, quoique simple Ecuier,
Demain on aura soin de l'armer Chevalier.

SANCHO.

Ma foi Monsieur le Duc est brave homme, ou je
meure

Plus de remise donc, & dinons tout à l'heure.

*La Sale s'ouvre, & l'on voit un grand
buffet, & une table bien garnie
Sancho continuë.*

Que je vais m'en donner ! que de mets ! que de
plats !

Mais par où commencer ? ma foi je ne sçai pas.
Du pain . . . à boire . . . non, mangeons d'abord . . .
de grace.

Aprochez ce ragoût . . . mettez l'autre à sa place.
Messieurs, point, s'il vous plaît, d'interrogation

Je veux dîner sans bruit , sans interruption.
Goutons de ce ragôut. Ah ! qu'il a bonne mine.

LE DOCTEUR.

Officier , reportez ce plat à la cuisine.

S AN C H O.

Comment ? à quel propos le faire rapporter ?

LE DOCTEUR.

C'est pour vous empêcher , Monseigneur , d'en goûter.

S AN C H O.

Mais j'en veux goûter moi.

LE DOCTEUR.

Le Ciel vous en préserve ;

Il est trop nourrissant.

S AN C H O.

Tant mieux.

LE DOCTEUR.

Qu'on le desserve.

S AN C H O.

Hé bien j'y consens : mais mangeons de celui-ci.

LE DOCTEUR.

Trouvez-bon , s'il vous plaît , qu'on le reporte aussi.

S AN C H O.

Le trouver bon ! nenni , je ne suis pas si bête.

LE DOCTEUR.

Otez.

S AN C H O.

N'en faites rien , je casserai la tête.

A qui pour desservir s'osera présenter.

LE DOCTEUR.

Seigneur.

S AN C H O.

Ceci commence à m'impacienter.

Docteur.

LE DOCTEUR.

Vôtre santé , Seigneur , nous est trop chere
Pour vous laisser jamais rien manger qui l'altère :

SANCHE.

Je vous suis obligée : mais Docteur, entre nous
Ma santé m'est du moins aussi chère qu'à vous.

LE DOCTEUR.

Ces ragoûts succulens détruisent la machine,
Au lieu des'en nourrir, l'estomac se ruine :
Ces mets sont, selon moi, la peste des repas.

SANCHE.

Pourquoi donc les servir, si l'on n'en mange pas ?

LE DOCTEUR.

Par forme seulement, pour la cérémonie ?
Il faut bien que d'un Grand la table soit garnie.

SANCHE.

Ce raisonnement-là me feroit enrager :
Que sert de la garnir, si ce n'est pour manger ?
Vos conseils sont fort bons pour tenir l'audience
Pour la table neant, & je vous en dispense.

LE DOCTEUR.

Mais dans l'Isle, Seigneur, ma grande fonction.
Est d'avoir sur la vôtre entière inspection.

SANCHE.

D'avoir inspection sur ma table ! à quel titre ?
Qui de mon apétit vous a rendu l'arbitre.

LE DOCTEUR.

Vous ignorez, Seigneur, que je suis Medecin.

SANCHE.

Medecin, soit, soiez inspecteur de bassin.
A la bonne heure : mais inspecteur de ma table,
Vous ne le ferez point, ou je me donne au diable.

LE DOCTEUR.

Après des Gouverneurs aucun autre que moi
N'aura droit, moi vivant, d'exercer cet emploi.
Puisque c'est Monseigneur le Duc qui de sa grace
M'en a revêtu.

SANCHE.

Lui

LE DOCTEUR.

Lui-même.

S AN C H O .

Je vous casse.

Moi.

LE DOCTEUR.

Vous , Seigneur ,

S AN C H O .

Moi-même , & vous ferai bien voir.

Qu'on n'a point d'inspecteur , si l'on n'en veut
avoir.

Pour preuve de cela.

LE DOCTEUR.

Comment , vôtre Excellence

Mange de ces ragoûts contre mon ordonnance ?

S AN C H O .

Où j'en mange , Docteur , & je m'en creverai.

LE DOCTEUR.

Je suis bien sûr que non ; car je l'empêcherai.

Qu'on les ôte.

S AN C H O .

Docteur.

LE DOCTEUR.

Vîte qu'on obéisse.

S AN C H O .

Attendez.

LE DOCTEUR.

Dépêchez.

S AN C H O .

Arrêtez. Quel supplice !

LE DOCTEUR.

Nous avons intérêt à prendre soin de vous.

S AN C H O .

Que mangerai-je donc ?

LE DOCTEUR.

Tout , hormis des ragoûts !

S AN C H O .

Encore est-ce. Approchez cet oiseau de rivière.

LE DOCTEUR.

J'oserai , Monseigneur , vous faire une prière.

202 SANCHO PANÇA,
SANCHO.

Quoi ?

LE DOCTEUR.

De n'en point manger.

SANCHO,

Et moi dans ce moment

Je vous défens , Docteur , & très-expressement ,
De m'è prier de rien , & de me rien défendre.

LE DOCTEUR.

Faires-moi seulement la grace de m'entendre,

SANCHO.

Non , je n'écoute rien.

LE DOCTEUR.

Monseigneur.

SANCHO.

Je suis sourd,

LE DOCTEUR.

L'oiseau de rivière est un aliment très-lourd.

SANCHO.

Tant mieux , il m'è convient.

LE DOCTEUR.

Il a dans sa structure

Les deux extrémitéz d'une double nature ,
Et comprenant en soi la chair & le poisson ,
Je le tiens dangereux.

SANCHO.

Et moi je le tiens bon.

LE DOCTEUR.

Il est mortel , Seigneur , ce n'est point raillerie.

SANCHO.

Hé bien donnez-moi donc quelque perdrix rôtie.

LE DOCTEUR.

Une perdrix , Seigneur ! ah ! n'en mangez jamais.

SANCHO.

La raison ?

LE DOCTEUR.

Là-dessus consultez Rabelais.

SANCHE.

J'en crois mon appetit , sans consulter personne ,
Et je trouve , Docteur , sa décision bonne.

LE DOCTEUR.

La perdrix ne vaut rien , & sur cet aliment
Hippocrate a parlé très-décisivement.

Toute réplétion est préjudiciable :

Mais celle des perdrix est la plus dommageable ;

Avicene & Fernel en demeurent d'accord ,

Bontekoe soutient qu'elles donnent la mort ;

Le sçavant Gallien défend dans ses ouvrages

En termes très-exprés d'en donner même aux

Pages ,

Lescale , Rondelet , de Laurent , Rabelais ,

Ont étendu depuis la défense aux Laquais ,

Et nous ne voions point en maison bien réglée

Qu'on mette des perdrix pour des gens de livrée.

Pline ce grand Auteur. . . .

SANCHE.

Monsieur le Medecin ,

Faites-les donc ôter : mais donnez ce lapin.

LE DOCTEUR,

Vous n'en mangerez point , Monseigneur , je vous

SANCHE.

[jure.

Je n'en mangerai pas ?

LE DOCTEUR.

Mauvaise nourriture :

De tous les animaux bardez , lardez , rôtis ,

Excepté seulement & canards & perdrix ,

C'est le plus mal-faisant ; & j'ai lû dans l'histoire

Un accident étrange , & difficile à croire.

Je ne m'en souviens point sans en être affligé.

SANCHE.

Vous n'avez fait que lire , & moi j'en ai mangé ;

Et m'en suis trouvé bien : ainsi ne vous déplaît ,

J'en mangerai , Docteur , encore tout à mon aise.

LE DOCTEUR.

Qu'il vous déplaît ou non , je suis ferme en ce point,

204 SANCHO PANCA,
Et je l'ai bien juré, vous n'en mangerez point.
SANCHO.

Non.

LE DOCTEUR.

Non.

SANCHO.

Donnez moi donc de ce rable de lièvre;

LE DOCTEUR.

C'est un animal triste, & qui donne la fièvre.

Abfit.

SANCHO.

Abfit vous-même. Aproxchez donc ces plats;

Une becalfe, bon.

LE DOCTEUR.

Vous n'y toucherez pas.

SANCHO.

La raison ?

LE DOCTEUR.

La raison ? elle est toute évidente :

C'est un oiseau grossier, rempli d'humeur peccante,

Qui l'attache à la terre & ne lui permet pas,
Comme chacun le sçait, de voler que fort bas.

C'est de tous les oiseaux le plus mélancolique,

Que le froid engourdit, & rend paralytique,

Et pour justifier combien il est mauvais,

Qu'on en donne à des chiens, ils n'en mangent
jamais.

SANCHO.

Il est vrai, j'en conviens.

LE DOCTEUR.

Otez-là donc pour cause.

SANCHO.

Si faut-il pourtant bien manger de quelque chose.

LE DOCTEUR.

Oùi, Seigneur, & j'ai fait aprêter avec soin

Douze cornets d'oublics & deux tranches de
coin ;

Après quoi vous boirez deux grands verres
d'eau claire.

SANCHO.

Quel dîner !

LE DOCTEUR.

Il sera léger, mais salutaire.

SANCHO.

Hé ! que ferai-je donc de mon grand apétit ?

LE DOCTEUR.

Vous mangerez, Seigneur, ce que je vous ai dit.

SANCHO.

Rien autre chose ?

LE DOCTEUR.

Non.

SANCHO.

Dites moi, galant homme,

Ne puis-je par hazard sçavoir comme on vous
nomme,

Quel est votre pays, votre famille, enfin

De quelle Faculté vous êtes Medecin ?

LE DOCTEUR.

On me nomme Docteur, Pedro, Rezio, d'Aguerre,

De Tirtea Fuera, Château, Village, ou terre

Proche d'Almodobar, & j'ai pris mes degrez

Dans Olsonne, aussi-bien qu'Antonio Perez.

SANCHO.

Oh bien, Docteur Pedro, Rezio, de Malaguerre,

De Tirtea Fuera, Château, Village, ou terre

Proche d'Almodobar, qui prîtes vos degrez

Dans Olsonne, aussi-bien qu'Antonio Perez,

Sortez de ma présence, & faites votre compte

Que s'il faut qu'à la fin la rage me surmonte,

Je vous romprai la tête avec ces mêmes plats

Desquels vous prétendez que je ne mange pas.

LE DOCTEUR.

Seigneur.

SANCHO.

Sortez d'ici, Medecin mal habile ;

206 SANCHE PANCA,

Et ne m'échauffez pas d'avantage la bile.

Un métier ne vaut rien, s'il ne donne du pain :

Je serois Gouverneur, & je mourrois de faim.

LE DOCTEUR.

Du moins.

SANCHE.

J'étranglerai le Seigneur Pedro Reze

LE DOCTEUR.

Je fors donc.

SANCHE.

Tu fais bien. Ah ! mangeons à nôtre aise

Et bécasse & perdrix sans contradiction :

Au diable le maroufle & son inspection.

C'à, vous, mettez-vous-là, point de cérémonie

J'aime fort à dîner, mais je veux compagnie.

LE MAISTRE-D'HOTEL.

Seigneur.

SANCHE.

Assieez-vous.

D. LOPE.

Monseigneur.

SANCHE.

Que veut-on ?

D. LOPE.

C'est un courier du Duc.

SANCHE.

Un courier du Duc ! bon

Je viens de le quitter, sortant de l'audience

Le Duc s'est mis à table, ainsi quelle aparence ?

D. LOPE.

Sortant de l'audience il a quitté ce lieu.

SANCHE.

Le Duc s'en est allé sans m'avoir dit adieu.



SCENE IV.

SANCHO , D. LOPE , LE COURIER ,
LE MAISTRE D'HOSTEL.

LE COURIER.

Oui , D. Guichot & lui , pour affaire qui
presse,
Sont partis l'un & l'autre avecque la Duchesse ;
Et tout chemin faisant on me renvoie ici
Pour affaire , dit-on , qui presse fort aussi.

SANCHO.

Qu'est-ce donc ?

LE COURIER.

Cet écrit pourra vous en instruire ,
Lisez-le promptement.

SANCHO.

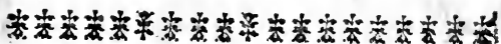
Ouidà qui sçautoit lire.

LE MAISTRE D'HOSTEL.

S'il vous plaît , Monseigneur , je le lirai fort
bien.

L'affaire est importante , où je n'y connois rien.





SCENE V.

SANCHE, D. LOPE, LE DOCTEUR,
LE MAISTRE D'HOSTEL.

LE DOCTEUR.

DE Monseigneur le Duc on reçoit des nouvelles ?

SANCHE.

Je te revois encor ?

LE DOCTEUR.

Hé bien quelles sont-elles ?

SANCHE.

Que l'on m'ôte d'ici ce maudit garnement.

Le Docteur s'enfuit.

LE MAISTRE D'HOTEL *lit.*

Pour une affaire d'importance

Il a falu qu'en diligence,

Mon cher Sancho, je sois parti.

Attendant mon retour, de tout ce qu'on vous donne

Gardez-vous de manger, & soiez averti

De ne vous fier à personne ;

Pour garantir vos jours c'est le plus sûr parti,

Et je crains fort qu'on ne vous empoisonne.

SANCHE.

Misericorde ! à quoi les Grands sont exposez !

LE MAISTRE D'HOSTEL *lit.*

Ce n'est pas tout, par ruse, ou par la force ouverte

Cinq ou six Enchanteurs méditent vôtre perte,

Et vous ont envoie quatre hommes déguisez

Prenez donc garde à vous, mettez-vous en défense,

Faites garde toute la nuit,

On veut vous enlever sans bruit.

*J'attens tout de vos soins & de vôtre prudence,
Vôtre meilleur ami le Duc de Medina.*

SANCHO.

Suis-je donc devenu Gouverneur pour cela ?
Les maudits Enchanteurs la détestable engeance ?
Que faire ?

LE MAISTRE D'HOTEL.

Il faut, Seigneur s'armer de patience.

SANCHO.

Si je l'avois prévu, ni moi ni le grison
Nous ne serions jamais sortis de la maison.

Que je suis malheureux !

LE MAISTRE D'HOTEL.

Faites tête à l'orage.

Déservira-t-on ?

SANCHO.

Non. Je meurs de faim, j'enrage.

LE MAISTRE D'HOTEL.

Gardez-vous du poison, songez-y, Monsei-
gneur.

SANCHO.

Ah ! qu'on est malheureux quand on est Gouver-
neur !

LE MAISTRE D'HOTEL.

Le soin de vôtre table à présent me regarde :
Le Docteur est chassé, Seigneur, je prendrai garde
Que vous puissiez de tout manger en sûreté.

SANCHO.

Et que j'en puisse aussi manger en quantité.

LE COURIER.

Seigneur, Monsieur le Duc attend vôtre ré-
ponse.

SANCHO.

Dites-lui qu'aux grandeurs Sancho Pança re-
nonce ;

Qu'il étoit plus heureux vivant de gros pain bis

210 SANCHE PANCA,

Que de voir sans manger lapins, ragoûts, perdrix ;

Et que dans les chagrins dont j'ai l'ame agitée,
Leur Infante bientôt sera désenchantée.

LE MAITRE D'HOTEL.

Il faut dans ce péril assembler le Conseil.

SANCHE.

Soit, qu'il s'assemble. Au mien quel malheur est
pareil !

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE DUC , LA DUCHESSE ,
LE DOCTEUR , *Suite.*

LE DUC.

Durant que D. Guichot dessous la che-
minée,
Peut-être, ou dans son lit rêve à sa Dul-
cinée,
Feignons de la tirer de son enchante-
ment ,

Et délivrons Sancho de son Gouvernement ;
J'ai donné pour cela les ordres nécessaires.

LA DUCHESSE.

Que nous nous occupons de frivole chimères !

LE DUC.

Hé bien chimères soit : tous les plaisirs qu'on prend
Méritent-ils , Madame , un nom bien différent ?
Ceux que donnent le jeu , la danse , la musique ,
Et la chasse , ont-ils rien qui ne soit chimerique ?
Tous ensemble n'ont point d'autre solidité ,
Que d'user nos momens avec tranquillité.

La fête qu'aujourd'hui nous nous sommes don-
née

Ne peut , à mon avis , être mieux terminée ,

212 SANCHE PANCA,

Que par quelque concert, quelque façon de bal ;
Dont nous pouvons nous faire un innocent régal.
Vos gens sont avertis de ce qu'ils ont à faire,
Et le peuple qui vient en foule d'ordinaire
Aux fêtes qu'en ces lieux souvent nous lui don-

Prendra part aux plaisirs que nous nous propo-

sons.
L A D U C H E S S E.

Pourvû que tout cela se passe sans tumulte,
Que le preux Chevalier n'y fasse point d'insulte.

L E D U C.

Ne vous allarmez point, j'ai sçû prévoir à tout,
Le fer de son épée est rivé par le bout,
Et la pointe est ôtée à celui de sa lance.

L A D U C H E S S E.

Je suis, je vous l'avouè, en grande impatience
De voir un peu comment le bon Sancho Pança
De cette épreuve-ci d'affaire sortira.
Pour nous jusqu'à présent l'aventure est plai-

sante :
Mais je souffre en voiant la faim qui le tour-

mente.
L E D U C.

Je crois qu'en ce moment rêveur & bien fâché
De son Gouvernement il feroit bon marché.

A ses gens :

Allez tout préparer pour cette mascarade,
Et revenez ici pour lui donner l'aubade.

L A D U C H E S S E.

Sans lui faire aucun mal ?

L E D O C T E U R.

Non, non, le Gouverneur
Madame, assurément n'en aura que la peur.

L A D U C H E S S E.

Ce sera trop encor, & j'ai peur qu'il n'en meure.

L E D U C.

D. Guichot à propos l'en tirera sur l'heure.

LA DUCHESSE.

Il faut se divertir sans nul desordre enfin.

LE DUC.

Vous ne soupçonnez pas que j'aie autre dessein ?

LA DUCHESSE.

Les valets quelquefois poussent trop loin la chose.

LE DUC.

Il est seul dans sa chambre, allons voir s'il repose,



SCENE II.

SANCHO *seul.*

D'Où vient que le sommeil refuse
De me donner quelque repos,
Et que comme une cornemuse
Mon ventre gronde à tout propos ?
Si la grandeur que je possède
M'allujettit à ce malheur,
Sans aucun regret je la cede ;
J'aime mieux être laboureur,
Que sans cesse agité de peur,
Et troublé de maux sans remède.

Comment dormir ? la faim me presse ;
Et je ne puis la soulager ;
Que c'est une importune hôtesse
Lorsque l'on n'a rien à manger !
Cessez, Ecuers misérables,
De vouloir être Gouverneurs ;
Faites des vœux plus raisonnables,
Et laissant-là tous les honneurs
Que reçoivent les grands Seigneurs ;
Voiez comme on dine à leurs tables.

Sur un canapé magnifique
 Je ne sçauois y sommeiller,
 Au lieu que dans ma couche antique
 Je ne pouvois pas m'éveiller.
 Hélas ! D. Guichot, mon cher maître,
 Où diable êtes-vous donc allé !
 Je n'aurois qu'à vous voir paroître
 Pour être à demi consolé,
 Et vôtre bras tant signalé
 Pourroit me délivrer peut-être.

Vous manquez un heureux moment,
 Quelque part que vous puissiez être;
 Je suis las du Gouvernement,
 Et par la porte ou la fenêtre
 J'en veux sortir absolument.
 L'incomparable Dulcinée
 Touche à son désenchantement,
 Son aventure est terminée,
 A mon secours accourez seulement.
 Mais j'entens du bruit dans la rue,
 Que faire ! où puis-je recourir ?



SCÈNE III.

SANCHO, FABRICE, BASILE
 D. LOPE, *Suite, avec des flambeaux.*

D. L O P E.

AU secours, tuë, tuë, tuë, tuë.

S A N C H O.

Ah ! ç'en est fait, il faut mourir !

D. L O P E.

Seigneur , venez nous secourir ;
 A la force , au secours , que chacun s'évertuë ;
 Monsieur le Gouverneur , ne perdons point de
 temps.

S A N C H O.

Quoi donc ?

D. L O P E.

L'Isle est surprise , & l'ennemi dedans ;
 Armez-vous vite.

S A N C H O.

Moi ! que veut-on que j'y fasse ?
 Allez chercher la fleur des Chevaliers errans ,
 D. Guichot.

F A B R I C E.

Monseigneur , prenez cette cuirasse.

B A S I L E.

Coëffez-vous cet armet fait tout exprès pour vous ;

S A N C H O.

Mais . . .

D. L O P E.

Marchons, Monseigneur, nos amis sont aux coups ;

S A N C H O.

Comment diable marcher avec cet équipage ?

D. L O P E.

Venez de vos soldats animer le courage.

S A N C H O.

Il-faut auparavant que j'anime le mien ,
 Et je suis fort trompé si j'en puis faire rien.





SCENE IV.

SANCHO, BASILE, HENRIQUE
FABRICE, CARLOS.

CARLOS.

Tout est perdu, Seigneur, empoignez cette
lance,

Ne nous refusez point une prompte assistance.

HENRIQUE.

La halebarde encore ne vous siéra point ma

CARLOS.

Le moindre amusement nous peut être fatal.

SANCHO.

Que l'on me porte donc ; car je me donne au diable

Si je puis faire un pas.



SCENE V.

D. LOPE, SANCHO, BASILE
HENRIQUE, FABRICE.

D. LOPE.

O Malheur effroyable !

L'ennemi va bientôt nous investir ici,

Prevenons-les, de grace, aux armes, les voici

Sauvons l'honneur de l'Isle, & nôtre propre

gloire,

Monfieur

Monsieur le Gouverneur , courons à la victoire.

S A N C H O.

Messieurs , allez sans moi travailler à cela ,
Pour moi je sois pendu si je bouge de-là ,
Je ne sçai point du tout repousser des attaques.

D. L O P E.

Sçavez-vous qu'on s'apprête à nous jeter des
caques

Pleines de feu gregeois , pour nous brûler tous vifs ?

S A N C H O.

Mes amis , rendons nous sans faire les rétifs.

D. L O P E.

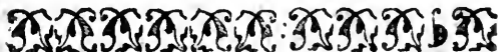
Nous rendre , Monseigneur ? à la brèche , à la
brèche.

S A N C H O.

Ce sera fort bien fait , courez , qu'on se dépêche
Et faites , mes enfans , comme si j'étois mort ,
Autant vaut.

C A R L O S.

Sauvons-nous par un dernier effort.



SCENE VI.

SANCHO *seul.*

Sauvons-nous dont aussi , tirons-nous de la
presse.

Heureux qui renfermez dans son humble bassesse,

N'a point l'ambition de vouloir être Grand !

Je le suis devenu : maugrébleu du haut rang.

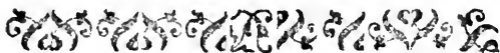
Quand la mouche s'éleve avec de foibles aïles ,

Pour égaler son vol au vol des hirondelles ,

Si le moineau la gobe , ou quelque sanfonnet ,

218 SANC HO PANCA,

À son dam ; que chacun dorme sous son bonnet.
Pourquoi m'aller frotter aux charges d'importance ?
Pourquoi diable vouloir tâter de l'Excellence ?
Maudite ambition , que tu me fais de tort ;
Mais j'entens un grand bruit, contrefaisons le
mort,
Peut être je pourrai me sauver de la sorte.



S C E N E VII.

SANC HO , PERALTE , MENDOCE ,
CARISAL.

PERALTE *representant le Chef
des ennemis.*

P Renons le Gouverneur , c'est ce qui nous im-
porte ,
Prenons le vif ou mort.

SANC HO.

Je le suis.

PERALTE.

C'à soldats ,

Qu'aucun des ennemis n'évite le trépas.
Voici le Gouverneur ; il est mort. Sans tumulte
A l'ennemi vaincu ne faisons point d'insulte.

MENDOCE.

Laissez-moi seulement éprouver si les corps
Peuvent saigner des coups qu'on leur donne étant
morts.

SANC HO.

Ouf.

MENDOCE.

Par amusement souffrez que je le fasse.

COMEDIE. 219

P E R A L T E.

Épargnez celui-ci, faites-moi cette grâce.

M E N D O C E.

Il n'est pas mort peut-être.

P E R A L T E.

Il l'est assurément.

M E N D O C E.

Laissez-moi lui couper la tête seulement.

C A R I S A L.

N'en faites rien ; Monsieur, & je vous le conseille.

M E N D O C E.

Il me suffira donc d'en avoir une oreille :

Mais très-résolument je ne puis m'en passer.



SCENE VIII.

SANCHO, PERALTE, MENDOCE,
CARISAL, FABRICE.

F A B R I C E.

D On Guichot dans ces lieux m'apprête à nous
forcer ;

Il vient avec le Duc.

P E R A L T E.

La fâcheuse nouvelle !





SCENE IX.

SANCHO *seul.*

MÀ foi le Gouverneur vient de l'échaper
belle.

Où me fourrer pendant que l'on se rebattra ?



SCENE X.

LE DUC., SANCHO, *Suite du Duc.*LE DUC. *à sa suite,*

QU'on épargne le sang autant qu'on le pour-
ra ;

Tuer qui fuit est la chose & honteuse & facile,
Suffit que l'ennemi soit chassé de la Ville.

S A N C H O.

Est-ce vous, Monseigneur ?

L E D U C.

Oùi, Sancho, ç'en est fait ;
Vôtre Isle est secourüe, & l'enuemi défait.

S A N C H O.

Tout de bon ?

L E D U C.

Soiez sûr d'une entiere victoire.
Vous eûtes part au trouble, aiez part à la gloire.

S A N C H O.

S'il faut vous parler vrai, je vous dirai, Seigneur,
Que je n'ai jamais eu d'autre part qu'à la peur.

Je ne sçai si je dors, je ne sçai si je veille,
On m'a voulu couper le chef, & puis l'oreille;
Je n'ai vû que cela de ce qui s'est passé.

L. E. D. U. C.

Mais à propos vraiment n'êtes-vous point blessé?
Désamez-le, voions.

S. A. N. C. H. O.

J'ai conservé ma vie,
Bien moins par ma valeur que par mon industrie;
Mais par vous du péril me voila délivré.
Si je ne m'en souviens autant que je vivrai,
Que je fasse toujours aussi mauvaise chere
Qu'un fort mauvais plaisant me l'a tantôt fait faire:
Si je n'ai pas bien-fait, c'est la faute, Seigneur,
Avec l'estomac vuide on peut manquer de cour.

L. E. D. U. C.

Quoi vous-même, Sancho, blâmez votre con-
duire,
Quand tout est dans ces lieux plein de vôtre meri-
te?

Quand tout fuit devant vous, enchanteurs, en-
nemis.

Jouïssons de l'état où vous les avez mis,

Qu'à jamais vôtre nom soit fameux dans l'histoi-
re

S. A. N. C. H. O.

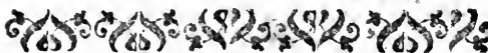
On en croira, Seigneur, ce qu'on en voudra croire:
Mais je suis trop poltron, & qui dit autrement
Est bien sûr du contraire, & ment très-hardiment.
Je ne dis pas pour vous, Monseigneur: mais je
pense.

Que vous êtes trompé d'estimer ma vaillance.
Après cet accident, de crainte d'avoir pis,
Je m'en vais, me remettre à garder mes brebis,
Où bien à labourer quelques arpens de terre,
Et laisse à qui voudra les combats & la guerre,
Dont pourtant l'exercice est beau, mais dange-
reux.

C'est le propre d'un cœur noble & genereux;
Sancho, de refuser la gloire & la louange.

SANCHO.

Par ma foi là-dessus je ne prens point le changes
Si je n'osois faire ici le brave à contre temps,
Seigneur, j'apprêteroïis à rire à bien des gens :
Mais j'incague les sots.



SCÈNE XI.

LE DUC, SANCHO, LE DOCTEUR,
IGNEZ.

IGNEZ.

M Adame la Duchesse
Au sort du Gouverneur tellement s'intéresse,
Qu'elle vient l'applaudir elle-même aujourd'hui
Du grand excès d'honneur qui rejaillit sur lui.



SCÈNE XII.

LE DUC, LA DUCHESSE, SANCHO,
LE DOCTEUR.

LE DUC.

P Parmi tant de périls qui vous a pû conduire ?
LA DUCHESSE.

Tout est calme, Seigneur, l'ennemi se retire,
Et je viens rendre grace au fameux Gouverneur

Par qui l'Isle jouit d'un si parfait bonheur.

SANCHO.

A d'autres. Mais enfin tout est-il bien tranquille?

LA DUCHESSE.

Rien n'est plus assuré.

SANCHO.

Je quitte donc vôtre Isle,

Et m'en vais retrouver Monseigneur D. Guichot.

Je comprends bien qu'ici l'on me prend pour un sot.

Que le Gouvernement me coûteroit la vie,

Si de le conserver je garlois quelque envie.

Serviteur & bon soir, je pars tout à l'instant.

Qu'on bâte le grison.

LE DUC.

Seriez-vous mécontent?

LA DUCHESSE.

Qu'a-t-on fait qui vous choque, & d'où vient
vôtre plainte?

SANCHO.

Madame, elle ne vient que de faim & de crainte.

LE DOCTEUR.

Vous mangerez, Seigneur, autant qu'il vous
plaira.

SANCHO.

Vous êtes un pendart, Monsieur Tirra Fuera.

LE DUC.

Ne perdez point de temps, qu'on serve tout à
l'heure.

LA DUCHESSE.

Les mets les plus friands.

LE DOCTEUR.

La chere la meilleure,

Et ne nous quittez point, ayez pitié de nous,

Monseigneur le Gouverneur, nous vous en prions tous,

Révoquez un dessein à l'Isle si funeste.

SANCHO.

Monseigneur Pedro Rezio, plus méchant que la peste

Vous m'avez fait un tour ; je ne dis rien de plus ;
Suffir.

LE DOCTEUR,

Quoi nous ferions des efforts superflus ?

L A D U C H E S S E.

Sancho, ne partez point.

S A N C H O.

C'est un mal nécessaire.

Seigneur.

LE DUC.

Vous le voulez, il faut vous satisfaire.

Puisque le grand Sancho, pour être tout à lui,

A mes besoins pressans se dérobe aujourd'hui,

Je ne l'accuse point de commettre une faute :

Mais je pleure avec vous le malheur qui nous l'ôte.

S A N C H O.

Monseigneur, dussiez-vous à force de pleurer.

Perdre même les yeux, je ne puis demeurer :

Je donne au diable l'Isle & tous les Insulaires ;

Docteurs, Maîtres d'Hôtel, Medecins, Secre-
taires,

Enchanteurs, ennemis, qui m'ont fait tant
d'effroi,

Et tout le monde enfin, hors vous, Madame & moi,

Disposez de cette Isle en faveur de quelqu'autre,

Je m'en décharge au moins.

LE DUC.

Non, Sancho, l'Isle est vôtre ;

C'est à vous d'y pourvoir d'un nouveau Gouver-
neur,

Vous devez le choisir.

S A N C H O.

S'il est ainsi, Seigneur ;

Sous vôtre bon plaisir j'en pourvois Pedro Reze ;

Qu'il sçache un peu combien un Gouvernement
peze :

Mais à condition qu'en son plus grand besoin

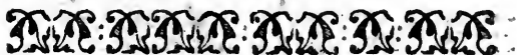
On ne lui donnera que deux tranches de coin,
Doze cornets d'oublies, & deux verres d'eau claire.
Ce sera son dîner leger, mais salutaire.

LE DOCTEUR.

Je n'en veux point, Seigneur.

SANCHO.

Parbleu vous aurez faim ;
Vous serez Gouverneur, & moi le Medecin.



SCENE XIII.

LE DUC, SANCHO, LE DOCTEUR,
LA DUCHESSE, D. LOPE.

D. LOPE.

DU vaillant Don Guichot la force triom-
phante

Remplit nos ennemis de trouble & d'épouvante ;
A son aspect terrible ils ont tous disparu,
Et l'on croiroit qu'ici l'on en a jamais vû:
Quoiqu'un nombre infini soit resté sur la place ;
De morts ni de mourans on ne voit nulle trace.

SANCHO.

Ah ! combien de geans il aura pourfendus !

LE DUC.

Allons-en rendre grace à ses hautes vertus ;
Et tandis que Pedro Rezio se détermine,
Qu'au lieu d'Isle Sancho gouverne la cuisine.

SANCHO.

Bon cela, j'y consens, mais à condition
De boire & de manger pour toute fonction,
Sans voir de Medecins, sans faire d'abstinence,
Sans peur des ennemis, sans tenir d'audience.

Sancho reste à ce prix.

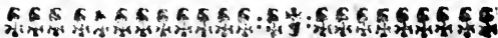
LA DUCHESSE.

Et moi je lui promets

Que ce Gouvernement ne finira jamais.

D. LOPE.

Voici ce grand vainqueur, qu'en pompe l'on
amène.



SCENE XIV.

LE DUC, LA DUCHESSE,
D. GUICHOT, SANCHO, LE DO-
CTEUR, D. LOPE, *Suite du Duc.*

D. GUICHOT.

Nous triomphons, Seigneur : mais ce n'est
pas sans peine ;
Et ce qui me surprend après tant de combats,
Tant de sang répandu, c'est qu'il n'y paroît pas.
De maudits Enchanteurs ennemis de ma gloire
Veulent diminuer l'honneur de ma victoire.

LE DUC.

Parmi ces Enchanteurs vous avez des amis
Qui sçauront vous tenir ce qu'ils vous ont promis.
Cette Isle par Sancho n'étant plus gouvernée,
Et renonçant lui-même à son Gouvernement,
Si je ne suis trompé, nous touchons au moment
De voir desenchanter l'aimable Dulcinée.

D. GUICHOT.

C'est un bonheur sans vanité,
Seigneur, que j'ai bien mérité ;
Et si le Ciel me rend justice,
De l'Enchanteur Archelaüs

Il faut sans délai s'efforcer

Que la promesse s'accomplisse ;

Ou dans l'autre profond qui l'enferme aujour-
d'hui,

S'il ne me la rend pas, j'irai m'en prendre à lui
Sancho m'y suivra.

S A N C H O.

Moi ?

D. G U I C H O T.

Pour rendre témoignage ;

N'étant plus Gouverneur, que le charme est fini,

Qu'attendons-nous allons, sans tarder davantage.

S A N C H O.

Comment qu'attendons-nous ? moi vous suivrez
nenni ?

Si le charme est fini, sans risquer le voiage

L'Enchanteur sçait où nous trouver :

Ce que nous avons fait est un heureux présage ;

Nous commençons, c'est à lui d'achever.

L A D U C H E S S E.

Sancho raisonne en homme sage.

S A N C H O.

Et chacun m'en doit approuver.

Musique.

L E D U C.

Quelle agreable symphonie

Se fait entendre dans ces lieux ?

S A N C H O.

Je m'en sens l'ame réjouie.

L E D U C.

L'Enchanteur vient lui-même ici.

S A N C H O.

Tant mieux &

Il est brave homme, allez, j'en répons sur ma vie.



S C E N E . X V .

ARCHELAUS , LE DUC , LA
DUCHESSÉ , D. GUICHOT ,
SANCHO .

A R C H E L A U S .

JE suis Archelaüs, ce fameux Enchanteur |
Si connu par toute la terre ,
Des Chevaliers errans le zélé protecteur ,
L'ennemi déclaré de qui leur fait la guerre ;
Sage & discret dispensateur
Des prix qu'on doit à leur vaillance ;
De mon Palais en diligence
Dans celui-ci je viens exprés ,
Récompenser les nobles faits
Du preux Chevalier de la Manche ;
Pour le rendre heureux à jamais
J'ai tout ce qu'il faut dans ma manche

Démons , lutins , & farfadets ,
Troupe à m'obéir destinée ,
Ici par des chemins secrets
Amenez promptement la belle Dulcinée ;
Montrez vous sous d'aimables traits ,
De crainte de donner quelque terreur panique
A son excellence Sanchique ,
Qui de la peur des ennemis
N'est pas encore trop bien remis.

S A N C H O .

Il est vrai : mais pour me remettre ,
Si Monseigneur le Duc veut bien me le permettre ,
J'irai faire un tour un moment

Dans ce nouveau Gouvernement :

Que de sa grace il vient de me commettre :

Et moyennant un bon repas ,

Dans un moment ou deux il n'y paroîtra pas..

LE DUC.

Très-volontiers , Docteur , qu'on lui fasse grand
chere.

SANCHO.

Plus de Docteur , de grace , il n'est pas nécessaire

Que l'on fasse à present pour moi tant de façons :

Le Gouverneur de la cuisine ,

Ne doit , selon moi , quand il dîne

Être servi que par des marmitons :

Je suis sûr avec eux de n'avoir rien à craindre :

Ou si , pour me faire enrager ,

Dans le boire ou dans le manger

Ils s'avisent de me vouloir contraindre ,

A bons coups de bâton je sçauois les ranger

LE DUC.

Allez , & revenez nous joindre.

SANCHO.

Je n'y manquerai pas , & comprez, Monseigneur,

Que vous me reverrez de bien meilleure humeur.

LE DUC.

Ne nous laissez donc pas dans un longue attente,

SANCHO.

Non , non.





SCENE XVI.

ARCHELAUS, LE DUC, LA
DUCHESSÉ D. GUICHOT,

Suite du Duc.

ARCHELAUS.

Vous habitans de cette Isle charmante,
 Que le vrai parangon des Chevaliers errans
 Vient par sa valeur éclatante
 De délivrer des périls les plus grands ;
 De sa force & de son courage
 Vous avez été les témoins,
 Vous en avez tout l'avantage,
 Et vous ne pouvez faire moins,
 Que de venir avec moi rendre hommage
 A l'Infante du Toboso,
 Que les exploits de Don Guichot
 Par mes soins tirent d'esclavage.



Mais dans les airs quel bruit nouveau
 En ce moment se fait entendre ?
 C'est elle justement qu'au pied de ce côteau
 Ma calèche vient de descendre.
 La voila.

Marche de Dulcinée & sa Suite.

D. GUICHOT au Duc.

Permettez, Seigneur, que devant vous
 Un respect amoureux me jette à ses genoux.
 Bel œil du Toboso, Princesse sans pareille,
 Souveraine de mes desirs,
 Unique objet de mes soupirs,

De ce vaste univers la huitième merveille,
 Vivant soleil de la beauté,
 Par qui mon cœur fut enchanté,
 Jetez sur l'ame languissante
 D'un Chevalier dévoué tout à vous
 Un regard favorable & doux.
 Puisque ma dernière victoire
 Met fin à votre enchantement,
 Il ne manque rien à ma gloire,
 Que la permission de pouvoir humblement
 Baïser vos belles mains d'yvoire.

DULCINE' E.

Levez-vous, Chevalier, je sens comme je doi
 Ce que vous avez fait pour moi:
 Puisque vous m'avoïez pour vôtre Souveraine;
 Il faut que je vous traite en Reine.
 Et que de vos vertus je vous donne le prix;
 Vous ne voudriez pas le recevoir d'une autre?

D. GUICHOT.

Plûtôt mourir cent fois.

DULCINE' E.

Remettez vos esprits.

Que me demandez-vous?

D. GUICHOT.

D'être toujours vôtre,

Et que vous me fassiez le destin le plus doux,
 En m'avouant pour tel vous-même aux yeux de
 tous.





SCENE XVII.

ARCHELAUS, DULCINE'E,
LE DUC, LA DUCHESSE,
SANCHO, D. GUICHOT,
Suite de Dulcinée.

SANCHO.

JE reviens , me voici toujours prêt à bien
faire ,

A vos ordres , Seigneur , j'obéis promptement.

En peu de tems j'ai fait grand chere :

Que votre cuisine est un bon Gouvernement !

Oh cette Charge-là vaut mieux que la première.

Mais qu'est ceci ? voilà bien du monde assemblé.

D. GUICHOT.

Ami Sancho , prends part à mon bonheur extrême,
Voilà ma Reine enfin.

SANCHO.

Ma foi c'est elle-même.

D. GUICHOT.

Tu la reconnois ?

SANCHO.

Oùi , celle à qui j'ai parlé.

Voilà ma cribieuse de blé :

La malepeste elle est bien plus charmante

Que lorsque je la vis pour la première fois :

Mais un Enchanteur discourtois

Sous de fort vilains traits peut cacher une In-
fante.

(Mon maître est fou , l'aventure est plaisante.)

Tout coup vaille , il est bon , puisque tout aujour-
d'hui.

COMEDIE. 233

On s'est moqué de moi, qu'on se moque de lui.

D. GUICHOT.

Nord de tous mes exploits, étoile étincelante,

Voilà mon Ecuyer le fidèle Sancho,

La fleur des Ecuyers de la milice errante,

Souffrez que je vous le présente.

DULCINE'E.

Il m'a déjà rendu visite au Toboso.

SANCHO.

Ma foi l'Infante ment; car je mentois moi-même.

DULCINE'E.

Je le connois, je l'estime, je l'aime,

Et je prétens qu'il ait part au bonheur,

A la félicité suprême

Que nous fait ce sage Enchanteur.

Venez, mon Chevalier, près de moi prendre place.

Mais, que dis-je: ce nom n'est point assez pour vous.

Devant mes yeux vous avez trouvé grace:

Et je vous prens pour mon époux.

D. GUICHOT.

Est-il quelque bonheur que le mien ne surpasse?

SANCHO.

On l'a tantôt bien dit, la fortune aide aux fous:

Mais s'il en est d'heureux, ils ne le sont pas tous.

LE DUC.

Nous sommes assemblez, celebrons l'himenée.

Du vaillant D. Guichot & de sa Dulcinée.

Vive, &c.

ARCHÉLAUS.

Vive le grand D. Guichot,

Et son Ecuyer Sancho:

Oh, oh, oh.

Qu'il est glorieux, qu'il est beau

D'avoir changé la destinée

De Dulcinée

Du Toboso.

234 SANCHO PANÇA,
ENTRÉE.

AIR.

*La Manche est toute étonnée
De ce soudain changement,
Qui délivre Dulcinée
Par les mains de son amant.*

DULCINE'E chante.

*Sancho partage la gloire
De ce grand événement,
Et c'est la fin de l'histoire
De son beau Gouvernement.*

SANCHO chante.

*La sagesse la plus fine
Est dans mon entendement :
Je gouverne la cuisine,
Et je gagne au changement.*

ENTRÉE.

ARCHELAUS chante.

*Pour son guide
D. Guichot a pris Alcide ;
Le premier de ces Heros
Est descendu dans l'arène,
Et l'autre dans la caverne
De Montizinos.*

ENTRÉE.

DULCINE'E chante.

*Pour modèle
Sancho l'Ecuyer fidèle,
Prend les bons bûveurs de vin,
Et sans la peur de la berne
Il seroit à la taverne
Du soir au matin*

SANCHO.

Pour cela non, j'ai bien la mine

De rester éternellement
 Dans le nouveau Gouvernement

Qu'on m'a donné de la cuisine ;

Et dès qu'il le faudra j'en prêterai serment.

B R A N L E .

ARCHELAUS.

Dans cette Isle fortunée
 Que gouverna per Sancho ,
 Admirons sous Du. cinée
 Du Toboso.

E L V I R E .

Quell heureuse destinée
 Pour le vaillant D. Guichot ,
 D'épouser sa Dulcinée
 Du Toboso !

ARCHELAUS.

Que sur une haquenée
 L'infante bien à gogo ,
 En pompe soit ramenée
 Au Toboso.

ALTISIDORE.

De peur que son arrivée
 Ne se fasse incognito ;
 Quelle soit carillonnée
 Au Toboso.

ARCHELAUS.

Puis de myrthe couronnée ,
 Ayant au doigt un anneau ,
 Elle sera fiancée
 Au Toboso.

F A B R I C E .

Que le jour de l'hymenée
 Elle ne boive point d'eau ,
 Au hazard d'être enivrée
 Au Toboso.

ARCHELAUS.

Et de grande matinée

Du plus excellent chaudentis

Qu'elle ait pleine poilonnée

Au Toboso.

SANCHO.

Plaise au Ciel que sa lignée

Par enchantement nouveau;

Ne soit point prématurée

Au Toboso.

TOUS ENSEMBLE.

Vive, vive mille années

Le valeureux D. Guichot,

L'Ecuyer, & Dulcinée.

Du Toboso.

L'IMPROMPTU

DE

SURESNE.

COMEDIE-BALET.

*Mise au Théâtre par M. DANCOURT,
& représentée par les Comédiens du Roi,
à Surêne, pour la première fois le 21. Mai
1713.*



A C T E U R S

du Prologue.

PHILIS.

THERSANDRE.

Troupe de Payfans & de Payfannes.

A C T E U R S

de la Comedie.

BACCHUS.

L'AMOUR.

SILENE.

M. FORET.

CLITANDRE.

FRASTE.

KERPINOT.

LE CHEVALIER.

LA FOLIE.

LA VEUVE.

NÉRINE.

Me PINTERELLE.

LUCILE.

CLAUDINE.

La Scène est à Surêne.

La Musique est de la composition de M. Gilliers, & le Ballet de M. du Mirail.



L'IMPROMPTU
DE
S U R E S N E ,
COMEDIE-BALET.

*Le Théâtre est à Surêne , sur une Terrasse
ombragée d'Ormes , de Tilleuls & de
Maronniers , aux bords de la Seine.*

PROLOGUE.

*PHILIS , conduisant une Troupe de
Paysans & de Paysannes.*



UR les Rivages de la Seine ,
La Paix que la Veste amene ,
Reviens dans nos charmans réduits ;
Heureux Habitans de Surêne ,
Vous en goûtez les premiers fruits.

T H E R S A N D R E

Depuis que les Dieux sur la Terre
Ont éteint le feu de la Guerre ,
Ce céleste flambeau
D'un feu nouveau s'allume ,
Et plus brillant que de coûtume ,
Il nous promet un jour plus beau.

P H I L I S .

Sensible aux maux de l'Univers ,
Il ne jettoit sur lui ses regards qu'avec peine ,
Sur les Côteaux les Raisins étoit verds ;

Cérès languissoit dans la Plume ,
 Le Ciel nous redonne la Paix ,
 Nos Vins & nos moissons meuriront désormais.

CHOEUR.

Le Ciel nous redonne la paix ,
 Nos Vins & nos Moissons meuriront désormais.

ENTRÉE.

THERSANDRE.

Loin des hazards
 Les Amours volent
 De toutes parts ,
 Et nous consolent
 Des fureurs de Mars
 Tous les cœurs s'enrôlent
 Sous leurs étendarts.

ENTRÉE.

PHILIS.

Dans cet azile
 L'Onde tranquille
 A regret semble le quitter ;
 Et des mers craignant les orages ,
 Elle refuse à leurs rivages
 Les tributs qu'elle doit y porter.

THERSANDRE.

L'onde craintive
 Et fugitive ,
 Tâche en vain de l'arrêter
 Sur cette rive
 Qu'elle a tant de peine à quitter.
 Comblez d'un bonheur extrême ,
 Gardons-nous de nous écarter ,
 D'un lieu charmant que les Dieux même
 Ne dédaignent pas d'habiter.

CHOEUR.

Comblez d'un bonheur extrême , &c.

ENTRÉE.

Fin du Prologue.



L'IMPROMPTU
DE
S U R E S N E
C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.
BACCHUS , LA FOLIE.

B A C C H U S.



Ouy donc la Folie sans l'Amour !

LA FOLIE.

Est-ce pour vous une nouveauté,
Seigneur Bacchus ; il est bien vrai
que l'Amour ne va jamais sans la Folie ; mais je
vais souvent sans l'Amour.

B A C C H U S.

Je vous croiois inséparables.

LA FOLIE.

Hé vous voilà bien seul aujourd'hui , tout cela
me surprend.

B A C C H U S.

J'ai laissé ma suite dans le Village.

Tome VIII.

L

Hé ! quel sujet vous y amène ?

BACCHUS.

L'envie de faire plaisir aux heureux Habitans de cette agréable contrée ; je ne suis pas la seule divinité qui s'intéresse à leur bonheur.

LA FOLIE.

Je suis instruite de cela.

BACCHUS.

C'est un País de Vignole, il est de mon Domaine, je prétens le faire valoir & lui donner des marques sensibles de ma protection.

LA FOLIE.

Cela est fort loüable.

BACCHUS.

Je veux qu'il y ait cette année une très-copieuse & très-excellente Vendange, qu'on puisse faire passer pour Vin de Champagne.

LA FOLIE.

Cela ne sera pas nouveau ; mais ces bien-faits-là ne seront que pour les Vignerons, & il faut que tout le monde se ressente ici de l'honneur de votre présence.

BACCHUS.

Il ne tiendra pas à moi je vous assure.

LA FOLIE.

Nous avons deux jeunes filles qui ont grand besoin de votre secours, & nous vous prions l'amour & moi de vous unir avec nous pour les rendre heureuses.

BACCHUS.

Très-volentiers, vraiment, & qui sont-elles ?

LA FOLIE.

L'une est fille d'un vieux Usurier de Marchand de Vin, qui a fait fortune, & l'autre est la nièce de son associé ; ils ne veulent pas qu'elles épousent deux jeunes gens de Paris, qui les aiment éperduëment.

BACCHUS

Sont-elles du Village ? y demeurent-elles ?

LA FOLIE.

Oüi , dans la maison d'un des deux Amans dont le pere a loué les caves pour en faire un Magazin d'assez bon Vin.

BACCHUS.

En a-t-il grande provision ?

LA FOLIE.

Oüi , sans doute.

BACCHUS.

Cela est bon , je travaillerai à cela, il en faut faire la consommation , voilà de bonne besogne.

LA FOLIE.

Mais c'est au Mariage des Filles qu'il faut songer plutôt qu'à la consommation du Vin.

BACCHUS.

Ne vous mettez pas en peine , l'un nous menera à l'autre ; je vais faire un tour dans les Vignes , & je me rends ici dans un moment.

LA FOLIE.

Je vous y attends.

BACCHUS.

Aiez soin de vôtre côté d'entretenir les Filles & leurs Amans dans des sentimens judicieux & raisonnables, tels que vous êtes capable d'en inspirer.

LA FOLIE.

Laissez-moi faire, je ne les quitterai point, & je ne me ferai pourtant point connoître à eux , que pour les assurer de vôtre protection.



SCENE II.

ERASTE, LUCILE.

ERASTE.

SC, avez-vous bien, ma chere Lucile, que vous me mettez au desespoir?

LUCILE.

Je plains fort l'état où vous êtes. Ma situation n'est pas meilleure.

ERASTE.

Quoi ! nous cesserions de nous voir ?

LUCILE.

Il faut bien s'y résoudre.

ERASTE.

Et vous cesserez de m'aimer.

LUCILE.

Je ne vous dis pas cela , mon cœur dépend de moi ; je vous l'ai donné , je vous le laisse , ma volonté dépend de celle de mes parens , je la soumetts à ce qu'ils me prescrivent.

ERASTE.

Ah ! Lucile , Lucile , que l'Amour est foible dans un cœur où le devoir se fait écouter.

LUCILE.

Eraсте , Eraсте , que le cœur souffre de s'assujettir au devoir.

ERASTE.

Eh ! pourquoi s'en faire l'esclave ? mon pere me défend de m'attacher à vous , il me dés-herite si je vous épouse. Ai-je cessé de vous rendre des soins ? ai-je changé de résolution ?

LUCILE.

Non , je n'ai pas lieu de m'en plaindre.

ERASTE.

Hé ! ne rougillez-vous point , dites-moi , d'être continide , quand je marie tant de fermeté ?

LUCILE.

Ce qu'on pardonne à votre sexe , ne seroit pas excusable dans le nôtre.

ERASTE.

En verité , charmante Lucile , vos chimères & vos troupales , me déconcertent , faites pour moi ce que je fais pour vous , ou je croirai que vous ne m'aimez point.

LUCILE.

Mais quel parti prendre, & quel espoir nous peut flâter? vous êtes homme de famille, vos parens se méfâlieroient en consentant à nôtre mariage! mon pere est un bon Bourgeois de Surêne, qui vient de faire fortune dans son négoce, il ne veut point entrer dans une famille qui mépriseroit peut-être la sienne. Ah! mon cher Eraste, que nôtre bonheur est éloigné.

ERASTE.

Moins que vous ne pensez. Commençons par désobéir, & mettons les choses dans un état qui puisse ôter à nos familles l'esperance de nous défunis.

LUCILE.

Il y a de la folie dans vôtre proposition.

ERASTE.

Il n'y a que de l'amour, je vous jure.

LUCILE.

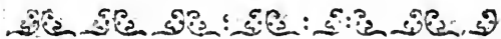
L'Amour vous donne des idées bien extravagantes.

ERASTE.

Les plus folles sont quelquefois justifiées par l'événement.

LUCILE.

Les idées folles deshonnorent, & l'événement ne justifie point.



SCENE III.

NERINE, ERASTE, LUCILE.

NERINE.

Qu'est ce que c'est, mes enfans; qu'y a-t-il de nouveau? vous voilà dans les réflexions, dans les grandes Phrases, poussez-vous les beaux sentimens.

ERASTE.

Venez, charmante Nerine, venez m'aider à per-

suader votre aimable compagne de ne pas désespérer un amant que vous sçavez bien qui l'adore.

NÉRINE.

Comment ; que parlez-vous de désespoir ? Tu n'y songes donc pas , Lucile , un amant désespéré n'est propre à rien : ils sont rares, les amans , & il est important de les ménager , quand on en a de bons.

LUCILE.

Mon pere vient de me défendre absolument de voir Eraste.

NÉRINE.

Le grand malheur ! Tu l'en aimeras davantage.

ERASTE.

Elle est résoluë de lui obéir.

NÉRINE.

Voilà une sotte résolution , c'est un imbecile.

LUCILE.

Quoi tu ne penserois pas comme moi ?

NÉRINE.

Oùi-da , le premier mouvement pourroit bien m'inspirer quelque foiblesse. Mais la réflexion vient au secours des personnes qui aiment ; & l'esprit sert à bien des choses , par exemple.

LUCILE.

Comment par exemple ?

NÉRINE.

Mon oncle vient de me défendre aussi de voir Clitandre.

LUCILE.

Quoi tout de bon.

NÉRINE.

Très-sérieusement. Pourquoi veux-tu que mon oncle soit plus raisonnable que ton pere ?

ERASTE.

Ils se sont donnez le mot apparemment.

NÉRINE.

Ils sont associez pour leur négoce , ils ont voulu faire aussi société de caprice.

LUCILE.

Et quel est ton dessein , Nerine ?

NERINE.

Mon dessein ? je viens d'envoier chercher Cléandre tout à l'heure.

ERASTE.

Vous voiez , Lucile ?

LUCILE.

Tu n'y songes pas vraiment.

NERINE.

Je n'y songes pas. Il faut bien lui signifier l'ordre & les menaces que l'on m'a faites en cas de contravention.

LUCILE.

Vous voiez , Eraste.

NERINE.

Lui bien faire voir toutes les conséquences qu'il y auroit de ne pas obéir.

LUCILE.

Je ne suis pas seule de mon sentiment.

NERINE.

Afin qu'il m'ait plus d'obligation de n'en rien faire , & que la passion que nous avons l'un pour l'autre , s'augmente par les difficultez.

ERASTE.

On aime plus tendrement que vous , Lucile.

LUCILE.

Mais , ma chere Nerine.

NERINE.

Chacun pense à sa manière ; mon enfant , voilà la mienne.

LUCILE.

Et quel objet te proposes-tu ?

NERINE.

D'aimer , & d'être aimée ; d'attendre du tems & de la fortune un changement à la nôtre , & de mériter par la persévérance un bonheur que les obstacles auront rendu plus sensible.

ERASTE.

Que Clitandre est heureux ! & que ma destination est différente de celle de mon ami !

NERINE.

Oh ! je vous répons bien qu'elle sera pareille. Le pere & l'oncle défendent de concert, il faut que la fille & la mere s'entendent de même.



SCENE IV.

CLITANDRE , ERASTE ,
LUCILE , NERINE.

CLITANDRE.

Que vient-on de m'apprendre, ma chere Nerine ?

NERINE.

Que je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Pour me dire de ne plus vous voir.

NERINE.

Non , je ne vous ferai pas ce compliment-là : c'est le stile de mon oncle, mais ce n'est pas le mien : & comme nous pensons différemment, cela fait que nous ne nous exprimons pas toujours de même.

CLITANDRE.

Qu'ai-je fait pour m'attirer cette disgrâce de sa part ?

ERASTE.

Qu'ai-je fait pour m'en attirer autant de la part du pere de Lucile ?

CLITANDRE.

Comment ?

ERASTE.

Nous sommes dans le même cas l'un & l'autre, & nous en ignorons le sujet.

NERINE.

Cela est bien difficile à deviner ; vous avez paru nous aimer ; nous en avons paru contentes. Le bonheur d'autres leur fait peine , ils cherchent à le traverser.

CLITANDRE.

Ils ont été les premiers à nous souhaiter dans leur maison.

NERINE.

Je le crois bien, vous aviez un millier de pistoles à y dépenser , & vous n'en vouliez qu'à la cave ; L'espece vous manque , vous prenez à credit , & vous vous attachez aux filles ; cela fait une grande différence , voyez-vous.

ERASTE.

Nous n'obtiendrons jamais leur aveu.

NERINE.

Nous l'aurons par force ou par adresse.

CLITANDRE.

Comment nous y prendre ?

NERINE.

C'est ce qu'il faudra voir. Le tems & l'amour travailleront pour nous.



SCENE V.

LA FOLIE , LUCILE , NERINE ,
ERASTE , CLITANDRE.

LA FOLIE.

ET la Folie ne vous sera pas inutile ?

LUCILE.

La Folie ?

LA FOLIE.

Comment donc ? vous me méconnoissez tous quatre , & vous me regardez à deux fois ? ce n'est

pourtant pas d'aujourd'hui que nous avons commerce ensemble.

N E R I N E.

La Folie, soit. Nous ne nous défendons point d'être de votre domaine. Nous sommes encore d'âge à cela.

L U C I L E.

Pour moi je ne sçai pas ce que cela veut dire ; mais en vous voyant , je me confirme tout-à-fait dans la résolution d'obéir aux loix de l'amour , plutôt qu'à celles de mon pere.

N E R I N E.

J'aurai les mêmes égards pour mon oncle.

C L I T A N D R E.

Il n'y a point d'extrémité où je ne me porte.

E R A S T E.

Il n'y a point de violence dont je ne sois capable.

C L I T A N D R E.

Contre ma famille & la vôtre.

E R A S T E.

Contre toute la terre ensemble.

C L I T A N D R E.

Pour m'unir à l'aimable Nerine.

E R A S T E.

Pour posséder la charmante Lucile.

L A F O L I E.

Les jolis gens ! Voilà de mes traits , je me re-

L U C I L E. [connois]

Mais quels moyens mettre en usage.

L A F O L I E.

Ne vous inquiétez point, on travaille pour vous.

N E R I N E.

Comment ?

L A F O L I E.

L'Amour, Bacchus & moi, nous agirons de concert pour vous rendre service.

C L I T A N D R E.

Bacchus, l'Amour, & la Folie, s'intéressent à notre récit.

LA FOLIE.

Cela vous étonne ? Vous êtes deux jolis yvrognes. Vos Maîtresses sont faites pour l'Amour ; vous l'êtes tous quatre pour la Folie. Nous cherchons tous trois à nous faire plaisir.

NERINE.

Ce que c'est que d'avoir du mérite, il ne manque jamais d'être récompensé.

LA FOLIE.

Voici Bacchus avec votre pere, éloignons-nous, tout en marchant, je vous instruirai de ce que vous aurez à faire.



SCENE VI.

BACCHUS, FORET.

BACCHUS.

Vous êtes un fripon, Monsieur le Marchand de vin, d'en faire de si gros magasins pour l'encherir. Voilà une mauvaise manœuvre : mais pour vous punir, je rendrai les vendanges prochaines si abondantes que vous vous repentirez de votre usuriere précaution.

FORET.

Puissant Dieu des buveurs, pouvois-je mieux marquer mon respect pour vous & pour votre divine liqueur, qu'en la conservant chèrement comme j'ai fait.

BACCHUS.

Où pour la vendre plus cher de jour en jour, & détruire presque entièrement le culte de ma divinité. Comment diable, depuis près de trois ans je n'ai presque pas remarqué que personne se soit mis en état de me faire véritablement honneur, tant l'avarice des usuriers comme vous, a pris soin

de faire triompher dans le monde mes deux grands ennemis la soif & la sobriété.

F O R E T.

Cela commence à revenir, Seigneur Bacchus, & vous n'avez pas lieu de vous plaindre.

B A C C H U S.

Qu'est-ce à dire ? je n'ai pas lieu de me plaindre : Il y a un temps infini qu'on ne voit plus de Bourgeois yvres dans les rues, ni de petits Maîtres entre deux vins rendre hommage au beau Sexe dans les bosquets des Tuilleries. On ne bat plus le Guet à Paris, on ne casse plus de lanternes. Quelle honte est-ce-là ? Monsieur le Vinotier, Oh, j'y veux mettre ordre.

F O R E T.

Ce n'est pas ma faute, je vous assure.

B A C C H U S.

Ce n'est pas votre faute. Ce n'est pas la seule qu'on vous impute ; vous ne vous contentez pas d'empêcher de boire, vous ne voulez pas qu'on se marie.

F O R E T.

Moi, Seigneur ?

B A C C H U S.

Oùi, vous. Je sçai de vos nouvelles, & vous avez un associé qui est dans le même cas, à ce qu'on m'a dit : mais je vous corrigerai l'un & l'autre, ou je vous ruïnerai tous deux, je vous en avertis.

F O R E T.

Hé ! ne sommes-nous pas déjà tous ruïnez, si vous rendez cette année les vignes si fertiles ?

B A C C H U S.

Oh ! pour cet article-là, je vous en répons.

F O R E T.

Ah ! malheureux que je suis ! me voilà perdu : que deviendrai-je ? Hé ! miséricorde, Seigneur Bacchus, laissez geler les vignes, je vous prie, & ne refusez pas votre protection pour me faire débiter le vin vieux qui me reste.

BACCHUS.

Ce maraut-là me presente une plaisante Requête: Voilà comme sont les hommes. Ils ne nous adressent des prières que par rapport à leur intérêt.

F O R E T.

Si vous me refusez, j'irai me pendre de désespoir, & vous perdriez un si bon serviteur.

BACCHUS.

Je ne perdrois pas grand chose, & le Public y gagneroit: Mais il n'importe, je suis bon, j'aime à faire plaisir. Voions un peu si tu te rendras digne de mes faveurs, l'as-tu acheté bien cher ce vin vieux qui te reste?

F O R E T.

Qu'est-il besoin de vous le dire? la conscience des hommes est-elle inconnue aux Divinités?

BACCHUS.

Non, la conscience de ceux qui en ont: mais comme les Marchands de vin n'en ont guères, je ne sçauois lire dans la tienne. Prends garde à ne me pas mentir pourtant.

F O R E T.

S'il faut vous dire la vérité.

BACCHUS.

Où! vraiment.

F O R E T.

Depuis trois ou quatre ans d'intelligence avec les Vignerons & les Courtiers, nous y mettions un prix fort haut, dont on nous donnoit des contre-lettres.

BACCHUS.

Fort bien.

F O R E T.

Ce prix seroit de regle au Bourgeois délicat & au riche Gourmet, chacun se pressoit d'en avoir; les aisez se ruinoient, l'artisan souffroit, le malheureux languissoit, le Brasseur gagnoit, & nous ne perdions pas nous autres.

BACCHUS.

Il n'y a rien à dire à cela , tu as profité de l'occasion. Oh bien ! pour prix de m'avoir dit la vérité , je te ferai défaire de ton vin vieux.

F O R E T.

Que je vous aurai d'obligation. Mais comment m'y prendre ?

BACCHUS.

Cela ne sera pas bien difficile ? ton magasin est dans le village.

F O R E T.

Oùi , Seigneur.

BACCHUS.

Dans une grande maison.

F O R E T.

Toutes des plus jolies.

BACCHUS.

Beau jardin , cabinets de verdure ; chambres & appartemens proprement meublez.

F O R E T.

Oùi , il y a de tout cela , vous avez raison.

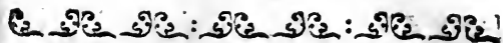
BACCHUS.

Laisse-moi faire le reste , je te fournirai un bon Cuisinier , des Garçons actifs & vigilans , de jolies Servantes : & nous établirons ensemble une petite Guinguete , où je ne te laisserai pas manquer de pratiques ; & j'en serai le maître garçon moi.

F O R E T.

Bacchus, le Maître-garçon de ma Guinguete , il en deviendra bien-tôt le maître.





SCENE VII.

BACHUS, FORET, CLAUDINE.

CLAU D I N E.

HE ? vite, Monsieur, dépêchez-vous.
FORET.

Qu'est-ce qu'il y a ?

CLAU D I N E.

Tout est au pillage dans votre magasin.

FORET.

Comment donc ?

CLAU D I N E.

Les portes se sont ouvertes d'elles-même ; il y a je ne sçai combien de garçons qui tirent le vin dans de grandes cruches ; les broches tournent dans toutes les cheminées. Il est tombé dans la maison une nuée d'affamez qui se font la cuisine jusques dans le jardin & ils disoient comme ça, qu'il y en a encore davantage de l'autre côté de l'iau, qui s'apprêtent à venir faire comme eux.

B A C C H U S.

Voilà des effets de ma protection, Monsieur Foret ; cela ne commence pas mal, comme vous voiez.

FORET.

Il est vrai ? mais...

CLAU D I N E.

Venez mettre ordre à ça, s'il vous plaît. On ne sçait auquel entendre, & ils mettront peut-être le feu à la maison, s'ils ne voient personne à qui parler.

FORET.

Misericorde, que faut-il que je fasse ?



SCENE VIII.
BACCHUS, FORET.

BACCHUS.

NE vous embarrassez de rien, c'est mon affaire: Commencez par m'envoyer votre jolie fille & sa camarade, cela contiendra tout. Malepeste c'est le meuble le plus nécessaire d'une Guinguete, quod de jolies filles.

FORET.

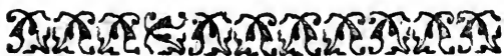
Mais, Monseigneur.

BACCHUS.

Ne raisonnez point, faites ce qu'on vous dit, & laissez-moi faire.

FORET.

On me promet une belle fortune, je ne sçai pas si on me tiendra parole.



SCENE IX.

L'AMOUR, BACCHUS,
LA FOLIE.

L'AMOUR.

MAis où m'amenez-vous, s'il vous plaît, Madame la Folie?

LA FOLIE.

A la Guinguete, Monsieur l'Amour. Avez-vous oublié notre projet, & que nous y avons affaire? Il y a un tems infini que nous n'avons fait de pe-

ôte débauche avec nôtre gros ami le Dieu du vin.

BACCHUS.

Ce n'est pas ma faute , mes enfans,

LA FOLIE.

Ni la mienne , Seigneur Bacchus.

BACCHUS.

Ah ! Ah ! l'Amour n'est plus aveugle , il me reconnoît en m'abordant.

LA FOLIE.

Aveugle lui , est-ce qu'il l'a jamais été ? ce n'étoit que pour me faire des tracasseries qu'il se plaignit à Jupiter que je lui avois crevé les yeux , & pour pouvoir mettre sur mon compte , en m'obligeant de lui servir de guide , toutes les sottises qu'il est très-capable de faire par lui-même.

L'AMOUR.

Hé ! là là , Madame la Folie , un peu doucement , s'il vous plaît : vous ne devez pas trop vous plaindre que par malice ou par raison , j'ai sçu vous attacher à moi. Vos plus gracieuses occupations sont celles que je vous donne , & il n'y a guère d'agréables folies que celles que l'Amour fait faire.

LA FOLIE.

Il n'y en a pas de moins excusables ni qui aillent tant murmurer contre moi. N'est-ce pas vous qui m'avez attiré l'indignation de cette famille de robe dont la grand-mère épousa dernièrement ce joli petit Comte , à qui elle donna tout son bien , & qu'elle a laissé veuf au bout de huit jours.

L'AMOUR.

Hé ! de quoi vous embarrassez-vous de l'indignation de la famille de robe , quand vous avez le plaisir d'avoir établi la fortune d'un joli homme , qui par plus de cent autres folies sçaura vous faire honneur de celle que vous avez fait faire en sa faveur.

LA FOLIE.

Je ne prens point le change , & j'en veux pour juge nôtre ami ; c'est à vous que le petit homme

ſçait gré de ſa fortune , & c'eſt à moi que l'on ſe prend de l'extravagance de la vieille.

L' A M O U R.

Vous voilà bien malade ; j'ai plus à ſouffrir que vous des aventures dont nous nous mêlons. Ce jeune Chevalier qu'on croit à l'armée , & qui mange avec des Coquettes & des Filoux le bien de ſa mere , dont il ne jouit pas encore , eſt-ce à vous que l'on ſe prend de ſa conduite ? c'eſt moi qu'on en accuſe , quoique je ne m'en mêle ni de part ni d'autre ; il n'eſt point amoureux , il n'eſt point aimé , la folie ſeule & la débauche ruinent ſes affaires , & c'eſt pourtant l'Amour qu'on rend reſponſable de l'événement.

B A C C H U S.

C'eſt-là nôtre malheur à nous autres Divinitez ; on nous impute quelquesfois des choſes où nous n'avons pas la moindre part. Un honnête Procureur de ma connoiſſance donne tous les jours cent coups de pieds dans le ventre à Madame ſa femme ; on m'en accuſe ; on dit qu'il eſt yvre , il n'eſt qu'amoureux & jaloux ; ce ſont vos affaires , & on en fait les miennes.

L A F O L I E.

Readons-nous juſtice , Seigneur Bacchus ; il n'arrive guère de ſottises dans le monde , dont nous ne ſoions cauſe , où tous trois enſemble , ou ſéparément ; & ſi vous voulez que je vous diſe la vérité , nous n'avons pas là-deſſus de grands reproches à nous faire.

B A C C H U S.

Je ne m'en plains pas , & je laiſſe penſer les hommes comme ils veulent.

L' A M O U R.

C'eſt la Folie qui ſe plaint ſans ceſſe , & qui finit pourtant toute ſeule quantité d'affaires que nous ne faiſons qu'ébaucher !

L A F O L I E

C'eſt moi qui ai commencé celle qui nous raf-

semble , mais ce sera vous qui la finirez , s'il vous plaît.

L' A M O U R.

Très-volontiers , je m'intéresse au fort des jolies filles.



S C E N E X.

BACCHUS , L'AMOUR , LA
FOLIE , LUCILE , NERINE.

L A F O L I E.

EN voici deux que je vous présente.

L' A M O U R.

Je le connois ? les Graces me les avoient déjà présentées.

L A F O L I E.

Les Graces ont pris soin de leur enfance : mais je suis à présent leur gouvernante, moi.

L' A M O U R.

Et moi je me déclare leur Protecteur.

B A C C H U S.

Hé! que leur ferai-je donc , s'il vous plaît ?

L A F O L I E.

Le Promoteur de leurs mariages.

B A C C H U S.

Cet emploi-là ne sera pas difficile.

L A F O L I E.

Voilà de jolies filles de cabaret au moins.

B A C C H U S.

Vertu de ma vie , quelle provision pour nôtre Guinguette !

L' A M O U R.

Je dégarnis mes temples pour faire honneur aux vôtres.



SCENE XI.

L'AMOUR, LA FOLIE, LUCILE,
NERINE, ERASTE,
CLITANDRE, BACCHUS.

L'AMOUR.

VOici leurs amans qui se sont fait aussi garçons de cabaret, pour avoir l'honneur de servir sous vos ordres.

BACCHUS.

L'imagination me plaît, je leur en sçai gré, & voilà deux jeunes drôles qui se présentent bien au moins. Ecoutez, mes enfans, de fille de Guinguete à garçon de cabaret il n'y a que la main; n'allez pas abuser de la protection qu'on vous donne, & anticiper. . . . ERASTE.

Nous vous le promettons.

LA FOLIE.

Ils auront peine à tenir parole; l'air de Sürène est terriblement dangereux pour ces choses-là.

BACCHUS.

Point, point, il y a de la bonne foi parmi les ivrognes; c'est la meilleure qualité de mes sujets.

L'AMOUR.

Oùï, mais les mœurs de mon Empire sont toutes différentes.

LA FOLIE.

C'est que vos deux Etats relèvent des miens, c'est moi qui en régle la Police.

BACCHUS.

N'aions point de dispute là-dessus, & allons prendre possession de la nouvelle Guinguete, comme maître garçon j'y ai ma table, & ce ne sera pas la plus mal servie.

L'AMOUR.

Nous allons être accablés de monde, il nous faudroit quelqu'un pour écarter un peu la foule & ne laisser entrer que des masques de connoissance. Car tout le monde est aujourd'hui masqué dans le Village.

BACCHUS.

J'ai fait dire au bon homme Sylène de se rendre ici. Nous en ferons nôtre Portier.

L'AMOUR.

Du bon homme Sylène, il est toujours yvre.

LA FOLIE

Tant mieux on le prendra pour un Suisse.

L'AMOUR.

Mais en attendant qu'il soit venu ?

LA FOLIE.

J'en ferai les fonctions moi. Je n'aime point à demeurer en place, & je ne me plais à table qu'à la fin des repas.

LUCILE.

Ne laissez point entrer mon pere, Madame, je vous prie.

NERINE.

Ni mon oncle de grace.

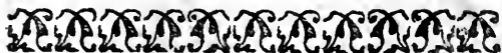
LA FOLIE.

Oh ! pour cela il sera bien difficile de les en empêcher ; mais leur présence ne gâtera rien.

CLITANDRE.

Les Dieux se mêlent de nos affaires, en pouvons-nous craindre l'événement ?





SCENE XII.

L'AMOUR, LA FOLIE,
BACCHUS, LUCILE, NERINE,
ERASTE, CLITANDRE,
KERPINOT.

KERPINOT *en dehors.*

HOla, ho, quelqu'un, du vin, de la glace;
& de l'eau cordiale.

L'AMOUR.

Voici déjà un honnête garçon bien accommodé.

BACCHUS.

C'est un de mes favoris Mr. Kerpilot, je le reconnois tout masqué qu'il est.

LA FOLIE.

Oh! Mr Kerpilot n'est point masqué. Il est yvre, c'est son naturel.

BACCHUS.

Prenez soin de lui, il est en bon état.

LA FOLIE.

Je m'en charge, je vous l'enverrai, vous l'acheverez.



SCENE XIII.

LA FOLIE, Me PINTERELLE,
KERPINOT.

KERPINOT.

Comment donc? vous me voulez quitter, vous m'abandonnez dans l'occasion mon adorable, ma divine, ma robuste.

Me P I N T E R E L L E.

Hola donc , doucement , tenez-vous , petit badin , ces sortes d'empressements-là sont trop marquez , un peu de modestie.

L A F O I.

Il est avec Me Pinterelle , une de mes intimes , voilà un joli petit tête à tête.

K E R P I N O T.

Mais , mais , mais. Parbleu ! charmante , je ne vous manque point de respect , & si la vivacité de la passion autorise des mouvemens de cœur... qui causent...une palpitation qu'on n'est point maître de renfermer dans une imagination toute remplie de vos charmes.

Me P I N T E R E L L E.

Qu'il parle bien ? Qu'il s'exprime juste ; un discours poli , bien soutenu.

K E R P I N O T.

Oh ! pour cela oui , mon discours se soutient mieux que moi , & si mes résolutions avoient autant de fermeté que ma pénétration a d'agrément.... hé bon jour ! ma chère... mon aimable petite folichon.

L A F O L I E.

Bonjour , Monsieur de Kerpinot , que vous voilà joli garçon ? que vous vous portez bien !

K E R P I N O T.

Ma santé ne s'altère point , parce que j'ai soin de boire.

Me P I N T E R E L L E.

C'est un homme de précaution que Monsieur de Kerpinot.

K E R P I N O T.

Hé ! par quelle heureuse aventure... vous n'êtes pas seule ici apparemment ?

L A F O L I E.

Oh ! vraiment non ? c'est moi qui y ai amené plus de la moitié de la Compagnie.

K E R P I N O T.

Ah ! que vous avez bien fait ? voici une nouvelle

petite Guinguete aussi jolie, aussi attirante, je n'ai jamais pu m'empêcher d'y entrer, & si nous venons déjà de faire collation dans une autre à Passi, Mac & moi, avec mon laquais, la femme de chambre de notre fiacre, tous cinq tête à tête. Quand on se trouve à la Guinguete, on n'y fait point tant de cérémonie.

LA FOLIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous connoissez, je sçai de vos nouvelles, & Me Pinterelle depuis si long-tems de vos amies.

Me PINTERELLE.

Le moien de n'en pas être il est si engageant.

KERPINOT.

Oh ! point du tout, mignonne, c'est vous qui êtes aimable, je suis un yvrogne moi, un brutal, un cheval de carosse.

LA FOLIE.

Quelle modestie ! il n'y a point-là d'amour propre, mais que ne vous épousez-vous, puisque vous vous aimez tant.

KERPINOT.

Hélas ! de tout mon cœur, je ne demande pas mieux moi quelquefois. Mais Madame Pinterelle a dans l'esprit des contrarietez...

Me PINTERELLE.

Il ne sçait ce qu'il dit, ma chere, c'est délicatesse. je ne veux devoir son engagement qu'à lui-même.

KERPINOT.

Oùi, voilà ce qui fait la difficulté. Mon amour à moi est une passion qui est la suite d'une autre je ne veux épouser Madame que les soirs, & Madame ne veut m'épouser que les matins : vous comparez bien la différence.

Me PINTERELLE.

Elle est assez grande comme vous voiez.

LA FOLIE.

Point du tout, du matin au soir seulement, c'est une bagatelle.

KER

KERPINOT.

Ne pourriez-vous point trouver quelque milieu à cela, vous qui êtes si ingénieuse?

LA FOLIE.

Cela ne sera pas difficile à accommoder, passez ici la nuit à table.

KERPINOT.

Voilà déjà une bonne proposition, cela m'accommode.

LA FOLIE.

Comme vous ne vous ferez point coucher, le matin vous tiendra lieu du soir, & voilà la difficulté levée.

KERPINOT.

Oùï, mais ce matin paroîtra aussi le soir à Madame Pinterelle. C'est une délicate qui veut qu'on l'époule de sens froid, cela ne se peut pas, ce n'est pas la manière du Pais, comme vous sçavez.

LA FOLIE.

Je vous ferai changer de sentimens à tous deux.

Me PINTERELLE.

Je déferé beaucoup à vos conseils.

LA FOLIE.

Allez-vous-en trouver de ma part Bacchus & l'Amour qui tiennent table au fond de ce petit bois, vous ne sortirez pas d'ici sans être d'accord.

KERPINOT.

Le conseil est bon, ma Princesse, il le faut suivre.

Me PINTERELLE

L'Amour, & le Dieu du vin, voilà bonne compagnie.

KERPINOT.

On ne vous en canaille point; allons, ma Princesse; que vous allez m'aimer, & que je m'en vais boire.



SCENE XIV.

LA FOLIE, LA VEUVE.

LA FOLIE.

VOilà une bonne recrue pour la table du Dieu du vin ; mais dans un repas de Guinguette il faut des fous & des folles de toute espece. En voici une joliment masquée.

LA VEUVE.

C'est ici le lieu du rendez-vous, & le Chevalier n'y est point encore.

LA FOLIE.

Je la connois, c'est cette riche veuve que l'Amour & moi avons renduë depuis peu si folle d'un cadet Gascon dont nous voulons faire la fortune ; elle est ici sans lui, qu'est-ce que cela veut dire ?

LA VEUVE.

Eh ! bon Dieu, Madame, que faites-vous ici ? quoi, toute seule à la Guinguette ! je croiois qu'il n'y avoit que moi dans le monde assez folle pour cela.

LA FOLIE.

Le pouvoir de la Folie est moins borné que vous ne croiez ; & si vous êtes folle comme vous le dites, Madame, vous pouvez vous vanter de l'être en bonne compagnie.

LA VEUVE.

Je croi l'être, je croi ne l'être pas ; ma folie me paroît sage, la sagesse des autres me paroît folie. Je ne connois personne sans ridicule, les uns plus currez, les autres moins. J'ai les miens, j'en suis persuadée ; mais ils me font plaisir, & je craindrois de les connoître, de crainte de m'en corriger.

LA FOLIE.

Je ne vous en croi point moi , Madame , & vous me semblez toute parfaite.

LA VEUVE.

Rien moins que cela , Madame , j'ai un entêtement insupportable ; je suis esclave des bien-séances. La crainte de la médisance me tient dans une gêne, dans une contrainte effroyable.

LA FOLIE.

Quelle simplicité !

LA VEUVE.

C'est mon ridicule ; je m'étois flâtée que le veuvage me mettroit à portée de jouir un peu des douceurs de la vie , des petits plaisirs innocens que le commerce du monde peut fournir.

LA FOLIE.

Cela doit être , c'est la règle.

LA VEUVE.

Cela ne l'est point chez moi. Il y a quinze jours que je suis veuve , & depuis ce tems-là , Madame , nulle satisfaction dans la vie , point de partie de plaisir. Il a fallu renoncer aux spectacles ; plus d'Opera ni de Comedie , pas de promenade même ; je n'ai de ressource qu'au bal ; parce qu'on s'y déguise , & quelquefois à la Guinguete , cela est sans conséquence ; oh ! je suis bien heureuse qu'elle soit à la mode , & que ce plaisir-là n'ait point été connu quand on a fait les regles du veuvage.

LA FOLIE.

Vous y venez souvent aparemment.

LA VEUVE.

Helas ! si peu , Madame ; je me refuse à tout , je n'y ai encore soupé que huit ou dix fois depuis quinze jours ; mais je n'étois encore jamais venuë dans celle-ci.

LA FOLIE.

Ce n'est pas une des moins attirantes , & vous y attendez compagnie sans doute.

LA VEUVE.

Compagnie ? non. Dans l'état où je suis , il ne me convient pas de voir grand monde , & pour ne point m'écarter des regles , je me réduis au tete à tete.

LA FOLIE.

Quelle conduite !

LA VEUVE.

C'est avec un jeune homme de Province qui me recherche , & que je prendrai le parti d'épouser , je pense , non pas par amour ni par foiblesse , mais pour changer de nom ; celui du défunt me fait toujours souvenir de la perte que j'ai faite , cela est trop triste.

LA FOLIE.

Oùi vraiment , & vous ferez bien de vous en défaire tout au plus vite.

LA VEUVE.

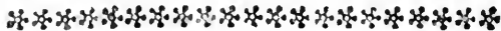
C'est bien mon dessein. Voici le petit homme de Province.

LA FOLIE.

Qu'il est bien fait ? qu'il a bon air !

LA VEUVE.

Nous l'aimons à la folie , & nous avons tous deux raison.



SCENE XV.

LA FOLIE , LA VEUVE ,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

HE' , comment-donc , la premiere ici ? Oh ! pour le coup , je fais un fat , belle personne : & vous n'êtes pas faite pour attendre.

LA VEUVE

Je n'attens pas seule au moins Chevalier , ni l'amant de Madame , n'a ni plus de politesse , ni plus d'empressement que vous.

LA FOLIE.

Moi, Madame, je n'ai point d'amant ; mais on en trouve à la Guinguete.

LA VEUVE.

Un amant de Guinguete, la jolie chose.

LE CHEVALIER.

Hé de grace, Madame, ne méprisons pas les Guinguettes, puisque je leur dois mon bonheur. C'étoit où nous avons fait connoissance.

LA FOLIE.

Le hazard ne vous a pas trop mal adressez l'un & l'autre.

LE CHEVALIER.

Sandis, je m'en louë & l'en remercie, hé ! mardis vive les Guinguettes pour prendre des engagements. On s'y connoît, on s'y développe. En arrivant à Paris, je me dis d'abord à moi-même, il te faut une occupation, Chevalier. Gens du pais sans quelque intrigue, sont des Maltotiers sans Patron. Cherchons des Belles ; je m'en informe, on me mène au Cours si on n'y voit les visages qu'au travers des glaces, ce sont des pasteles. Je n'achete point chat en poche, je veux connoître. Je vais aux Comedies, à l'Opéra ; maintes Beutez routes brillantes, mais aux chandelles, cela m'est suspect. Que faire : il me faut une affaire de cœur absolument. Où la prendre pour n'être point trompé ? Ma bonne fortune me conduit à la Guinguete, j'y voi sans glace & sans chandelles cette belle Dame en plein jour ; j'en étudie l'esprit & le caractère, j'en surprends le cœur, & j'endeviens fou : voilà l'histoire, ai-je tort, Madame ?

LA FOLIE.

Je n'ai garde de trouver cela. Il n'y a rien de si joli qu'une passion de Guinguete.

LA VEUVE.

Il n'y a que celles là de bonnes ; mais on n'a que faire de dire d'où l'on se connoît. Oh ! ça, Chevalier, quand nous marierons-nous ?

LE CHEVALIER.

Quand, Madame ; & quand vous voudrez. Suis-je de

20 L'IMPROMPTU

taille & de pairs à dire non dans une affaire ; Dès ce soir , dès le moment même.

LA VEUVE.

Son empressement me charme ; je me fais une idée si gracieuse de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

Ah ! cadedis laissez-moi faire, je vous attens dans la Province , vous n'y tiendrez pas , vous y mourrez de gloire & de joie.

LA FOLIE.

De gloire & de joie ; cela flâte agréablement.

LE CHEVALIER.

Gouverneurs, Présidens, Directeurs d'affaires, Commis des Postes, Gens de plaisir & de bonne chere ; ce sera, belle Dame , à qui nous réglera , j'en suis sûr.

LA VEUVE.

Madame.

LE CHEVALIER.

Vous aurez le fauteuil chez l'Intendante au moins , sans contestation.

LA FOLIE.

Quelle prérogative !

LE CHEVALIER.

Pour la famille , je n'en parle pas : le Soleil n'a que douze Maisons , & nous avons trente Châteaux que je parcours toute l'année.

LA FOLIE.

Toujours en mouvement , on n'a pas le tems de s'ennuier.

LE CHEVALIER.

Magnificence, grand régal, & de l'argent par tous ; nous jouissons entre de 95000. liv. de rente.

LA VEUVE.

Et vous êtes l'aîné , Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Un Chevalier , l'aîné ; si donc , Madame ; je suis cadet de treize freres.

LA VEUVE.

Mais les aînez chez vous n'ont-ils pas tout le bien ?

DE SURESNE. 271
LE CHEVALIER.

Bonne partie quand on partage : mais le pere & la mere vivant, nous jouissons par indivis ; qui plus en prend , plus en possede ; & je prétens vous faire voir que je n'ai pas la main mauvaise. Cette vie aisée vous conviendra-t-elle ?

LA FOLIE.

Il faudroit que Madame fut bien difficile. Oh ! ça , ça , puisque vous voila si bien d'accord , il faut que vos nœces se fassent en bonne compagnie ; l'air de ce pais-ci est admirable pour les mariages.

LE CHEVALIER.

Cadedis , oùi je vous en répons.

LA FOLIE.

Allez m'attendre dans ce petit bois , & joignez-vous à la compagnie que vous y trouverez à table avec l'Amour ; vous n'y ferez point de trop.

LE CHEVALIER.

Volontiers, je suis sans façons, & ne refuse ni partie d'amour, ni partie de table, ce sont mes centtes.

LA VEUVE.

Allons , mon cher Chevalier , je me trouve bien, par tout où vous êtes.

LA FOLIE.

Voilà une nœce bien avancée ; mais ne voi-je pas le bon homme Silène ? c'est lui-même , il est avec le Marchand de vin. Laissons-les ensemble , & allons parcourir un peu tous les écots de la nouvelle Guinguete.

SCENE XVII.
SILENE , FORET.

SILENE.

NE vous emportez point , mon ami , un peu de douceur & de tranquillité , il n'y aura point de desordre , je vous en répons. Moi je suis

le pere Silène. Bacchus m'a donné ordre de faire garder la porte pour éviter les inconveniens. La pratique donne bien comme vous voiez, La maison ne désemplit point, on se bat pour entrer.

F O R E T.

Il est vrai on se bat pour entrer; mais tout le monde sort sans paier. Voilà une bonne chienne de pratique, les bords de l'eau sont pleins d'yvrognes, qui emportent des bouteilles, & qui boivent en chemin à la santé du maître garçon.

S I L È N E.

N'ont-ils pas raison? le maître garçon leur fait credit, il prend tout sur son compte, ils en ont de la reconnoissance; voilà d'honnêtes gens, il n'y a rien à dire.

F O R E T.

Il prend tout sur son compte; mais ce n'est pas le mien.

S I L È N E.

Vous l'y trouverez, ne vous mettez pas en peine, tout votre vin vieux sera consommé, il n'en restera pas une goutte; oh! pour cela il n'y a que Bacchus qui puisse imaginer des choses comme cela.

F O R E T.

Maugrébleu de l'imagination.

S I L È N E.

Paix, paix, taisez-vous, & nous laissez faire; nous rétablissons l'abondance, il faut bien faire renaître le crédit.

F O R E T.

Je ne veux point qu'il revive à mes dépens, je n'ai que faire de cela.

S I L È N E.

Fy donc? il seroit à souhaiter que vous fussiez crevez tous tant que vous êtes, & que le crédit fût ressuscité. Oh! le voilà en bon train.

F O R E T.

Et me voilà en train de tout perdre moi, si cela continuë.

S I L È N E.

Oh! non, diable! nous avons affaire à d'honnêtes

gens, tous enfans de Paris; & j'ai bien recomman dé qu'on ne laiff: entrer que des personnes de connoiffance.

F O R É T.

On laiffera entrer qui on voudra ; mais je vais être le Portier moi , pour ne laiffier sortir perfonne qu'à bonnes enfeignes.

S I R E N E.

Qu'à bonnes enfeignes , je ne le conseille pas , tu t'attireras quelque mauvaife influence !

F O R É T.

Que peut-il m'arriver de pis que d'être ruiné.

S I L E N E.

J'ai encore le bras bon , tout vieillard que je fuis, il me reste des forces dont tu feras l'épreuve.

F O R É T.

On s'expose à tout pour défendre fon bien.

S I L E N E.

Je t'abandonnerai aux mécontens , & tu auras cent coups de bâtons , prends-y garde.

F O R É T.

C'est ce qu'il faudra voir.



SCÈNE XVIII.

LA FOLIE, FORET, SILENE.

LA FOLIE.

QU'entens-je ? quel bruit fait-on ? quelle impertinence ? quelle audace ? oser faire du désordre dans nôtre Guinguette ?

F O R É T.

Vôtre Guinguette , Madame , c'est bien la mienne ; puisque c'est mon vin qu'on y boit.

Ton vin qu'on y boit ; je t'en félicite , il s'en est fait grande consommation.

F O R E T.

La consommation est grande , mais il n'y a point de recette. LA F O L I E.

Cela s'écrit sur le livre , il n'y a rien à perdre à moins que je ne brûle le Livre , & cela pourroit bien arriver : car je suis la Folie au moins , défie-toi de mes caprices

F O R E T.

La Folie !

S I L E N E.

Oùï ta Patrone , & celle de bien d'autres.

F O R E T.

Il a raison , il faut être fou pour confier sa Cave au Dieu des ivrognes

S I L E N E.

Sur-tout quand la Folie s'en mêle.

F O R E T.

D'accord , mais les plus courtes folies.

LA F O L I E.

Sont les mauvaises. Les plus suivies sont les meilleures , on s'épargne le moment de la réflexion ; Bacchus tient ici table à tes dépens , avec l'Amour. Ne te broûille point avec eux.

F O R E T.

Avec l'Amour ! l'Amour est ici : Voilà bien de quoi m'achever de peindre.

LA F O L I E.

Est-ce que nous allons jamais l'un sans l'autre.

F O R E T.

L'Amour , Bacchus , & la Folie , le beau trio pour faire fortune. Mais qu'est-ce que j'entens ?

(On entend la Symphonie.)

LA F O L I E.

Tu entens d'assez jolie musique , on a soin de tout comme tu vois , rien ne manque dans ta Guinguette.



SCENE XIX.

LA FOLIE, LUCILE, NERINE,
FORET, SILENE, ERASTE,
CLITANDRE.

FORET.

O H ! vraiment non rien n'y manque , mais il y a quelque chose de trop de par tous les diables :

LA FOLIE.

Que pouroit- ce être ?

FORET.

Ces deux Messieurs que je vois là-bas avec ma fille & sa compagne , à qui on avoit défendu de les voir.

LA FOLIE.

Tu es mal obéi comme tu vois. Mais pour l'être par de jolies filles , il ne leur faut commander que ce qu'elles souhaitent.

FORET.

C'est une grande imprudence à elles.....



SCENE XX.

BACCHUS , LA FOLIE , FORET ,
L'AMOUR , LUCILE , NERINE ,
CLITANDRE , ERASTE ,
SILENE.

LA FOLIE.

T Aisez-vous insolent , vous manquez de respect au maître garçon , c'est lui qui se mêle de cette affaire.

F O R E T.

Il n'y a respect qui tienne , ma fille est ma fille,
& il ne sera pas dit. . . .

B A C C H U S.

Doucement maraut , c'est moi qui vient de faire
ces deux mariages.

F O R E T.

Ma fille est mariée sans mon aveu ? & vous, Ne-
vine, sans celui de vôtre oncle.

N E R I N E.

Ne suffit-il pas de celui de Baccus & de l'Amour?

L U C I L E.

Le moien de résister à leurs volontez.

F O R E T.

Oh ! parbleu , j'y résiste , moi ?

C L I T A N D R E.

Cela est inutile , c'est une chose réglée dans le
conseil , que l'on vient de tenir à table.

F O R E T.

Je me moque de ce conseil-là, j'en apelle.

S I L E N E.

Il n'y a point d'apel , mon bon ami , ce sont des
Arrests de Guinguette . qui s'exécutent toujours par
provision.

F O R E T.

Marier ma fille , & vuidier mon Magazin sans que
je reçoive de l'argent.

B A C C H U S.

Tu en recevras, donne-toi patience , & fais les
choses de bonne grace , tout ton vin vieux sera
païé le double de ce que tu l'autois vendu.

F O R E T.

Mon vin vieux sera païé double , & de quelle
manière ?

B A C C H U S.

Je te donnerai une Lettre de change sur la For-
tune, moitié comptant, & le reste après Vendanges.

L A F O L I E.

Et nous l'endollerons l'Amour & moi.

F O R E T.

Les bons endosseurs ! ce sera-là de bon papier.

L' A M O U R.

Oùï , oùï , ce sera de bon papier. Oh ! il n'y a personne sans vanité qui ait jamais eu dans le monde tant de crédit qu'en ont l'Amour & la Folie.

F O R E T.

Il faudra donc s'en contenter.

B' A C C H U S.

Et être de bonne humeur sur-tout , ce n'est pas ici une fête ordinaire , nous faisons cinq Nôces à la fois, & voilà comme on achalande les Guinguetes.

F O R E T.

Comment cinq Nôces à la fois ; voudriez-vous aussi me remarier moi.

B A C C H U S.

Te remarier , es-tu veuf ?

F O R E T.

Morbleu non ! mais par vôtre moien , avec un de ces'Arrests de Guinguetes , qui s'exécutent par provision , on pouroit toujours en attendant. . .

B A C C H U S.

Cela viendra quelqu'un de ces jours. Epouse Claudine ta servante , ce sont assez les allures des Marchands de vin ; pour aujourd'hui celebrons les mariages de ta fille , & de sa camarade avec leurs amans.

L' A M O U R.

Celui du Chevalier , & de la Veuve.

L A F O L I E.

De Monsieur Kerpinot , & de Madame Pinterelle.

B A C C H U S.

Et le mien avec la Folie ?

L A F O L I E.

Voilà qui est fait , je le veux bien , vous n'en ferez pas dédit , & la plus grande folie que la Folie puisse faire , c'est d'épouser le Dieu des ivrognes.

L' A M O U R.

Ecoutez , voilà des mariages , prenez-y gar-

des, ce n'est pas-là le moien de me garder long-temps parini vous.

BACCHUS:

Vous y demerrez plus que vous ne croiez. C'est vôtre élément que les Guinguettes. Allons, Messieurs de la Symphonie, de la Musique tendre, un peu folle, où il y ait quelqu'air d'ivresse en ma faveur.

LA FOLIE.

Vous serez content. C'est le caractère des Musiciens de la Guinguette.



DIVERTISSEMENT.

L'AMOUR.

O La charmante retraite!
De la félicité parfaite,
C'est ici l'heureux séjour.

CHOEUR.

O la charmante retraite, &c.

PHILIS, L'AMOUR, & THERSANDRE.

Avec Bacchus on passe tout le jour,
On donne la nuit à l'Amour,
Et ce qui fait le charme de la vie,
On est avec eux tour à tour.
Sans jamais quitter la Folie.

L'AMOUR.

O la charmante retraite,
De la félicité parfaite,
C'est ici l'heureux séjour.

CHOEUR.

O la charmante retraite, &c.

Passé-Pied.

PHILIS.

Trop de contrainte
 Dans les beaux jours
 Révolte toûjours.
 On en fait sa plainte
 Au Dieu des Amours.
 Il vient au secours
 D'une ame atteinte
 D'une juste crainte,
 Et la contrainte
 Dans les beaux jours
 Révolte toûjours.

Menuet.

LA FOLIE.

Sans la Folie
 Vos plus beaux jours
 Languiroient toûjours.
 Sa douce manie
 Est d'un grand secours
 Au Dieu des Amours.
 Quand il s'ennuie
 Prés d'une Silvie
 Sans la Folie
 Vos plus beaux jours
 Languiroient toûjours.

Rigaudon.

L'AMOUR.

La bonne chere
 Des plus longs jours,
 En fait les plus courts.
 Quand Bacchus veut plaire
 Au Dieu des Amours,
 Son puissant secours
 Rend la Bergere
 Plus vive & moins fiere.

*La bonne chère
Des plus longs
En fait les plus cours.*

Menuet.

KERPINOT ivrogne.

*Le Dimanche & les Lundis
Je cours de Guinguettes en Guinguettes
J'y retourne les Mardis
Et Mercredis ;
Et dans ces douces retraites
Je passe ici les Jeudis
Et Vendredis.*

*Amour seroit-ce la peine
D'en sortir les Samedis ;
Non , comme j'ai commencé la semaine
Avec Bacchus je la finis.*

Entrée.

L' A M O U R.

*Ne quittons point cet aimable séjour
A quels plaisirs tout ici nous convie,
Pour plaire à l'Amour.
Avec la Folie ,
Bacchus s'allie
Dans cet heureux jour.*

B R A N L E.

P H I L I S

*Dans ces lieux l'Amour amène
Les plaisirs , les Jeux , les Ris,
Des plus doux nœuds il enchaîne
Les cœurs de ses feux épris ;
Chacun deserte Paris
Pour venir rire à Surène.*

T H E R S A N D R E.

*Suivons le cours de la Seine ;
Dans cet aimable país ,
Le doux penchant qui l'entraîne*

*Vers ces bords des Dieux chers ,
 Invite à quitter Paris ,
 Pour venir rire à Surène.*

L' A M O U R.

*Qu'aucune beauté n'y vienne
 Sans des Amans favoris ,
 A l'autre bord de la Seine
 Faisons rester les Maris ;
 Aucun fâcheux n'est admis
 Dans les plaisirs de Surène.*

M. F O R E T.

*Bacchus & le bon Silène
 Pour les honneurs du logis ,
 Ils versent à tasse pleine
 Tout mon vin vieux, rouge ou gris
 Et nous fait quitter Paris ,
 Pour venir boire à Surène.*

L A F O L I E.

*Ceux qu'ici l'amour amène
 Ou Celadons ou Gloris ,
 S'exposeroient à la haine
 De la Reine de Cipris ,
 S'ils retournoient à Paris
 Sans folâtrer à Surène.*

B A C C H U S.

*Par Bacchus tout droit d'aubaine
 Sur les vins y sont remis ;
 Les filles sont du Domaine
 De Venus & de son fils ,
 Morbleu quittez tous Paris
 Venez habiter Surène.*

L U C I L E.

Que le Passeur du Bac prenne

282 L'IMP. DE SURESNE.

*Le nom de chaque Adonis,
Qui vient avec sa Climene
Dans nos aimables réduits
Et sort exprès de Paris
Pour venir rire à Surêne.*

L A F O L I E.

Comme
il a été
chanté
à Surê-
ne.

*Thalie avec Melpomène
Dans ces lieux nous ont conduits à
Ces Déeses de la Seine,
Des soins que nous avons pris,
Nous ont assuré pour prix,
L'honneur de plaire à Surêne.*

Tous les Acteurs & Actrices, chantens
en refrain ces deux Vers.

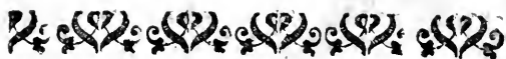
*C'est pour nous un digne prix
De pouvoir plaire à Surêne.*

L A F O L I E.

Comme
ou le
chante
à Paris.

*Pour faire honneur à la Seine
Les soins que nous avons pris,
De Thalie & Melpomène
Recevront un digne prix,
Si nous avons à Paris
Même foule qu'à Surêne.*

LES
FESTES
DU
COURS,
COMEDIE.



A C T E U R S.

ORONTE, Tuteur de Clitandre.

CLITANDRE, Amant de Celide.

M. DE BUTORVILLE, amoureux de Cidalise.

M. DESMINUTES, amoureux de Lucile.

CYNOE DOR, Genie du Bal.

L'OLIVE, Valet de Clitandre.

CIDALISE, aimée de Butorville.

CELIDE, amoureuse de Clitandre.

ARAMINTE, mere de Lucile.

LUCILE, aimée de Mr Desminutes.

MARTON, Suivante de Cidalise.

FINETTE, Suivante.

Troupe de Masques & de Joueurs
d'Instrumens.

*La Scene est au Cours dans les Champs
Elisées.*



A U
 P R I N C E
 R O Y A L
 E T
 E L E C T O R A L
 D E S A X E.



*D*IGNE *Fils d'un AUGUSTE*
Pere ;

Race de tant de demi-Dieux .

Qui parcourant l'EUROPE entiere ,

Fais eclater ton merite en tous lieux ,

C'est à bon titre qu'elle espere

Te voir un jour plus grand encor que tes
Aioux.

EPI T R E.

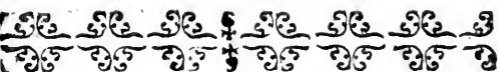
Ce juste espoir que tu lui donnes ,
Sur tous les Cœurs te donne aussi des droits ;
Et sur ta Tête assure les Couronnes
Des NATIONS , où l'on Règne par choix
Chez qui la Vertu fait les Rois.

Que dans ta Gloire il ne te souvienne
De l'hommage qu'en FRANCE , aux Rives d'
la Seine ,
Une Muse Comique rend
A tes Vertus , encor plus qu'à ton Rang.
Qu'en sa faveur son zèle te prévienne !

Content des soins que pour plaire elle prend ,
En foule tout PARIS au Spectacle se rend ;
A la voix du Public daigne joindre la tienne ,
Tu lui peux assurer le succès le plus grand ,
En l'honorant d'un glorieux suffrage.
Rien ne la flâta jamais tant.

De tes bontez c'est tout ce qu'elle attend
Pour l'Immortaliser , que faut-il davantage ?

DANCOURT



PROLOGUE DES FESTES DU COURS.

CHORÉDA.

PRES de la superbe Ville
Que couvre la voute des Cieux,
Dans un séjour délicieux
Que baigne une eau pure & tranquille ;
Lieu charmant & digne des Dieux ;
L'Amour a choisi son azile.

CYNOÉDOR.

Tandis que l'horreur de la Guerre
Mettoit en feu toute la Terre,
Ce sont ces beaux lieux que la Paix
Avoit choisi pour son Palais.

ENSEMBLE.

Les soins du plus grand Roi du monde,
Ont mis Bellone dans les fers,
Et par sa sagesse profonde

La Paix pour son séjour a le vaste Univers.

ENSEMBLE

Les Ris, les Jeux, viennent prendre la place,
Qu'elle occupoit dans ces heureux Climats ;

Favoris du Dieu de la Terre,

Tenez, volez, accourez sur leurs pas,

Qu'ici le plaisir vous délasse

De la fatigue des Combats ;

Et que l'Amour lui-même en chasse

Tout ce qui ne lui convient pas.

P R O L O G U E.

C H O R E D A.

Venus vous apelle
Dans ce beau réduit ,
Plein d'ardeur pour elle
Le Dieu Mars la suit ;
Et près de vos Belles
L'Amour vous conduit ,
Son Flambeau vous luit ;
Discrets & fielles
Venez-y sans bruit.

C Y N O E D O R.

Venus en colere
A dit à l'Amour
Qu'en certain mistere
On craint le grand jour ;
Jadis a Cythere
En flagrant délit
Phœbus la surprit ,
L'amour pour lui plaire
Prend ici la nuit.

C H O R E D A.

Ici Venus veille
Pour ses Favoris ,
Le Dieu de la treille
Endort les Maris ,
Tous les Dieux ensemble
Prêtent leur secours
Au Dieu des Amours ,
Pour ceux qu'il assemble
Cette nuit au Cours.

E N S E M B L E.

Tous les Dieux ensemble
Prêtent leurs secours
Au Dieu des Amours ,
Pour ceux qu'il assemble
Cette nuit au Cours.

Fin du Prologue.



LES FESTES
DU COURS.





LES FESTES
NOCTURNES
DU COURS,
COMEDIE.



SCENE PREMIERE.
ARAMINTE, CICALISE, MARTON,
LUCILE, DESMINUTES,
FINETTE.

ARAMINTE.



OILA le plus heureux présage du monde ; en arrivant on nous promet que l'Amour & les Dieux s'interessent pour nous ; la partie ne scauroit manquer d'être heureuse.

FINETTE.

Il n'y a personne d'arrivé à Chaillot que le Fiacre, deux Cuisiniers, & la provision ; mais Clitandre ni Lolive n'y sont point encore.

CICALISE.

Ils arriveront, point d'impatience, peut être

200 . LES FESTES DU COURS,
sont ils dans les allées qui nous cherchent.

LUCILE.

La foule paroît si grande qu'on n'y peut aborder,
& si par hazard ils y étoient, nous aurions de la
peine à les joindre

DESMINUTES.

Le principal objet de la partie est le réveillon ; ils
viendront d'abord à la maison qu'ils nous ont mar-
quée.

ARAMINTE.

Pour moi, c'est le plaisir du Bal qui m'amène :
j'aime la danse à la folie, je voudrois que vous
m'eussiez vû dernièrement danser le Cotillon avec
Mr Oronte : nous devons bien l'amener le pauvre
petit bon homme.

LUCILE.

Il y a deux jours que nous ne l'avons vû, Madam-
me, il me paroît que ses assiduites pour vous dimi-
nuent.

ARAMINTE.

Cela est vrai, je crois m'apercevoir qu'il me né-
glige ; mais patience : il en soupirera six mois da-
vantage, & je ne dirai oui qu'à bonnes enseignes.

MARTON.

Hé mort de ma vie, pourquoi tant tarder à con-
clure votre mariage, ce dévroit être une chose faite.

ARAMINTE

Je pense quelquefois comme toi, ma pauvre
Marton, mais c'est un caractère si singulier que
ce Mr Oronte : il me rend des soins, il m'aime,
je n'en sçaurois douter : mais il n'est pressant que
quand je suis fiere, quand je me radoucis, je
l'embarasse, oh ! ces manières-là me déconcertent,
je vous l'avouë.

FINETTE.

Elles en déconcerteroient bien d'autres, vous
avez raison.

ARAMINTE.

Allons, Mesdemoiselles ; Mr Desminutes cher-

Chons les endroits où il y a des violons : le bal est mon centre , & je m'en vais danser jusqu'a demain matin.

LUCILE.

Prenons garde de ne nous point séparer.

CIDALISE.

On se réjoindra dans les Champs Elifées.

MARTON.

A Chaillot, Mesdames, c'est le rendez-vous le plus sûr que celui de la table ; c'est-la qu'il se faut rendre : remontons en carolle : allons y d'abord nous, Madame, car ce n'est ni le bal ni la promenade qui vous attirent ici.



SCENE II.

CIDALISE, MARTON.

CIDALISE.

V Eux-m que je te parle naturellement, ma chere Marton ; je sens l'inconvénient qu'il y a d'aimer quelqu'un , & j'aprehende de m'y livrer.

MARTON.

Je l'aprehende aussi moi, Madame.

CIDALISE

Je me sens assez folle pour pouvoir quelque jour aimer Clitandre.

MARTON.

Je me trouve assez bonne connoisseuse pour être persuadée que vous l'aimez déjà.

CIDALISE.

Je ne m'en défends point trop , cela pourroit être : les soins sérieux qu'il rend à Celide , un certain relâchement d'assiduitez pour ma maison , les difficultez qu'il a d'abord faites de venir à cette

fête, & de nous donner au retour un réveillon ; tout cela m'a piquée, je te l'avouë, & je me suis pres- que aperçûë qu'il ne m'est pas indifférent.

MARTON.

Il doit vous l'être ; il aime Celide.

CIDALISE.

Je veux les broüiller, j'y réüffirai ; c'est dans cet- te vûë que j'ai fait avertir Celide de nôtre partie, & que j'ai commencé, moi, depuis quelques jours, à me broüiller avec mon Banquier d'Amiens.

MARTON.

Vous avez tort, Madame ; c'est un fort bon hom- me que Mr Butorville.

CIDALISE

Je lui ai renvoïé son Portrait.

MARTON.

Mais vous avez gardé la boîte.

CIDALISE.

Elle est garnie de brillans, Marton.

MARTON.

Fort bien ; vous n'êtes curieuse que de bijoux, & vous n'aimez pas les Tableaux.

CIDALISE.

C'est un bon benêt, que Mr Butorville ; je ne l'ai reçü chez moi que pour le ruiner ; l'affaire est finie, que faire de lui ?

MARTON.

Mais êtes-vous sûre qu'il soit bien achevé ? . . . là

CIDALISE

Il y a plus d'un mois qu'il n'a plus ni argent ni credit, Marton.

MARTON.

Sur ce pied-là, voilà un homme fort inutile dans le monde ; vous auriez dû vous en défaire plutôt.

CIDALISE

Je n'y ai pas songé . mon enfant ; l'amour déran- ge l'esprit quelquefois.

MARTON.

On m'avoit dit qu'il en donnoit.

CIDALISE.

Il en donne à ceux qui n'en ont point & déconcerte celui des autres ; c'est son plaisir de métamorphoser les caracteres ; j'ai toujours eu pour le mariage une antipathie des plus parfaites.

MARTON.

Hé bien , Madame.

CIDALISE.

Hé bien , Marton. Je ne suis occupé que de cela maintenant, j'ai la fureur d'être mariée : j'ai rêvé la nuit dernière que je l'étois.

MARTON.

Ah ! le mauvais rêve ; il vous arrivera quelque malheur.



SCENE III.

CYNOEDOR , MARTON ,
CIDALISE.

CYNODOR.

B On jour , charmante Cidalise , serviteur aimable Marton. Je vous connois , Masques , comme vous voiez.

CIDALISE.

Je n'ai pas l'honneur , moi de vous connoître.

MARTON.

Ni moi , Masque , je vous assure.

CYNODOR.

Vous êtes pourtant de mes meilleures pratiques , & je suis , moi , de vos meilleurs amis.

CIDALISE.

Nous vous en sommes fort redevables. Mais

294 LES FESTES DU COURS,
expliquez-nous plus clairement qui vous êtes.

C Y N O E D O R.

Basque de naissance, on m'appelle Cynœdor; je suis le Genie du Bal, le Dieu des fêtes nocturnes, le Diable de la danse, & le protecteur de tous les Masques.

M A R T O N.

Voilà une des belles directions qu'il y ait dans les affaires du monde. Il faut que vous soiez bien au Bureau pour avoir cet emploi-là.

C Y N O E D O R.

Je m'en acquite avec distinction, & cependant je suis à la veille d'être révoqué.

M A R T O N.

Hé, pourquoi donc?

C Y N O E D O R.

Pour avoir trop bien déguisé les Masques dans un des derniers Bals qu'on donnoit ici.

M A R T O N.

Hé, comment cela?

C Y N O E D O R.

On y prit des Grisettes pour des Dames de conséquence, & des Bourgeois pour des Seigneurs; cela déranga les parties faites: cela en forma de bizarres qu'on avoit intérêt de cacher, & qui furent découvertes.

M A R T O N.

Voilà de grands inconveniens!

C Y N O E D O R.

Ce n'est pas tout, je m'avisai sur la fin du Bal de dérober une Mule à chaque Dame qui s'avisait de s'asseoir sur l'herbe: je les rendis ensuite à l'aventure; la plupart des chaussures furent dépareillées, & cela fit faire de mauvaises conjectures. Asmodée se fâcha de la plaisanterie, & notre République m'envoie dans tous les pais étrangers pour y arranger les esprits, les mœurs & la conduite sur le pied de ce pais-ci. Nous trouvons tous que c'est la meilleure forme qu'on y puisse donner pour nôtre profit.

CIDALISE.

Il est triste de ne faire connoissance avec vous qu'à la veille de vôtre départ.

CYNŒDOR.

Profitez du peu de tems que nous pouvons passer ensemble & de la bonne volonté que j'ai de vous faire plaisir. Je ne me manifeste à vous aujourd'hui que pour assurer vôtre fortune & pour redresser vôtre cervelle qui commence à se déranger.

CIDALISE.

Comment, comment donc ?

MARTON.

Le Génie n'apastort, Madame, vous avez envie de vous marier ; vous songez les nuits de mariage : cela vise furieusement à la folie.

CIDALISE.

Marton est une des plus folles créatures....

CYNŒDOR.

C'est une des plus sages ; je la connois mieux que vous & qu'elle même. Croiriez-vous bien que c'est moi qui vous l'ai adressée ?

CIDALISE.

Vous ?

MARTON.

Ah ! ah ! voici qui est plaisant.

CYNŒDOR.

N'est-ce pas une Marquise de Valogne qui vous l'a donnée ?

CIDALISE.

Justement.

MARTON.

Qui est ma Marraine.

CYNŒDOR.

Et qui vous a élevée toute jeune.

MARTON.

Eh ! vraiment oui. Je n'ai jamais connu ni pere ni mere.

296. LES FESTES DU COURS,
C Y N O E D O R.

Je le sçai bien. Elle est fille d'un Diable Gascon de mes intimes & d'une vieille Sorciere de basse Normandie. Il n'est pas surprenant qu'elle ait de l'esprit, comme vous voiez.

M A R T O N.

Je vous suis bien obligé vraiment de m'apprendre ainsi des nouvelles de ma famille, & voilà une belle genealogie.

C Y N O E D O R.

Nous sçavons d'étranges secrets nous autres, & les Bals donnent ordinairement occasion à tant de naissances équivoques...

M A R T O N.

Il n'y a personne qui ne s'en doute.

C Y N O E D O R.

L'Amour m'a prié pour ce soir.

M A R T O N.

L'Amour est de vos amis ?

C Y N O E D O R.

S'il est de mes amis ? Il est de nos confreres. Je suis son substitut, moi qui vous parle, & c'est à sa priere que j'ai inspiré presque à tout Paris du goût pour cette nouvelle maniere de fêtes nocturnes.

C I D A L I S E.

Vous vous mêlez de mariage ?

C Y N O E D O R.

Oùi ; quand les Amours ont embarqué une affaire, nous âchevons souvent de la conduire à la perfection.

M A R T O N.

Les Diables se mêler de faire des Mariages ! Je croiois que leur intérêt étoit de les empêcher ou de les brouiller du moins quand ils étoient faits.

C Y N O E D O R.

Votre pénétration est en défaut. Il n'y a presque pas de moiens imaginables dont nous ne nous servions pour étendre nôtre domination sur tous tant

que vous êtes : le feu , le vin , l'amour , voilà les premiers pièges que nous tendons aux hommes , l'envie , l'ambition , l'avarice ; sont pour le second ordre : cela les dispose pour ce que nous souhaitons. Nous les marions à un certain âge , & c'est ce qui acheve de les faire donner à tous les Diables. Oh ! il y a bien de la règle , & bien de la conduite parmi nous autres.

CIDALISE.

Mais , sur ce pied là , Martron , me voilà dégoûtée de mes idées de mariage , je n'y songe plus.

CYNOEDOR.

Oh ! vous vous marierez pourtant.

MARTON.

Et avec qui , s'il vous plaît ? ce sera avec Clitandre , Madame.

CYNOEDOR.

Non , ce sera avec un bon Picard qu'elle a congédié mal à propos , & avec qui je veux qu'elle renouë. Sa mere est morte , il n'en sçait rien , c'est un bon homme fort riche encore , il faut qu'elle l'épouse.

CIDALISE.

Que j'épouse un sot , moi ?

CYNOEDOR.

Parbleu , je vous défie d'en épouser jamais d'autre.

CIDALISE.

Non , cela ne serapas. J'aime l'esprit , le goût , l'entendement , la politesse , & j'ai une si grande aversion pour les imbeciles , que je ne voudrois point d'un sot qui fit ma fortune.

CYNOEDOR.

Il n'y a pourtant qu'un sot qui vous la puisse faire , & il vaut mieux que ce soit celui-là qu'un autre.

CIDALISE.

Je ne m'y résoudrai point , je vous assure.

CYNOEDOR.

Et je vous assure que cela sera , moi. J'ai bien

d'autres assortissemens plus bizarres à faire ici , à quoi les parties ne s'attendent pas. Voiez-vous au bout de cette allée , ce Masque vêtu en Docteur ; le reconnoissez-vous ?

C I D A L I S E.

En aucune façon.

M A R T O N.

Il faudroit avoir la vûë bonne.

C Y N O E D O R.

C'est M. Oronte. Il fait le passionné d'Araminte ; il est effectivement amoureux de Lucile , & le voilà avec une de vos rivales.

M A R T O N.

Ne seroit-ce point Celide , Madame ?

C Y N O E D O R.

C'est elle-même , qu'il faut détromper de l'impression qu'on lui a donné de Clitandre : c'est une commission que je vous donne , Mademoiselle Marton.

M A R T O N.

A moi , Madame ?

C I D A L I S E.

Je souscris volontiers à tout ce qu'il veut , tu n'as qu'à faire.

M A R T O N.

Mais , de quelle manière ? . . .

C Y N O E D O R.

Je te communique pour toute la soirée , mes facultez & mes talens , & je te souffle une partie de mon esprit.

M A R T O N.

Miséricorde ! l'esprit du Diable !

C Y N O E D O R.

Cela ne changera pas beaucoup le tient. Celide approche ; venez avec moi dans une maison de ma connoissance où votre réveillon s'apprête & où tu ameneras Celide.

M A R T O N.

Mais , je ne la connois point ; comment m'y prendre ? que ferai-je ?

CYNŒDOR.

Ce que t'inspirera ton Génie secondé du mien ;
tu ne sçaurois manquer de réüssir.

MARTON.

Il ne tiendra pas à moi. Commençons d'abord à
connoître la situation de cœur de Celide , pour
prendre des mesures plus justes.



SCENE IV.

ORONTE, CELIDE.

ORONTE.

J'ene sçai pas , Madame , quel gré vous me sçau-
rez de la Mascarade : mais il faut que vous aiez
bien du pouvoir sur moi , pour m'engager à venir
passer la nuit au Cours dans l'équipage où me voilà.

CELIDE.

Vous y trouverez peut-être Lucile , & vous
n'êtes pas si fort ennemi des plaisirs que vous le vou-
lez paroître , M. Gronte. Je sçais vos affaires....

ORONTE.

Madame...

CELIDE.

Mais , indépendamment de ce qui vous regarde
vous devez m'aider à éclaircir les soupçons que j'ai
de Clitandre.

ORONTE.

Ils me paroissent sans fondement. Il n'est
pourtant pas impossible qu'avant de s'attacher à
vous , il ait eu quelque liaison de société avec
quelques femmes du grand monde : quelqu'une
d'elles aura pris peut-être contre les règles &
l'usage de la fine coquetterie , un véritable att-

chement pour lui. Elle sçait qu'il en a pour vous : on veut vous broüiller. Voilà d'où viennent les avis qui vous mettent si fort en mouvement, & je gagerois que la partie se trouvera fausse.

C E L I D E.

J'y vois peu d'aparence ; Clitandre n'est point chez lui, on l'en a vû sortir en carosse ; il a passé chez la Guerbois ; il a pris le chemin du Roulie, le carosse de Cidalise & un autre qui le suivoit ont fait la même route. La moitié de l'avis se trouve déjà vraie, il est question d'aprofondir l'autre.



S C E N E V.

MARTON, CELIDE, ORONTE.

M A R T O N.

Bon jour, beau Masque ; vous me voiez à visage découvert, & vous ne me connoillez pas ? vous êtes masquée, & je vous connois, moi.

C E L I D E.

Cela n'est pas impossible.

M A R T O N,

H ! voilà aussi nôtre bon ami M. Oronte. Qu'il est bien déguisé ! un âne en Docteur. Il n'y a pas de mascarade plus parfaite.

O R O N T E.

C'est Marton, je pense ? Lucile & Cidalise sont ici.

M A R T O N.

Pour vous, Madame, vous êtes une façon de Junon ; une Déesse jalouse qui venez chercher ici votre Jupiter, que vous croiez qu'une Nimphe de ma connoissance vous enleve,

C E L I D E.

Vous êtes dans l'erreur , & vous me connoissez mal , je vous assure.

O R O N T E à *Celide*.

C'est la suivante de Cidalise.

C E L I D E.

On pousse l'insulte , comme vous voyez ; la chose n'est pas trop véritable : je suis outrée de chagrin.

M A R T O N.

Ces Fêtes du Cours sont des plaisirs mêlez d'a-mertume ; tout le monde ne s'y réjouit pas également.

C E L I D E.

Ils sont instructifs du moins s'ils ne sont pas réjouissans , & c'est sçavoir en tirer parti que de régler sa conduite & ses affaires selon les incidens qu'on y découvre.

M A R T O N.

On est souvent la dupe de ce qu'on y croit voir ; prenez-y garde.

C E L I D E.

Je suis si vivement piquée.

M A R T O N.

C'est le moien d'être trompée Voulez-vous faire un petit marché avec moi ?

C E L I D E.

Hé ! quel

M A R T O N.

Je vous guérirai de votre passion ou je vous détromperai de l'erreur où vous êtes , de croire Clitandre infidèle.

C E L I D E.

Je n'ai point de passion , je vous en assure.

M A R T O N.

Plus que vous ne voulez qu'on vous en croie.

C E L I D E.

Non , sérieusement.

MARTON.

Plus même que vous ne vous en croiez.

CELIDE.

Ah ! je vous jure . . .

MARTON.

Vous tâchez de vous la cacher à vous-même ;
mais elle est trop vive , & sans cela vous ne seriez
pas ici.

CELIDE.

Simple curiosité d'aprofondir le caractère des
hommes.

MARTON.

Curiosité dangereuse.

CELIDE.

Mais nécessaire pour assurer nôtre repos.

MARTON.

Et qui le trouble souvent au contraire.

CELIDE.

Cela n'est que trop vrai.

MARTON.

Tranquillisez-vous , la vôtre ne vous causera
point aujourd'hui de chagrin , & je suis chargée de
vous faire connoître que Clitandre n'aime que vous
véritablement.

CELIDE.

Que je vous aurois d'obligation !

MARTON.

Cela ne me sera pas bien difficile. J'ai pour le
reste de la nuit seulement une façon de route-
puissance dans ces promenades , dont je prétens
me servir utilement pour le bonheur de bien des
Amans.

ORONTE.

Si tu voulois t'interresser au mien , Marton.

MARTON.

Pourquoi non ?

ORONTE.

Je n'en serois point ingrat , je t'assure.

MARTON.

Je le croiois , mais avec des soupirans de vôtre âge , il faut que la reconnoissance précède le bienfait , je vous en avertis.

ORONTE.

Hé bien , soit. J'ai dans ma bourse trente Louïs d'or , je te les promets.

MARTON.

Le terme de promettre n'engage point , il n'y a que celui de donner qui détermine.

ORONTE.

Je te les donne ; rends-moi service , & dispose le cœur. . . .

MARTON.

Le cœur de Lucile. Est-elle ici ? Je sçais ce qu'il vous faut ; laissez-moi faire. Mais comme l'Amour ne s'interressera guères à vos affaires , il faudra tâcher que le Diable s'en mêle :

CELIDE.

Comment , que le Diable s'en mêle ?

MARTON.

Oùi , Madame , lui ou moi , c'est à peu près la même chose. Je suis un Diable en fait d'intrigues , & il n'y en a point que je ne fasse réussir ; laissez-vous conduire , & venez avec moi seulement.

CELIDE.

Et M. Oronte ?

MARTON.

Qu'il demeure ici ; qu'il tâche de rencontrer Lollive ou Clitandre , & qu'il vienne m'en donner avis ici près , à Chaillot , dans ce grand pavillon couvert d'ardoise.

ORONTE.

Je vois cela d'ici. Je ne manquerai pas de m'y rendre.



S C E N E VI.

L O L I V E , O R O N T E .

L O L I V E *chante.*

EN attendant le Réveillon
*Je viens de prendre mon boïillon ,
 Landerivette ;
 Je serois mieux au lit qu'ici ,
 Landeriri.*

Morbleu , que de tumulte dans ces promenades ?
 quelle affluence de Badauts ! Depuis quelques jours
 on n'y rencontre que des Masques ; & de toute la
 soirée , je n'ai encore pû parler à aucun visage.

O R O N T E .

Voici un drôle qui me paroît avoir tout le son
 de la voix & toute l'encolure du Valet de Clitan-
 dre. Ne seroit-ce point lui ?

L O L I V E .

Voilà une façon de Bourgeois déguisé qui s'at-
 tache à m'observer ; prenons garde à n'être point
 reconnu.

O R O N T E .

C'est lui-même , assurément. Hé , Lolive.

L O L I V E .

Plâit-il , Monsieur ?

O R O N T E .

Ah ! c'est donc toi , je te reconnois.

L O L I V E .

Pardonnez-moi , Monsieur , je ne suis pas moi ;
 vous vous méprenez.

ORONTE.

Tu n'es pas Lolive ?

LOLIVE.

Non, Monsieur. Je suis Masque d'honneur, un petit maître de nouvelle fabrique à la vérité ; mais... Hé ! attendez un peu , s'il vous plaît. Vous me paroissez un novice de bal , tout vieux que vous êtes , c'est M. Oronte le tuteur de mon maître. Celide sçaura notre partie.

ORONTE.

Je vous connois , Masque , vous avez beau faire.

LOLIVE.

Je vous connois aussi. Nous avons tous deux de mauvaises connoissances.

ORONTE.

Je crois que vous êtes un certain fripon.

LOLIVE.

Je pense que vous êtes un certain honnête homme. Oh ! nous nous méprenons , comme vous voyez.

ORONTE.

Je ne me méprends point , tu es Lolive.

LOLIVE.

Hé bien ! Lolive , oui ; mais fripon , non , entendez-vous ?

ORONTE.

Que fais-tu ici ? Avec qui ton maître y a-t'il rendez-vous ?

LOLIVE.

Avec des Dames de votre connoissance.

ORONTE.

Cidalise & Lucile , sans doute ?

LOLIVE.

Araminte , moi & Marton , voilà la partie.

ORONTE.

Oh bien ! ton maître est un impertinent , d'avoir fait cette partie-là : elle pourroit bien lui faire manquer le mariage de Celide. Sans adieu Lolive.

Je l'en ai averti ; ce sera sa faute. Le voici , je pense.



S C E N E VII.

CLITANDRE , L O L I V E.

CLITANDRE.

J E ne puis reconnoître personne sous le masque. Est-ce toi Lolive ?

L O L I V E.

Oùi , Monsieur , c'est moi-même.

CLITANDRE.

As-tu vû ces Dames ?

L O L I V E.

Non , Monsieur. Je n'ai vû que Mr Oronte qui sçait vôtre partie avec Cidalise , & qui dit que cela vous broüillera avec Celide.

CLITANDRE.

Il en arrivera ce qui pourra. J'ai fait la partie en enrageant : mais je ne sçaurois plus m'en dédire.

L O L I V E.

Le mariage de Damon avec Celide n'est pas bien rompu encore , ni le vôtre bien arrêté. Cidalise est une dangereuse personne ; elle vous aime tout de bon.

CLITANDRE.

Plaisant amour que celui d'une coquette ! tu te moques , je pense.

L O L I V E.

Monsieur , Monsieur , quand ces Dames-là , qui n'aiment pas ordinairement , se mettent en tête d'aimer quelqu'un , c'est cent fois pis que d'honnêtes femmes : celle-ci nous jouera quelque tour prenez-y garde.

Je ne la crains point ; fais hâter le repas ; tâche de retrouver Mr Oronte , & propose-lui d'en être , cela est de conséquence.

L O L I V E.

Il ne se fera pas prier , je vous en répons.



SCENE VIII.

CLITANDRE *seul.*

J E n'ai jamais fait de partie dont je me sois promis si peu de plaisir que celle ci. Je suis vraiment amoureux de Celide sans être fort sûr d'en être aimé. J'ai à combattre un rival riche , aimable Damon , qu'elle estime & qui mérite d'être heureux ; & dans cette situation , je fais une partie de nuit au Cours avec des Coquettes de profession , qui n'aiment peu , que je n'estime guères. Pourquoi le fais-je ? Si j'en sçai rien , que la peste m'étouffe. Soti e de jeune homme ; air ridicule de bonne fortune ; pure impertinence ; envie de donner matière à parler. On parlera ; je chagrinerai Celide ; j'enragerai , il faudra des éclaircissemens. L'agréable amusement que je me fais-là ! Ma foi , à commencer de compter par moi-même , la plûpart des jeunes gens d'aujourd'hui sont de ridicules personnages !





SCENE IX.

MARTON ; CLITANDRE.

MARTON.

Voilà Clitandre comme on me l'a dépeint, & je ne sçaurois m'y méprendre. Bonjour, Masque. Je sçai qui vous êtes.

CLITANDRE.

Je le sçais bien aussi, je vous en répons, & je me le disois tout-à-l'heure à moi-même.

MARTON.

Comment donc ?

CLITANDRE.

Je rendois justice à mon étourderie.

MARTON.

Et à quel propos !

CLITANDRE.

Je trouvois que nous sommes de grandes dupes de la mode & des fantaisies de certaines Dames, de venir ici nous ennuyer pendant la nuit à une promenade qui devient cohüë.

MARTON.

Je vous reconnois encore mieux à vos réflexions. Oüi, justement, vous êtes Damon.

CLITANDRE.

Moi, Damon :

MARTON.

Oüi, vous-même. Je ne me méprends point, Mr l'Irrésolu. Voilà mon homme qui va par tout en enrageant ; qui enrageroit de n'y pas aller ; qui ne fait jamais ni ce qu'il voudroit faire, ni ce que les autres veulent ; que le plaisir entraîne sans le contenter ; que la raison gourmande.

Et qu'elle n'assujettit point ; esclave de ses passions , sans croire en avoir ; heureux en aparence , & malheureux par tempérament Est-ce vous Damon : vous connoît-on Masque ?

CLITANDRE.

Ce peut être-là mon portrait : mais je ne suis point Damon , je vous assure.

MARTON.

Vous êtes fort sur la négative : il faut vous approfondir & vous détailler pour vous réduire.

CLITANDRE.

Les détails sont longs & je cherche ici compagnie.

MARTON.

Vous la trouverez , elle y est ; je sçais qui c'est.

CLITANDRE.

Vous vous trompez encore Adieu , Masque.

MARTON.

Je ne me trompe point. Je viens de la quitter ? c'est Celide.

CLITANDRE.

Celide , dites-vous ?

MARTON.

Ah ! ah ! ce nom vous émeut. Vous n'êtes pas Damon ; j'étois dans l'erreur ; l'amour vous trahit. Adieu , Masque. Je n'en veux pas sçavoir davantage.

CLITANDRE.

Attendez , je vous prie. Celide a donné ici rendez-vous à Damon ?

MARTON.

Vous n'êtes pas Damon , je n'ai rien à vous dire.

CLITANDRE.

Un mot de grace :

MARTON.

Non , je croiois parler à Damon. Je parle à un inconnu qui ne prend aucune part à Celide : à quoi bon l'en entretenir ?

310 LES FESTES DU COURS,
CLITANDRE.

La cruelle situation ! Je suis ce que vous voulez ;
Masque. Je m'intéresse à Celide j'en conviens ;
je sçais qu'elle est ici : mais ce n'est point pour le
malheureux Damon qu'elle y vient. Elle aime
Clitandre.

MARTON.

Fi donc.

CLITANDRE.

Il se flâte de l'épouser.

MARTON.

Belle marque d'amour !

CLITANDRE.

Y en a-t'il de plus forte ?

MARTON.

En sçavez-vous de moindre ?

CLITANDRE.

Je suis sûr de mon malheur, je suis au désespoir.

MARTON.

Vous êtes facile à désespérer.

CLITANDRE.

Clitandre touche au moment d'être heureux.

MARTON.

Il touche au moment d'être dupe.

CLITANDRE.

Masque. . . .

MARTON.

Damon. . . .

CLITANDRE.

Quelle certitude avez-vous que Clitandre ne
soit point aimé de Celide ?

MARTON.

Elle l'épouse ; que faut-il d'avantage ?

CLITANDRE.

Ah ! ah ! Voici qui est plaisant.

MARTON.

Il ne l'aime pas trop lui-même, puisqu'il veut
bien devenir son mari,

CLITANDRE.

Il l'adore, je le sçais; elle l'aime, si elle l'épouse, je n'en puis douter; je connois la vertu de Celide; je répons du cœur de Clitandre.

MARTON.

Il est dangereux d'être sa caution.

CLITANDRE.

Hé! le connoissez-vous?

MARTON.

Qui ne le connoît pas? c'est le plus grand fou, le plus impertinent personnage...

CLITANDRE.

Doucement, de grace. Je suis son rival, mais je vous prie de l'épargner.

MARTON.

Hé! mérite-t'il qu'on le fasse; un extravagant qui a vingt fois manqué sa fortune, faute de conduite; & qui peut-être seroit véritablement aimé de Celide, s'il sçavoit mériter de l'être?

CLITANDRE.

Que trouvez-vous donc en lui qui l'en rende indigne?

MARTON.

Sa conduite, ses inégalitez, sa perfidie. Dans le moment qu'il jure qu'il l'adore, il vient ici avec d'autres Dames qu'il y régale.

CLITANDRE.

Et Celide en est informée?

MARTON.

Ce sont elles qui l'en ont fait avertir.

CLITANDRE.

Voilà d'indignes procedez

MARTON.

Oùï; de part & d'autre. n'est-il pas vrai?

CLITANDRE.

Et cela rompra le mariage de Celide avec Clitandre?

312 LES FESTES DU COURS,

MARTON.

Tout au contraire , elle l'épousera pour s'en mieux vanger.

CLITANDRE.

Je ne conseillerois pas à qui que ce fût d'être de moitié de la vangeance.

MARTON.

Une jolie femme ne manque pas de vangeurs en ce país-ci.

CLITANDRE.

Hé ! qui s'oseroit exposer à la juste fureur de Clitandre ?

MARTON.

Qui ? moi.

CLITANDRE.

Vous ?

MARTON.

Oüi , moi-même. Je connois Clitandre ; je sçais que je lui parle , & je me moque de lui.

CLITANDRE.

Ah ! ç'en est trop , & je connoîtrai...

MARTON.

Vous connoîtrez un Masque qui est bien fâché de ne pouvoir être votre Rival.

CLITANDRE.

Que vois-je , c'est toi Marton , qui me parle ainsi de Celide ?

MARTON.

Et par l'ordre de Calife Celide & elle sont ensemble.

CLITANDRE.

Celide est ici.

MARTON.

Avec Mr Oronte , fort fâchée de votre partie , & du mistère qu'on lui en a fait.

CLITANDRE.

Voilà tout ce que je craignois.

MARTON.

Ne vous inquiétez point , on l'apaisera.

SCENE



SCENE X.

LOLIVE, CLITANDRE.

LOLIVE.

JE vous retrouve à propos, Monsieur. Je vous avois bien dit que c'étoit une méchante masque que vôtre Cidalise.

CLITANDRE.

En as tu quelque nouvelle preuve ?

LOLIVE.

Oh ! vraiment oùi. Celide & elle sont ensemble ; & elles ont troqué d'habit de masque pour vous mieux tromper. Je les ai vûës sans qu'elles me vis-
sent : on vous prépare quelque trahison ; prenez-
y garde.

CLITANDRE.

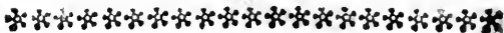
J'en sçais assez pour me tirer d'affaire ; où sont-
elles ?

LOLIVE.

Dans quelqu'une de ces allées.

CLITANDRE.

Ne me suis pas ; je vais tâcher de les y joindre.



SCENE XI.

LOLIVE *seul.*

IL a raison de ne me pas mener. Elles le rosseront ; si elles le reconnoissent. Mais voici un Masque qui me tourne & qui paroît m'en vouloir , à moi. Sur quel ton le prendre ?



SCENE XII.

MARTON, LOLIVE.

MARTON.

Q Ue voilà un jeune homme bien fait & de bonne mine !

LOLIVE.

C'est la voix d'une femme ; il ne faut pas manquer cette bonne fortune-là ; elle se présente de trop bonne grace.

MARTON.

C'est un homme de condition sans doute.

LOLIVE.

Elle se connoît en gens d'aujourd'hui ; de condition ou en condition , c'est à peu près la même chose.

MARTON.

Il cherche ici quelque'aventuré.

LOLIVE.

Vous vous trompez , Masque , je n'en cherche point. J'en ai plus d'une douzaine toute assurée ; mais il ne tiendra qu'à vous de me les faire manquer toutes ; je vous en assure.

MARTON.

Ah ! le bon traître ! cela est bien obligant vraiment.

LOLIVE.

J'aime les affaires imprévûës ; les coups de hazard me font plaisir , & je préférerois une simple petite Grisette , qui ne s'attendroit pas à l'honneur de me voir , à vingt Marquises des mieux apprêtées.

MARTON.

Ah ! que vous êtes bien dans le vrai : mais ce-

pendant , Monsieur , si l'entretien des Grisettes est tout ce qui vous charme , nous n'aurons pas longue conversation ensemble , & je ne suis pas vôtre affaire.

L O L I V E .

Mille pardons , mon adorable : ne vous offensez point du terme ; il y a Grisettes & Grisettes , & j'en sçais bien faire la difference.

M A R T O N .

Je suis une Grisette de condition , moi , afin que vous le sçachiez.

L O L I V E .

Et moi un Grison de même ; ma chere enfant. Vous verrez que nous nous convenons à merveilles.

M A R T O N .

Non, croiez-moi ; nous ne nous convenons point ; Mr de l'Olive , vous êtes un maroufle de Valet qui cherchez fortune.

L O L I V E .

Et vous une masque de Chambriere qui ne seriez pas fâchée de la trouver.

M A R T O N .

Je suis bien aise de sçavoir de quoi vous êtes capable , Monsieur le Faquin.

L O L I V E .

Et moi ravi de connoître vos allures , Madame la . . Il ne faut pas dire d'injures à une femme.

M A R T O N .

Vous en contez à la premiere Guenon.

L O L I V E .

Il est vrai ; je t'ai reconnuë pour cela. Mais vous agacez , vous , le premier Magot.

M A R T O N .

J'en conviens ; je t'ai attaqué de conversation , mais pour t'éprouver , je sçavois bien qui tu étois , & je t'ai vû parler à ton maître.

L O L I V E .

Oh ! bien , pour moi , je suis de bonne foi. J'é-

316 LES FESTES DU COURS.

tois dans l'erreur, & je croiois avoir trouvé une bonne fortune.

MARTON.

Et voilà les hommes.

LOLIVE.

Et voilà les femmes. Va, va, pardonne-moi cette petite foiblesse: tu auras peut être quelque jour besoin que je t'en passe d'autres.

MARTON.

Ce n'est qu'à cette condition-là que je te pardonne au moins. Mais j'ai à chercher ici Mr Butorville, & voici des gens de notre compagnie qui se rapprochent: va-t'en hâter le réveillon, dépêche.

LOLIVE.

Je cours, fais mettre le couvert. Sans adieu, ma charmante.



SCENE XIII.

LUCILE, Mr DESMINUTES.

LUCILE.

AH! que vous êtes incommode, Mr Desminutes, avec vos doléances perpetuelles; les Amans plaintifs ont toujours tort: plus ils se plaignent, plus ils deviennent à plaindre; & l'on n'en a jamais pitié.

DESMINUTES.

Après plus de trois années que je m'attache à vous rendre tous les services imaginables, à vous & à Cidalise?

LUCILE.

On vous en a obligation; nous ne sommes point ingrates.

DESMINUTES.

Je ne suis pas content de la reconnoissance,

C'est que nous ne sommes pas convenus de prix ; vous surfaites , & nous rabattons.



SCENE XIV.

FINETTE , LUCILE ,
Mr DESMINUTES.

FINETTE.

Quel marché faites-vous-là ; vous ne me paroissez pas bien d'accord.

LUCILE.

Tu viens fort à propos , Finette , pour être juge de nôtre différent , Mr Desminutes veut absolument que je l'aime ; qu'en dis-tu ?

FINETTE.

Jedis que Mr Desminutes a bien raison , & que vous êtes assez aimable pour lui inspirer une forte envie d'être aimé.

DESMINUTES.

Finette se déclare pour moi , comme vous voyez.

FINETTE.

Assûrément , j'approuve fort la passion que vous avez pour Mademoiselle.

DESMINUTES.

Qui ne l'approuveroit pas ?

FINETTE.

Mais j'approuve bien plus encore Mademoiselle de n'y pas répondre.

DESMINUTES.

Ah , ah ! Mademoiselle Finette ; après m'avoir dit vingt fois , à moi-même , que vous me trouviez fait pour l'amour....

318. LES FESTES DU COURS,
FINETTE.

Je ne m'en dédis point, je le répète encore; vous êtes fait pour en prendre, & point du tout pour en donner.

DESMINUTES.

Trois années de soins, d'assiduité, & de complaisance, doivent tenir lieu de quelque mérite.

LUCILE.

C'est quelquefois ce qui le diminuë, l'amour ne plaît qu'autant qu'il est jeune, & le vôtre n'est rien moins qu'enfant, Mr Desminuttes.

DESMINUTES.

Ce n'est qu'au moment que je vous ai vûë qu'il a pris naissance dans mon cœur.

FINETTE.

Hé, de quoi diantre s'est-il avisé d'aller naître-là? Tenez, Monsieur, un amour qui se place si mal en naissant, est un petit monstre qu'il faut étouffer dès le berceau ou le faire du moins crever de chagrin quand on l'a trop laissé vivre.

DESMINUTES.

Vous n'êtes pas de mes amies, Mademoiselle Finette.

FINETTE.

Je ne masque que mon visage, & point du tout mes sentimens, comme vous voiez.

DESMINUTES.

Quand vous m'empruntez de l'argent vous n'êtes pas toujours si sincère.

FINETTE.

Je vous ai rendu ce que je vous devois; j'ai racheté mes droits de sincérité, je ne flâte plus.





SCENE XV.

ARAMINTE , DESMINUTES ,
MARTON.

ARAMINTE.

MAis laissez-moi donc , Masque. Vous êtes trop pressant. A mon secours , Marton.

MARTON.

C'est vous , Madame ?

ARAMINTE.

Vous m'avez quittée bien mal à propos vous autres.

DESMINUTES.

Est-ce quelqu'insulte qu'on vous fait ?

ARAMINTE.

Non pas à ma personne , mais à ma pudeur.

LUCILE.

Qu'y a-t-il donc , Madame ?

ARAMINTE.

On m'attaque trop vivement , on me trouve trop de mérite , trop de charmes ; on exige que je me démasque.

MARTON.

Gardez-vous bien de le faire , Madame ; cela est trop de conséquence.

ARAMINTE.

Oùi. La vivacité augmenteroit ; l'amour triompheroit , le vainqueur s'emporteroit à des excès peut être , & dans une aussi nombreuse assemblée cela donneroit matière à la médisance.

FINETTE.

Si vous craignez ces inconveniens-là , démasquez-vous , Madame. Vos traits triompheront de

320 LES FESTES DU COURS,
ceux de l'amour, & vous ferez taire la médisance.

ARAMINTE.

Non, non. Ne m'abandonnez pas, je vous prie :
voilà, mon persécuteur qui me cherche; je ne veux
point du tout contenter sa curiosité.

FINETTE.

Cela est fort judicieux.

SCENE XVI.

M. BUTORVILLE, ARAMINTE,
MARTON, FINETTE, LUCILE,
DESMINUTES.

BUTORVILLE.

NE vous offenez pas de mon empressement ;
belle Masque. Je vous connois, vous dis-je,
& si je vous connoissois moins, je vous serois moins
importun, sans doute.

ARAMINTE.

Vous ne m'importunez point ; mais vous me
pressez trop ; cela est indiscret : demeurons-en-là,
demeurons-en-là.

MARTON.

Un peu de ménagement pour les Dames, de la
complaisance & de la politesse, Masque.

BUTORVILLE.

Je n'en manque point. Je sçais à qui je parle, je
connois toute la compagnie : vous êtes Marton, vous
Lucile, vous Finette ; Madame est Cidalise

MARTON.

C'est le benêt que je cherche, M. de Butorville.

BUTORVILLE.

C'est pour elle que je suis ici.

MARTON.

Tout de bon.

BUTORVILLE.

C'est moi qui donne les violons dans ce canton
des Champs Elisées.

FINETTE.

Vous avez bien choisi votre emplacement.

BUTORVILLE.

J'ai sçu que Cidalise devoit s'y trouver.

MARTON.

Nous vous méprenez, ce n'est point elle.

BUTORVILLE.

C'est elle-même, & mon cœur me le dit.

FINETTE.

Votre cœur est en défaut aussi-bien que votre
esprit quelquefois.

BUTORVILLE.

Elle m'a renvoié mon portrait; elle ne veut plus
me voir en face: mais je lui en parlerai en masque
tout du moins.

MARTON.

Ce n'est point elle, vous dir-on; c'est Araminte:
démasquez-vous, Madaine, pour contenir ce fu-
rieux-là. Il n'y auroit pas moien sans cela d'en ve-
nir à bout.

ARAMINTE.

Vraiment, Monsieur, vous êtes un sot Masque
& un impertinent visage, de me prendre pour un
autre, & de me confondre avec Cidalise: on ne se
changeroit pas pour elle.

BUTORVILLE.

Madame....

ARAMINTE.

Allez, mon ami, l'instinct vous conduisoit mieux
que le discernement; vous êtes une bête.

BUTORVILLE.

Il est vrai, je le vois bien, vous n'êtes pas Cida-
lise; elle n'est pas si ridicule.

ARAMINTE.

Le vilain masque avec sa méprise!

322 LES FESTES DU COURS,
BUTORVILLE.

La sottise masquée avec sa colère !

MARTON.

J'ai quelque affaire pour mon compte avec ce Masque-là ; regagnez le carrosse & le lieu du réveillon , & laissez-nous quelque tems ensemble.



SCÈNE XVII.

MARTON , BUTORVILLE.

MARTON.

HE ! que diantre, M. de Butorville , est-il possible que vous vous mépreniez si grossièrement.

BUTORVILLE.

Tout ce que je vois me paroît Cidalise : je suis plus fou que jamais , Mademoiselle Marton.

MARTON.

Vous l'avez pourtant furieusement été.

BUTORVILLE.

Oùï. J'en ai pensé perdre l'esprit.

MARTON.

Ce n'est pas la plus grande perte que vous eussiez pû faire. Je me souviens toujours du tems que vous arrivâtes d'Amiens en deuil de la mort de votre pere.

BUTORVILLE.

Je vins à Paris avec plus de vingt mille écus , tant en argent qu'en billets de change.

MARTON.

Cela est vrai , vous arrivâtes en bonne compagnie.

BUTORVILLE.

Je fis d'abord connoissance avec votre charmante maîtresse.

MARTON.

Et d'une manière bien gracieuse.

BUTORVILLE.

Je donnois de grands repas, des concerts, des bals, des cadeaux, toutes sortes de réjouissances.

MARTON

Où, je m'en souviens, j'étois de tout cela.

BUTORVILLE.

Des presens, des bijoux, des diamans, mille petites drôleries.

MARTON.

Oh ! voilà de quoi je n'ai point été, & c'est peut-être une des fautes que vous avez faites là.

BUTORVILLE.

Je dépensai plus de dix mille écus pour la disposer à croire que je l'aimois, avant que de lui parler de mon amour seulement.

MARTON.

Vous parlâtes à la fin ?

BUTORVILLE.

J'ai bien fait pis, je lui en ai écrit.

MARTON.

Hé bien ?

BUTORVILLE.

Cela l'a fâchée ? elle ne veut croire ni la parole ni l'écriture.

MARTON.

Voilà une femme bien difficile à persuader !

BUTORVILLE.

Où ; elle veut toujours douter, & moi je veux toujours convaincre. Je lui ai écrit, je lui ai reparlé, j'ai consommé le reste des vingt mille écus sans avoir réponse : oh ! il y a une grande obstination là-dedans.

MARTON.

Assurément ; & je ne sçais pas qui est le plus obstiné de vous deux.

324 LES FESTES DU COURS ,
BUTORVILLE.

Oh ! parbleu c'est moi , je vous en répons. Je suis d'Amiens ; nous sommes têtus nous autres : je n'en démorderai point ; je veux voir une fin.

MARTON.

Vous avez déjà vû celle de votre argent , & Madame vous a donné votre congé ; en voilà assez à ce qu'il me semble.

BUTORVILLE.

Oh ! non , non. Elle ne m'a point parlé , elle m'a renvoïé mon portrait seulement , & elle m'a fait dire par un de mes amis , qu'elle ne vouloit plus voir l'original.

MARTON.

Mais de cette manière-là cela me paroît fine.

BUTORVILLE.

Oh ! oüi de sa part , peut-être ; mais non pas de la mienne : oh ! je ne suis pas si facile à rebuter.

MARTON.

Vous voulez donc renouër avec elle ?

BUTORVILLE.

J'ai emprunté depuis quatre jours mille pistoles pour me rapprocher en bon équipage.

MARTON.

Vous êtes bien conseillé.

BUTORVILLE.

Et j'attens encore la succession de ma bonne femme de mere , qui est bien-tôt presque morte.

MARTON.

Oh ! vous vous raccommoderez , je prévois cela. Voulez-vous que dès cette nuit je vous fasse faire réveillon avec elle .

BUTORVILLE.

Hé ! je vous en conjure.

MARTON

Vous lui reparlerez sur le champ de votre amour ; entre deux vins vous serez plus hardi ; on viendra dire à table que vous êtes orphelin , il n'y

a pas de meilleur moment pour avoir réponse.

BUTORVILLE.

Jela paierai bien , je vous en assure.



SCÈNE XVIII.

CELIDE , MARTON.

CELIDE.

Est-ce vous , Marton ? Cidalise vous cherche.

MARTON.

Ne perdons point de tems , allons la joindre.



SCÈNE XIX.

CELIDE , CYNŒDOR.

CELIDE.

Votre conversation est tout-à-fait gracieuse ;
Seigneur Cynœdor , & vous êtes assurément
le Genie du meilleur commerce.

CYNŒDOR.

Je ne cherche qu'à faire plaisir , & vous pouvez
vous en fier à moi.

CELIDE.

Vous paroissez de meilleure foi que tous les gens
du monde , & à raisonner juste sur-tout ce que
vous m'avez fait remarquer dans toutes ces alîes ,
on ne doit absolument faire aucun fonds sur la fidé-
lité des hommes.

CYNŒDOR.

Un tant soit peu plus que sur celle des femmes ;
mais de guères.

326 LES FESTES DU COURS,

C E L I D E.

Tout le monde se trompe donc aujourd'hui ?

C Y N O E D O R.

Non, au contraire ; on ne se trompe plus : on se trompoit autrefois, parce qu'on avoit de la confiance ; mais à présent on met tout au pis : on s'attend à tout : on compte là-dessus, & on ne peut être dans l'erreur, comme vous voiez.

C E L I D E.

Voilà des mœurs bien perverses !

C Y N O E D O R.

Elles sont à la mode, il faut s'y faire.

C E L I D E.

On a bien à souffrir, quand on a le cœur trop bon !

C Y N O E D O R.

Quand on a le cœur trop bon, il faut le troquer contre un bon esprit ; c'est ce qu'il y a de plus nécessaire.

C E L I D E.

Vous établissez-là dérangées maximes !

C Y N O E D O R.

Elles se sont établies toutes seules : le plaisir, l'intérêt, l'ambition ; voilà les mobiles du commerce du monde : on feint d'aimer une Dame, parce qu'elle est riche : on en aime effectivement un autre, parce qu'elle est aimable, & l'on en épouse une troisième par raison de famille : on ménage celle-ci par intérêt, on voit celle-là pas-plaisir, & on prend l'autre par convenance.

C E L I D E.

Les grands scelerats que sont les hommes !

C Y N O E D O R.

Cela se pratique aussi parmi les femmes ; c'est la même manœuvre.

C E L I D E.

Quelle dépravation ! quels caractères !

C Y N O E D O R.

Ce sont les moins déraisonnables & les plus

d'usage : le siècle courant est un bal continuel ; les passions s'y déguisent, & tout le monde s'y masque.

C E L I D E.

C'est-à-dire , que Clitandre est peut-être masqué pour moi ?

C Y N O E D O R.

Masquez-vous pour lui , rendez-lui le change.

C E L I D E.

Je l'ai fait ; j'ai cru ne pas l'aimer , je le feignois du moins : la jalousie m'a démasquée , je l'aime de bonne foi , je ne sçaurois plus feindre.

C Y N O E D O R.

Le voici qui vient de ce côté, il ne vous reconnoît-
ra point : éprouvons un peu s'il vous aime de même.



SCENE XX.

L O L I V E , C L I T A N D R E ,
C E L I D E , C Y N O E D O R.

L O L I V E.

E Elles ont troqué d'habit , Monsieur , c'est-là
Celide.

C L I T A N D R E.

Je ne serai pas la dupe de l'avanture , Masque à
bonnes fortunes, je trouble mal à propos votre tête
à tête ; mais je suis le premier en datte , & c'est à
moi que cette Dame avoit donné rendez-vous ici.

C Y N O E D O R.

Masque indiscret , vous vous méprenez ; ne con-
tinuez pas à vous méprendre.

C L I T A N D R E.

A me méprendre : Ah ! je connois trop Cidalise
pour prendre le change avec elle.

318 LES FESTES DU COURS,

L O L I V E.

C'est Celide , Monsieur , vous n'y songez pas!

CLITANDRE.

Te tairas-tu? il ne falloit pas, Madame, m'engager dans cette partie pour vous y trouver avec d'autres.

CYNOE D O R.

Vous n'êtes pas malheureux de m'y rencontrer.

CLITANDRE.

Je ne sçais pas de quelle utilité vôtre présence me peut être à moins que vous ne vouliez faire pour moi les honneurs du réveillon, & que Madame me permette de retourner dans le moment à Paris où de très-puissantes raisons me pressent de me rendre.

CYNOE D O R.

Cela seroit incivil & bizarre à un galant homme comme vous.

CLITANDRE

Ce n'est ni bizarrerie ni impolitesse , c'est inquiétude. Je me suis engagé dans cette partie comme un étourdi , comme un sot ; achevez-la pour moi , je vous prie : les frais en sont faits ; je vous laisse le maître. Adieu , Madame , demeurons amis , & ne nous voions plus , je vous en conjure.

CYNOE D O R.

Ah ! Masque , que vous êtes amoureux de Cidalise ! vous êtes jaloux : mais vous n'avez pas sujet de l'être.

CLITANDRE.

Amoureux & jaloux de Cidalise , moi ? Je n'aime & n'aimerai jamais véritablement que Celide.

L O L I V E.

Il le prend bien. Allons , courage.

CLITANDRE.

Je me flâte d'en être aimé : cette partie toute indifferente qu'elle est peut la chagriner ; elle la

ſçait peut-être, elle me ſoupçonne, les apparences ſont contre moi, je me reproche tous les momens que je tarde à me juſtifier.

CYNOEDOR.

Si vous aimez ſi fort Celide; veniſt ici ſans elle avec d'autres Dames, c'eſt une étourderie.

CLITANDRE.

Je ſuis en âge d'en faire, je vous l'avouë: mais c'eſt beaucoup de les reconnoître & de tâcher de les réparer.

CELIDE *ſe démaſquant.*

Cela ue vous ſera pas difficile, Clitandre.

CLITANDRE.

Que vois-je! quelle ſurpriſe! c'eſt vous Madame Celide, dans le même déguiſement que j'ai vû tantôt à Cidalife.

LOLIVE

On nous rendoit un panneau, Monsieur; mais la force de la vérité a de grandes prérogatives.

CELIDE.

Vous vous reprochez d'avoir donné des ſoupiçons à Celide; Celi le ſe reproche d'en avoir eu. Je ne puis vous cacher que je vous aime: redites-moi que vous m'aimez Clitandre, & ne me trompez pas, je vous en conjure.

CLITANDRE

Par quelle heureuſe aventure, Madame? ...

CYNOEDOR.

On vous inſtruira de tout le verre à la main.





SCENE XXI.

CIDALISE , CYNODOR ,
MARTON , BUTORVILLE ,
ARAMINTE.

CIDALISE.

Nous vous cherchons tous de tous côtez ; vous êtes d'accord , aparemment le réveillon est prêt , on se mettra à table quand il vous plaira.

CYNODOR.

Il faut auparavant régler les places & assortir les masques avec convenance.

MARTON.

Comme chacun sçait qui vous êtes & le droit que vous avez de présider ici , on vous laisse le maître des arrangemens.

CYNODOR.

Celui de Clitandre & de Celide est déjà réglé , & j'ai parlé de Cidalise pour le bon Mr de Butorville.

CIDALISE.

Je ne résiste point à vos ordres.

MARTON.

Il y a d'heureux momens dans la vie , comme vous voiez.

BUTORVILLE.

Je ne me sens pas de joie , Madame , Madame , Madame.

CYNODOR.

Le reste de la compagnie ne sera pas moins heureux.

ARAMINTE.

J'ai bien compté là-dessus , & je vous recommande mes intérêts.

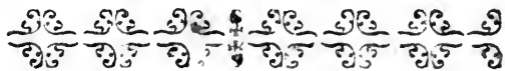
Ils sont en bonnes mains, & je n'ai pas imaginé ces nouvelles fêtes pour y faire des mécontents.

M A R T O N.

Tout le monde s'en flâte; mais voici une bande de violons & quelques Masques qui s'aprochent.

C Y N O E D O R.

C'est par mon ordre qu'ils viennent vous régaler d'une petite Musique, que Mr de Butorville a préparée; commençons la fête avec eux; & nous irons nous mettre à table.



DIVERTISSEMENT DES MASQUES.

A I R.

Qu'un Bal au Cours sous ce feuillage
Est un aimable amusement:
La Coquette & la plus Sage
Y viennent également
Ecouter le doux langage
D'un jeune & nouvel Amant.
Qu'un Bal au Cours, &c.

Il n'est dans aucun bocage,
Oiseaux de qui le ramage
Soit plus doux & plus charmant,
Que le séduisant langage
D'un jeune & nouvel Amant.
Qu'un Bal au Cours, &c.

La liberté régne en ces lieux,
On n'y craint point la médisance

332 LES FÊTES DU COURS,

*Les Jaloux & les ennuyeux
Y sont dupez par l'aparence.*

*Des Argus les plus curieux,
On y trompe la vigilance.*

*Jolis propos, discours joyeux
S'y débitent sans conséquence.*

*L'Amour pour y combler nos vœux
Est avec nous d'intelligence.*

*Tel y veut trop ouvrir les yeux
Qui voit souvent plus qu'il ne pense.*

A I R.

*Pour faire au Cours des conquêtes nouvelles
L'Amour attire tout Paris ;
Au clair de la Lune les Belles
Changent souvent de Favoris,
Et ne sont guères plus fidelles
A leurs Amans qu'à leurs Maris.*

A I R.

*Jeunes Fillettes
Dissimulez
Les ardeurs secrettes
Dont vous brûlez ;
Quand sous son Empire
Le Dieu des amours
A sçû vous réduire,
Cachez bien toujours
Ce qu'il vous inspire,
Ou si son martyre
Vous force à le dire,
Laissez-vous conduire
Aux Fêtes du Cours.*

A I R.

Beautés qui voulez qu'on vous aime ;
 Pourquoi vous défendre d'aimer ?
 Il est mal aisé d'allumer
 Les feux d'amour sans en brûler soi-même.

Branle en Contre-danse.

Au Cours après la danse
 Pour les tendres Amans,
 Il est sans conséquence
 D'agréables momens,
 L'Amour pour écarter tout ce qui les traverse
 Amuse les Mainans
 Long-tems ;
 Il endort les Maris
 Rigris,
 Et le Diable les berce.



Au Bal du Cours les Dames
 Dans la Belle Saison,
 Du succès de leurs flâmes
 Causoient sur le gazon,
 Entr'elles les Amours troquent leur chaussure,
 Et ce changement-là
 Prouva
 A bon nombre d'Epoux
 Jaloux,
 Qu'elle étoit leur Coëffure.



Ici maint agréable
 Tout rempli de Bachus,
 Vient au sortir de table
 Faire insulte à Venus.

334 LES FESTES DU COURS,

L'Amour toujours au guet prompt à vanger sa
mere,

Après deux ou trois tours

De Cours,

Leur décochant un trait,

Les fait

Tomber dans quelque ornière.



Persecuteurs des Dames

Jaloux trop curieux,

Laissez en paix les Ames

Dans ces aimables lieux :

De soins & de soucis dégageant nos pensées &

Sans nous priver du jour

L'Amour

Nous rend comme les Dieux

Heureux

Dans les Champs Elisées.



Affis pris de sa femme

Un Avocat au Cours,

Méconnoissant la Dame

Lui conta ses amours :

Elle pour profiter de son erreur extrême.

Elle tira de l'argent

Comptant,

Et le pauvre Avocat

Bien fat

Se fit cocu lui-même.



Une jeune Coquette

Femme d'un Orlogeur,

A certaine amourette

Aians livré son cœur,

Tandis qu'à travailler chez lui l'Epoux demeure

La Belle & son Galant

COMEDIE.

335

Souvent
S'en vont au Cours exprès
Au frais
Du Berger sonner l'heure.



Amans dans les Ruelles
Ne passiez plus vos jours
Il est des nuits plus belles
Pour vous aux Bals du Cours,
L'Amour vous offre ici des conquêtes aisées
En faveur de la Paix
Ses Traits
Ne forment que des nœuds
Heureux
Dans les Champs Elisées.



D'une aimable Grisette,
Certain vieux Brocanteur,
Par contrat fit emplette
Sans s'assurer du cœur,
L'exemple d'un Epoux dont toute la fortune,
Venoit de trafiquer,
Troquer,
Fit quelle trafiqua,
Troqua...
Au Cours, au clair de Lune.



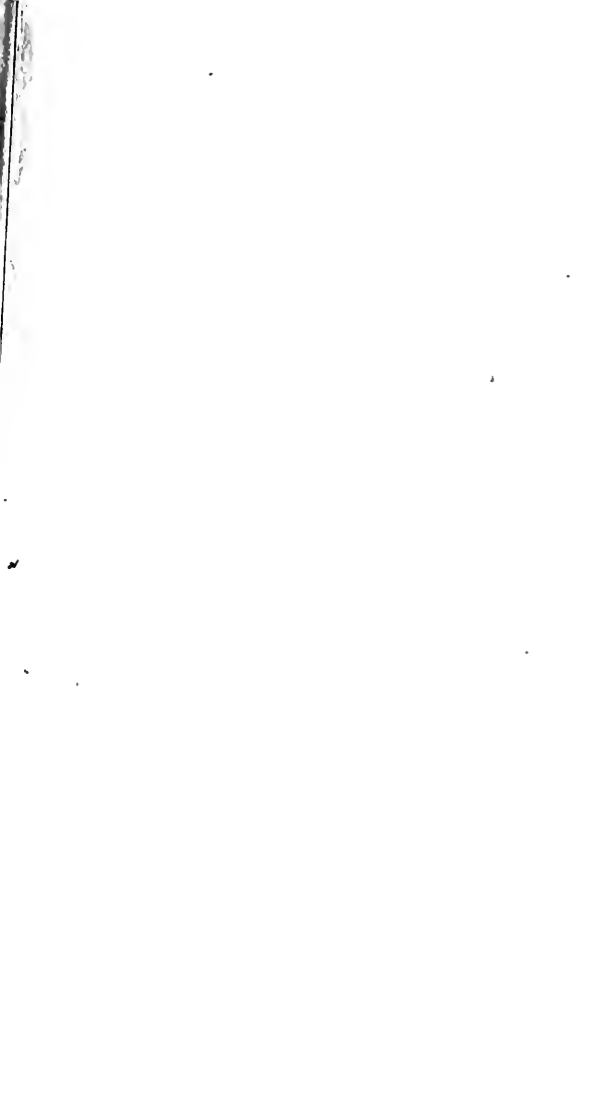
Une fille savante
En l'art de Cupidon,
De ses droits jouissante
En usoit bien dit-on:
Mal instruit de ses feux, un Tuteur mal habile
La crût au Cours la nuit,
Et prit
Sa femme & son Rival

*Au Bâl
Au lieu de sa Pupile.*



*Le Démon de la Danse
Pour flâter ses desirs,
De toute sa puissance
Travaille à vos plaisirs;
De ses empressemens il ne veut pour salaire
Que l'honneur de pouvoir
Vous voir
En foule ici témoins
Des soins
Qu'il prenara pour vous plaire.*

Fin du huitième Tome.







PQ
1794
D3
1729
t.8

Dancourt, Florent Carton
Les oeuvres de Monsieur
d'Ancourt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
